LES EFFETS SPÉCIAUX DE MINORITY REPORT : LES PHOTOS EXCLUSIVES !

MAD MOVIES

MAD MOVIES

E PLUS FORT DU CINEMA

PREVIEWS
TERMINATOR 3 !
KILL BILL !
JEEPERS CREEPERS 2 !
THE RING !
HOUSE OF 1000 CORPSES !

HALLOWEEN RESURRECTION
MICHAEL MYERS ATTAQUE LE WEB

xXx
RIEN QUE POUR VOS YEUX

MEL GIBSON EN ÉTAT DE GRÂCE

SIGNES

L'EMPREINTE DE M.NIGHT SHYAMALAN

CRÉANCE DE SANG
EASTWOOD NE RENONCE JAMAIS

SEIJUN SUZUKI
9 POLARS SINON RIEN

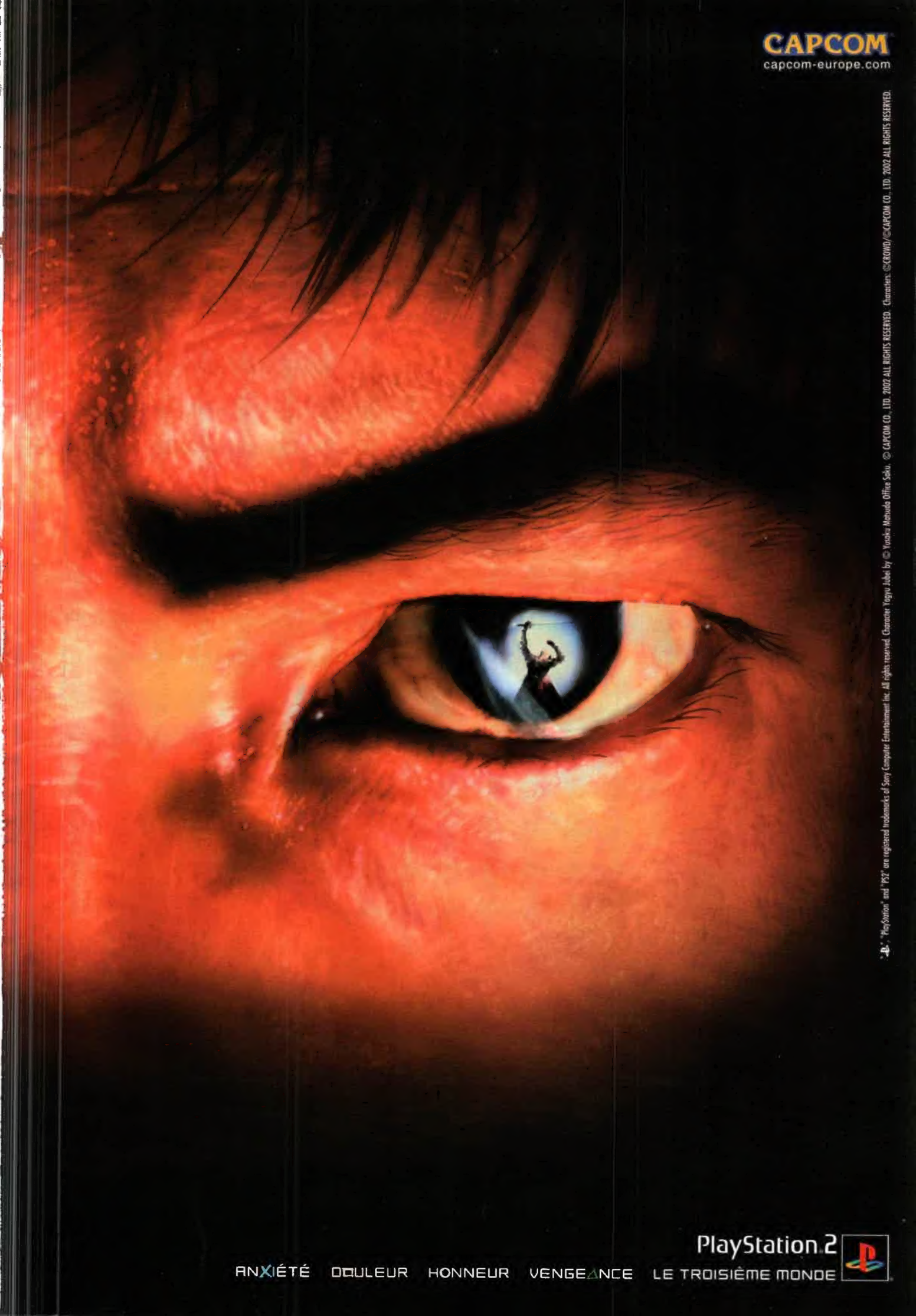
INTERVIEW CARRIÈRE
JACK HILL, AU SERVICE DU CINÉMA D'EXPLOITATION

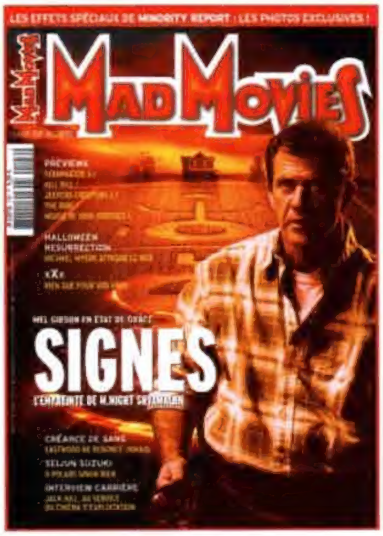
EXPLOREZ
LA PLUS
PUISSANTE
DES ÉMOTIONS.

LA VENGEANCE.

ONIMUSHA™ 2
Samurai's Destiny

Public Adulte
DÉCONSEILLÉ
aux moins de 16 ANS


CAPCOM
capcom-europe.com
"PlayStation" and "PS2" are registered trademarks of Sony Computer Entertainment Inc. All rights reserved. Character Yoguy Jubei by © Yusaku Matsuda Office Saku. © CAPCOM CO., LTD. 2002 ALL RIGHTS RESERVED. Characters ©CROWD/©CAPCOM CO., LTD. 2002 ALL RIGHTS RESERVED.
PlayStation.2
ANXIÉTÉ DOULEUR HONNEUR VENGEANCE LE TROISIÈME MONDE



LA SURPRISE ! LA SURPRISE !...

édito

À la fin de l'édito de notre numéro de juillet/août, on vous annonçait une « petite surprise » pour la rentrée. Vous avez bien entendu été beaucoup à vous étonner, en feuilletant le précédent Mad Movies, de n'en trouver aucune. Pas de pages en plus, pas d'effet holographique en couverture, pas de rédacteurs à poil à l'intérieur... Non, rien n'avait vraisemblablement changé. Si ce n'est que les films estampillés « Impact » s'intégraient définitivement au magazine. C'était, en tout et pour tout, le seul changement notoire. Mais alors que faut-il penser ? Serions-nous une bande de gros menteurs qui se plait à jeter de la poudre aux yeux des lecteurs ? Oui et non. Oui par la force des choses. Non car il s'agissait pour nous de reculer pour mieux sauter, comme on dit. Donc, faut pas s'impatienter, s'énerver, se décourager. La surprise, la voici, la voilà ! Chaque mois, lorsque vous irez rendre une petite visite d'un pas pressant à votre libraire pour vous procurer le dernier numéro de Mad Movies, vous remarquerez très rapidement que vous aurez désormais le choix entre la version normale de votre magazine préféré et une autre, au contenu strictement identique mais accompagnée d'un DVD. Et pas n'importe quels DVD, puisque nous avons décidé, en partenariat avec une maison d'édition, de vous faire découvrir, ou redécouvrir pour certains d'entre vous, plusieurs classiques de la série B fantastique des années 70 et 80 au détour d'une collection que nous avons appelé « Le meilleur des B' movies » (logique pour un magazine qui s'est également toujours fait le défenseur de la série B). Le premier titre à paraître, précisément avec ce numéro, est **Patrick**, un film australien de Richard Franklin qui remporta le Grand Prix du Festival du Film Fantastique d'Avoriaz en 1979 (pour plus d'informations, reportez-vous en page 84). Suivront dans la foulée, sous réserve de modifications, **Le Survivant d'un monde parallèle** et **Harlequin**, deux autres classiques de l'Âge d'or du fantastique australien interprétés par Robert Powell, **Les Frénétiques**, un psycho-killer avec Joe Spinell et Caroline Munroe, **La Galaxie de la terreur** et **Les Monstres de la mer**, deux films produits par Roger Corman pas piqués des hanetons, **Grizzly, le monstre de la forêt**, avec son ours qui aime agresser les campeurs, **Terreur extra-terrestre**, une perle signée Greydon Clark qui réunissait Jack Palance, Martin Landau et Cameron Mitchell pour un affrontement avec un envahisseur très hostile, **Créature**, un film de science-fiction horrifique réalisé par William Malone (**La Maison de l'horreur**) avec Klaus Kinski, et encore bien d'autres... L'intérêt de la collection ne se résume pas uniquement à l'excitante (si si) liste de films énumérée, mais aussi, et même surtout, dans le fait que ces films sont TOUS inédits en DVD. De plus, on s'est décarcassé pour que ces films vous soient bien évidemment proposés dans leur format d'origine, compatible 16/9, ainsi qu'en vf ET vo sous-titrée. C'est pas beau ça, très chers lecteurs ? Que les étourdis qui auraient raté la version Mad Movies + DVD en kiosques se rassurent, rien n'est perdu pour autant. Le DVD peut également être commandé séparément. Les abonnés pourront également bénéficier de cette version, même si leur abonnement est en cours. Pour en savoir plus, il suffit de s'en aller lire les instructions qui se trouvent en page 85. Vous voyez, finalement, ça valait le coup d'attendre, non ? Sur ce, faites chauffer vos lecteurs DVD et rendez-vous le mois prochain...

Damien Granger

MAD MOVIES

ATTENTION, nouveau numéro de téléphone : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634

Rédaction, Administration : 17 rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634 **Fondateur** : Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction** : Gérard Cohen **Rédacteur en chef** : Damien Granger **Rédacteur en chef adjoint** : Rafik Djoumi **Secrétaire de rédaction** : Arnaud Bordas **Rédaction** : Cédric Delelée, Stéphane Moïssakis, Bertrand Rougier **Contributions** : Fathi Beddiar, Alexandre Bustillo, Manuel Colombier, Yannick Dahan, Julien Dupuy, Anne-Laure Gauberthier, Cyrille Giraud, Jean-Pierre Putters, Numa Roda-Gil, Julien Sévéon, Marc Toullec **Correspondant aux Etats-Unis** : Didier Allouch **Conception graphique** : I. Ferreira/Atipik **Photogravure** : Start Plus. **Impression** : Léonce Deprez - Z.I. de Ruitz 62 620 Barlin. **Commission paritaire** : N° 0707 K 81858 **ISSN** : N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution** **Publicité** : Marylène Tavares Tél. : 01 44 635 633 Fax : 01 44 635 634 **Abonnements et commandes d'anciens numéros** : DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29 **Remerciements** : Michèle Abitbol-Lasry, Yves Barast, Marie Anne Benardais, Gilles Boulenger, Florence de Bourgues, Daniel Bouteiller, Michel Burstein, Agence Cat's, Carole Chomand, Françoise Dessaigne, Marquita Doassans, Blanche Aurore Duault, L'Étrange Festival, François Frey, Benjamin Gaessler, François Guerrar, Christophe L., Séverine Lajarrige, Anne Lara, Pascal Launay, Sébastien Lemonnier, Hugues Leroyer, Olivia Malka, Floriane Mathieu, Karine Mestrejean, Elizabeth Meunier, Jean-Claude Michel, Michael Msihid, MZ Films, Céline Petit, Stéphanie Renaud, Alexis Rubinowicz, Alexandra Schamis, Valérie Taillefer, Sabine Thellier, Aude Thomas, Uncut Movies, Akinhola Wazi, Marx Zerbib, Emmanuelle Zinggeler.

Directeur de la publication : Benjamin Cohen Editeur : **Custom Publishing France** SAS au capital de 40 000 € - 17 rue Rodier, 75009 Paris **RCS Paris** : B 394 412 928. **Principal actionnaire** : Fairway sarl. **Imprimé en France/Printed in France**
Une série limitée de Mad Movies n°146 est proposée avec le film Patrick en DVD video.

NE CROYEZ EN **RIEN**, DOUTEZ DE **TOUT**

THE THING™

LA **PARANOÏA** EST VOTRE **SEUL ESPOIR !**

• CONTRE DES ENNEMIS ACHARNÉS ET DOTÉS D'UNE INTELLIGENCE IMPLACABLE. IL FAUDRA FORMER UNE ÉQUIPE OU MOURIR.

• L'INTERFACE INÉDITE "CONFIANCE/PEUR" VA VITE DEVENIR L'UNE DE VOS MEILLEURES ARMES.

• VOTRE SURVIE DÉPEND AUTANT DE L'ARMEMENT QUE DE VOTRE PROPRE FORCE MENTALE.

"C'est le plus intense des jeux d'action/horreur.
Il est parfaitement fidèle à mon film de 1982... Tu devrais y jouer, ça va te scotcher au mur !"
John Carpenter

Public Adulte DÉCONSEILLÉ aux moins de 16 ANS

PC CD-ROM PlayStation.2 XBOX KONAMI 13ème RUE COMPUTER ARTWORKS BLACK LABEL GAMES

www.thethinggames.com

SOMMAIRE 146

30 TERMINATOR 3 : RISE OF THE MACHINES & KILL BILL

Pour **Terminator 3**, James Cameron passe la main à Jonathan Mostow, réalisateur de **U-571**. Selon Stéphane Chryssanthos Moïssakis, **T3** ne sera peut-être pas un chef- d'œuvre, mais il risque de bien nous décrotter les oreilles quand même ! On a les premières photos du prochain Tarantino ! Stéphane, déjà amoureux d'Uma Thurman, enfile son pyjama jaune à rayures noires et taille dans les infos avec son katana pour une preview royale.

32 JEEPERS CREEPERS 2

Le Boogeyman tendance 80's revient sous la caméra du père Victor Salva pour une autre virée à la recherche de petites culottes et de jeunes ados affriolants. Julien Pedro Dupuy est formel : **Jeepers Creepers 2** se présente tellement bien qu'il prépare déjà son stock de couches de rechanges.

34 THE RING

Stéphane est passé au DVD. La cassette vidéo qui tue, il connait ça pour en avoir bouffé des pelletées version pirates dans sa prime jeunesse. Il n'est donc pas dit que le remake de **The Ring**, orchestré par Gore Verbinsky (**Le Mexicain**, rappelons-le), ne lui fasse pas plus d'effet que ça. Mais bon, on le sait bien, c'est du snobisme tout ça...

36 HOUSE OF 1000 CORPSES

L'Arlésienne du moment : le premier film de Rob Zombie semble enfin avoir trouvé un distributeur pour une sortie programmée dans le courant de l'année prochaine. Alexandre Charles-Henri Bustillo, en bon gros fan de Hard qui se respecte, nous offre un petit récapitulatif des événements.

Halloween Resurection

xXx

Créance de sang

Terminator 3

38 SIGNES

Quand on disait attendre le messie, on ne croyait pas si bien dire : **Signes** aura quasiment mis tout le monde d'accord ici. De Stéphane, qui se colle la critique, à Bertrand Mamadou Rougier, qui nous offre des propos de Shyamalan, tout ce que vous ne devez pas savoir avant de contempler l'objet.

46 HALLOWEEN RESURRECTION

Michou is back, la tête bien vissée sur ses épaules. Alexandre, notre « Bustille » nationale, pète de joie dans un papier positivement enjoué sur l'un des boogeymen les plus actifs du 7ème art. Au passage, il nous offre donc un compte-rendu des actes malfaisants du bonhomme.

52 xXx

L'actioner bourrin et burné tendance 80's revient aussi sur le devant de la scène mais ne satisfait pas pleinement l'ami Stéphane, pourtant pas difficile en la matière, qui colle le prod Neal H. Moritz sur le divan pour la peine. Pendant ce temps-là, Marc Toullec interroge le réal Rob Cohen tandis que la belle Anne-Laure Gauberthier fait du pied à ce mastard de Vin Diesel.

58 CRÉANCE DE SANG

Certainement pas le meilleur Eastwood mais la garantie de voir un sacré bon film, si ce n'est que L'HOMME semble conscient de rentrer dans la dernière période de sa vie... Dur à avaler pour les fans de première bourre comme Arnaud Jeremiah Bordas qui clame ici-même tout son amour pour notre Harry sans nom préféré.

62 SEIJUN SUZUKI

Julien Yoshinobu Sévéon, qui parle couramment tous les dialectes du continent asiatique, nous fait un compte rendu sur les plus belles perles du maître du polar Yakusa qui s'apprêtent à ressortir sur nos écrans. On dit « Aligato qui ?».

66 CARRIÈRE JACK HILL

Surtout connu pour ses Blax aussi durs du slip que funky, Jack Hill était à l'honneur lors de la dernière mouture de L'Étrange Festival à Paris. L'occasion rêvée pour son fan n°1, Fathi Link-Brown Beddiar, de le soumettre à la question sur une carrière riche en surprises.

75 MAD'GAZINE

Ils ont beau lui dire qu'avant, c'était simple, que le DVD n'existait pas, que la télé était un produit de luxe, que les CD coûtaient la peau du derche, que les jeux vidéos évoluaient sur 8 bits ou que le manga et les livres étaient réservés à une élite de connaisseurs, Damien Camille Granger ne veut rien savoir. C'est lui le responsable de la bonne grosse suée mensuelle que se collent Rafik, Stéphane, Yannick, Bertrand et Arnaud pour boucler cet imposant cahier Mad'Gazine dirigé par le plus bad des bad motherfuckers de la rive droite de Paris.

104 FILM DÉCRYPTÉ : OUTLAND

Le décryptage du mois, c'est **Outland** de Peter Hyams qui, avant de tourner pour Moshe Diamant, faisait parfois preuve d'un certain talent. Fan de Sean Connery au point de se laisser pousser la barbe et fumer la pipe, notre bon Dupuy vous explique par A + B que **Outland**, y'a bon !

RUBRIQUES

4 Édito / 8 Courrier des lecteurs / 10 Notules lunaires
14 Notules asiatiques / 16 Le Seigneur des anneaux
18 Y'a un truc / 22 Festival / 24 Dans les griffes du cinéphage / 28 Avis chiffrés / 29 Abonnement
94 Anciens numéros / 96 Mad in France
99 Fantastic Guide / 106 Petites annonces

Suis moi ... tu ne le regretteras pas !
KONAMI
xbox
SILENT HILL 2
inner fears
SILENT HILL 2
inner fears
www.konami-europe.com / www.konamistyle-europe.com
SILENT HILL 2 INNER FEARS ™ trademark of KONAMI COMPUTER ENTERTAINMENT TOKYO. ©2002 KONAMI COMPUTER ENTERTAINMENT TOKYO. All rights reserved.
KONAMI® is a registered trademark of KONAMI CORPORATION. All rights reserved.
MICROSOFT, Xbox, and the Xbox logos are either registered trademarks or trademarks of Microsoft Corporation in the U.S. and/or other countries.
XBOX
Public Adulte DÉCONSEILLÉ aux moins de 16 ans
Hot Line 08 92 68 16 15*
3615 KONAMI*
13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

COURRIER DES LECTEURS

MAD MOVIES

PEU DE RÉACTIONS EN FAVEUR DU DERNIER NUMÉRO JUSQUE LÀ, SI CE N'EST UN LECTEUR QUI S'EST FAIT UNE NOUVELLE AMIE AU TRAVERS DE NOS PETITES ANNONCES, ET UN AUTRE QUI SE RÉJOUIT DE LA RÉTROSPECTIVE RAY HARRYHAUSEN MAIS QUI NE COMPREND PAS TOUJOURS LES TEXTES DE RAFIK. CÔTÉ CINÉMA, VU QUE MINORITY REPORT N'EST PAS ENCORE SORTI EN SALLES, VOUS AVEZ RÉAGI PAR RAPPORT À WINDTALKERS EN SOULEVANT UNE PROBLÉMATIQUE LIÉE À LA PERCEPTION DU FILM. INTÉRESSANT...

RENDEZ-VOUS

Le Club Dracula vous convie à deux manifestations qui se tiendront au bar-restaurant Comte Dracula. D'abord Le samedi 26 octobre, où se tiendra à partir de 18h une séance de dédicaces avec Agnès Pierron pour son livre *Les Nuits blanches du grand guignol*, publié aux éditions du Seuil. Puis, le vendredi 1er novembre pour un concours de maquillage en partenariat avec le magasin Adam Montparnasse qui se déroulera de 14h30 à 17h. Dix personnes seront sélectionnées pour maquiller leurs proches (ou autres...) en monstres sous l'œil attentif de Michel Soubeyrand et le gagnant recevra un kit de maquillage. Pas mal ! Ça se déroule donc au bar-restaurant Comte Dracula, 9 bis cours des petites écuries, m° Strasbourg St Denis, tél. : 01 47 70 97 85.
Pour tout renseignement supplémentaire, contacter Antoine Cervero au 01 58 64 38 67.

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?

Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
17 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail : info@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635.
Fax : 01 44 635 634

MERCI QUI ?

Salut Mad !
Un super merci pour avoir publié mon annonce dans votre n°145. Je recherchais un(e) correspondant(e) de mon âge et c'est chose faite. En plus, c'est une fille, ce qui ne gâche rien. Décidément, votre mag, c'est encore plus fort que Le Chasseur Français, en bien plus drôle, plus intéressant, plus fouillé, plus mieux quoi ! Et pour apporter ma pierre à l'édifice, je trouve que d'avoir "avalé" Impact est une bonne chose car le mag est plus épais et s'inscrit dans la continuité de la partie "fantastique".
Bon courage !

Franck (Bordeaux)

Et bien merci et de rien mon petit Franck, mais ce n'est pas pour autant qu'on va ouvrir une agence matrimoniale. Que les autres lecteurs se le disent ! Quant au Chasseur Français, ne les sous-estime pas trop, c'est bientôt la saison...

RAF, AU RAPPORT !

Salut à tous,
Merci pour le dossier sur Ray Harryhausen qui est, comme à votre habitude, super. Reste plus qu'à espérer celui sur Willis O'Brien et ça sera parfait.
Bon Rafik... Tout d'abord je me retrouve dans tes goûts (voir les avis chiffrés), tes articles sont très très intéressants mais je ne sais pas si c'est moi, il faut que je lise 4 fois les phrases pour les comprendre... De la simplicité que diable ! T'écris pas dans Le Figaro... non je rigole, continues, tu nous fais découvrir les pensées cachées des films. Bon sinon, nouvelle formule super, intégration d'Impact très réussie. Des nouvelles sur le HS n°2 ? (*oui... Roland Emmerich...*) On l'attend presque autant que **Les Deux Tours** !

Benjamin Valleye (Le Beausset)

Écoute mon cher Benjamin, c'est pas faute de lui expliquer à ce brave Rafik... Pour calculer si tu comprends bien ses papiers, c'est très simple. Tu pars du pôle inverse : tu prends le cas Moïssakis. Alors lui, c'est pas compliqué, il écrira jamais dans le Figaro vu qu'on comprend tout les termes : bourrin, astucot, burné, shotgun, beauf, dénominateur commun et on en passe... Ensuite, tu attaques les écrits de Rougier composés de savoureuses phrases atrabilairement entéléchiques, voire à tendance psionico-dichotomiques. Et si t'as compris ça, c'est que tu comprends Rafik sans problème !

DU VENT ?

Cher Mad,
Je vous écris pour vous faire part d'un "conflit" qui a opposé une bonne amie et moi, suite à la vision de **Windtalkers**. Il faut d'abord que je précise qu'elle connait relativement peu le travail de John Woo, alors que moi, avec mon grand frère, on suit le bonhomme depuis qu'on était au lycée, ce qui fait 9 ou 10 ans aujourd'hui. Enfin, à l'heure où je vous écris (0h42...), je n'ai pas encore lu la critique de votre magazine (qui est par ailleurs fort bien, continuez comme ça...). Moi, j'ai bien aimé **Windtalkers** parce que c'est un vrai film de John Woo, ce qui après **Mission : Impossible 2** fait rudement plaisir. Je pense deviner ce qui l'a motivé dans le film. En tant que catholique, pas mal travaillé par l'idée de redemption, il n'a pu être que séduit par le parcours douloureux de Joe Enders, un personnage perdu, sans attaches, blessé, un "bon Marines" jusqu'à l'absurde, qui finira par retrouver la foi dans les valeurs de l'amitié et de l'amour aux termes d'épreuves assez connotées (il finira même par "porter sa croix"). La situation dans laquelle il est embarqué (il doit protéger un homme, mais aussi le tuer au besoin) n'a pu que titiller la fibre shakespearienne du réalisateur. Et enfin, John Woo est un idéaliste, un vrai, contrarié de vivre dans un monde où le cynisme est devenu la norme et où les grands sentiments sont très vite taxés de "gnangnans". Et il a trouvé dans le personnage de Yazhee le parfait substitut américain à l'esprit de la chevalerie chinoise qui a été longtemps son support. Pour le reste, c'est une question de contexte, et il n'y a pas de grandes différences entre la manière dont Woo traite l'armée japonaise ou les tueurs en joggings blancs de **The Killer**. Et c'est à partir de là que ça coince. Mon amie (elle l'est toujours hein, on va pas se facher pour ça...) n'aime pas **Windtalkers** car c'est un mauvais film de guerre, ou plutôt pas un film de guerre très reflexif. Il n'a rien d'un **Apocalypse Now** ou de **Full Metal Jacket**. On ne s'intéresse qu'à l'héroïsme de soldats américains tandis que l'ennemi n'est que "l'ennemi", une entité belliqueuse qui n'hésite pas à mettre en danger ses propres civils en ouvrant le feu dans un village japonais. **Windtalkers** parle d'amitié virile, qui est un thème particulièrement rebattu dans le genre du film de guerre. Il me semble que l'on pourrait débattre des heures sans avancer d'un pouce. Je continuerai à considérer **Windtalkers** comme un John Woo dans "la bonne moyenne" et surtout très cohérent dans son œuvre. Elle continuera à n'y voir qu'un film de guerre spectaculaire mais sans interêt et politiquement douteux. Pire encore : aucun de nous deux n'a totalement tort, ni totalement raison.
D'où une question : John Woo aurait-il fait une erreur en transposant ses thèmes si particuliers dans un contexte de guerre historique ? Après tout, même **Une Balle dans la tête** (l'un des meilleurs) reste un film de gangsters dans lequel la guerre du Vietnam n'est qu'une toile de fond. J'ai bien peur que deux décennies de films de guerre "critique" ont fini par rendre les bonnes intentions de John Woo fort suspectes aux yeux de certains...

Nunzio Cusmano (Metz)

P.S. : C'était quoi ces stocks-shots pourris de l'US Navy ? Y'avait plus de thunes ou quoi ?

Cher Nunzio,
*Ta lettre pose une problématique intéressante dans la perception du spectateur par rapport au cinéma aujourd'hui. En effet, **Wintalkers** ne se veut rien d'autre finalement qu'un simple "film de soldats", sous-genre émanant du film de guerre qui n'y sert que de toile de fond, à la manière des **Douze salopards**. Pour John Woo, il s'agit donc avant tout de traiter une aventure d'un point de vue purement émotionnel sans se perdre dans des digressions sociologiques ou philosophiques sur la condition de la guerre en elle-même. Comme ce sous-genre a disparu depuis longtemps au profit d'oeuvres réflexives comme tu le souligne si bien, il semble désormais mal venu d'appréhender un sujet "grave" pour ses simples qualités cinématographiques, quand bien même **Windtalkers** ne distille aucun message pro-militaire. Quant aux stocks-shots, il paraîtrait que c'est un hommage à Bruno Mattéi, mais rien n'est moins sûr...*

ROLLERBALL

Réalisé par
John Mc TIERNAN

EXCLUSIF : VERSION NON CENSURÉE

LE DVD ROLLERBALL. PRÉPAREZ-VOUS AU CHOC.

Dans le stade, 6 000 fans attendent le carnage. Sur la piste, des athlètes surentraînés s'affrontent sans pitié dans un sport futuriste palpitant et sanglant. Attention, ces sportifs en furie surgissent dans votre salon !

Un DVD de choc avec Jean Reno, une musique d'enfer et une interactivité déchaînée : Commentaire audio des acteurs - Agenda Rollerball (les équipes, les joueurs, l'équipement, le rollerdrome) - Film annonce - Bonus cachés.

mcm

DVD

AUMONT COLUMBIA TRISTAR HOME VIDEO
SIGNE LE MEILLEUR DU DVD

NOTULES LUNAIRES

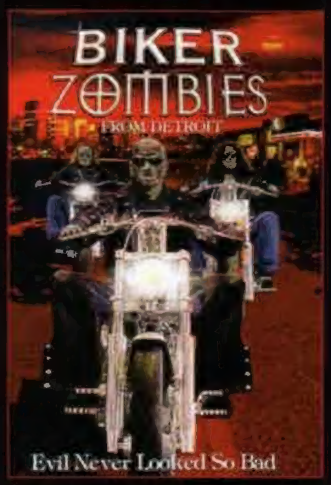
Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.

Des vampires chiliens et des nonnes aux costumes écarlates pour un film qui souhaite rendre homage aux productions Hammer.

SANGRE ETERNA
CHILI CON CARNE

Encore un film sur les vampires... mais celui-ci s'annonce nettement plus intéressant que les autres. Visuellement proche des productions Hammer qui firent les beaux jours du fantastique anglais, **Sangre Eterna** semble sortir des conventions inhérentes au genre. Une étudiante en journalisme, Carmilla, fait la connaissance d'un jeune homme mystérieux nommé M lors d'un séminaire de philosophie. Il lui présente ses amis, adeptes d'un jeu de rôles grandeur nature intitulé « Le sang éternel ». Elle les accompagne à une soirée dans une maison abandonnée où ils rencontrent alors Dahmer, versé dans les rituels vampiriques. Son charisme impressionne ses nouveaux compagnons, qui ne tardent pas à devenir les victimes de cérémonies où il fait d'eux des vampires. M fait alors appel à un vieux professeur pour qu'il lui donne accès aux textes anciens qui permettront d'inverser le processus, seul moyen de sauver ses amis et la belle Carmilla. Annoncé comme un drame usant d'éléments fantastiques dans le seul but de créer une terreur psychologique crédible, ce film chilien est réalisé par Jorge Olguin, auteur de nombreux courts-métrages et de **Black Angel**, gros succès dans son pays. On se surprend à rêver qu'il soit distribué dans nos contrées, ce qui serait une belle occasion de découvrir le cinéma d'un pays dont on ignore les productions. En tout cas, ça donne plus envie que des bidules gothiques mal fagotés genre **La Reine des damnés** !

Cédric DELELÉE



■ Dans la banlieue de Detroit, infestée par les macs, les dealers, les putes, les camés et les ouvriers automobiles, la police est impuissante face au crime. Elle doit pourtant faire face à une nouvelle menace: les Dark Knights, un gang de bikers zombies, déterminés à reprendre possession de leur territoire. Pour ce faire, ils emploient plusieurs méthodes: faire vrombir les moteurs, se garer sur les passages piétons, s'essuyer le derrière avec les contredanses et bouffer le cerveau des autochtones. Un bel hommage, en quelque sorte, à George Romero puisque le film se présente comme un mélange de **Zombie** et de **Knightriders**. Intitulé **Biker Zombies from Detroit**, cette production Spectrum est le premier long de Todd Brunswick, sur lequel il est également acteur, monteur et responsable des effets spéciaux.

■ Don Dohler semble être définitivement sur le retour! Après avoir produit **Harvesters** et **Vampire Stakes** de son pote Joe Ripple, le voilà qui revient à ses premières amours et qui réalise lui-même le film d'invasion extra-terrestre **Alien Rampage**. L'histoire est similaire à celles de **Alien Factor**, **Nightbeast** et **Galaxy Invader**, ses précédentes œuvres sur le sujet: un alien cybernétique très hostile déboule sur notre belle planète, muni d'un véritable arsenal de guerre, dans le but unique d'en décimer la population. Heureusement, une poignée d'habitants d'une petite ville rurale des États-Unis compte bien lui barrer la route... Donna Sherman, Patrick Bussink, David Parker et l'incontournable George Stover unissent ainsi leurs forces pour combattre la créature.

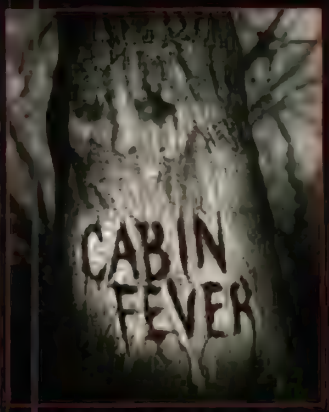
IT HAS AWAKENED...
ALIEN
RAMPAGE
2D ENTERTAINMENT presents A DON DOHLER film "ALIEN RAMPAGE"
STARRING DONNA SHERMAN PATRICK BUSSINK DAVID PARKER GEORGE STOVER
SETS DESIGNED & CREATED BY PHIL E. LISTER & JOE RIPPLE MINIATURE & PYROTECHNIC EFFECTS CREATED BY PHIL E. LISTER
SPECIAL MAKEUP EFFECTS CREATED BY DOUG ULRICH DIRECTOR OF PHOTOGRAPHY JOEL C. DENNING
PRODUCED BY DON DOHLER JOEL DENNING & DOUG ULRICH
WRITTEN AND DIRECTED BY DON DOHLER

George Clooney interprète l'astronaute Chris Kelvin dans le remake du film russe Solaris par Steven Soderbergh.

SOLARIS
LES COCHONS DANS L'ESPACE

Solaris, c'est d'abord un roman de SF de Stanislas Lem, porté pour la première fois à l'écran en 1972 par Andrei Tarkovski sous une forme quelque peu, comment dire… austère et nébuleuse. Aucune autre version depuis, si ce n'est des films inspirés par le sujet, comme l'excellent **Event Horizon** ou le désastreux **Sphere**. C'est donc avec une certaine impatience qu'on attend l'adaptation que vient d'en faire Steven Soderbergh (**Traffic**), d'autant qu'elle est produite par James Cameron, via sa société Lightstorm. Une version que le réalisateur annonce comme « *un mélange de* **2001** *et du* **Dernier tango à Paris** » ! Il faut donc plus s'attendre à de la SF psychosexuelle qu'à de la SF bourrine. L'histoire se déroule à bord d'une station spatiale en orbite autour d'une planète océanique nommée Solaris. Envoyé sur place, un psychologue découvre que l'un des membres de l'équipage s'est suicidé et que les autres sont victimes d'hallucinations. Il ne tarde pas à avoir des visions à son tour, dans lesquelles se matérialise sa femme, morte depuis des années. Porté par des effets visuels dus à Cinesite (**Pearl Harbor**), le film s'orne d'un joli casting : après l'avoir dirigé dans **Hors d'atteinte** et **Ocean's Eleven** et avoir essuyé un refus de Daniel Day-Lewis, Soderbergh offre à George Clooney son premier vrai rôle dramatique depuis **En pleine tempête**. Secondé par Natasha McElhone (**Truman Show**) et Jeremy Davies (**Il faut sauver le soldat Ryan**), il incarne le psy qui va devoir choisir entre retrouver son amour perdu ou sauver la race humaine d'une menace extra-terrestre. À l'origine prévu pour le 13 décembre aux USA, le film sera finalement distribué quinze jours avant, pour ne pas avoir à entrer en compétition avec **Star Trek Nemesis**, l'autre grosse production SF de cette fin d'année. Alors, grand spectacle cérébral ou exercice de style vain ? Pas qu'on honore Soderbergh d'une confiance aveugle, loin de là, mais on a quand même très envie de découvrir le résultat.

Cédric DELELÉE

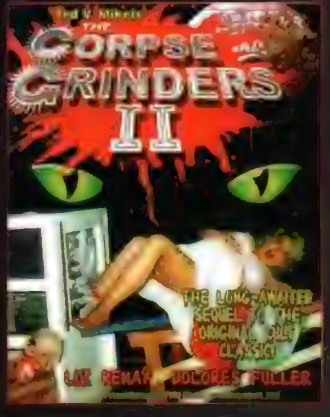


■ Créateur de la série d'animation ***Chowdaheads***, Eli Roth signe avec Cabin Fever son premier film live. Cinq étudiants sont en vacances dans un chalet de montagne lorsque l'un d'entre eux contracte un virus inconnu qui dévore les chairs. Bien entendu, la maladie est contagieuse. Cernés par une forêt touffue au sein de laquelle gambadent les ours, les putois et quelques opossums (des promeneurs prétendent même avoir aperçu un tapir), ses compagnons vont devoir lutter pour leur survie face à un ennemi aussi vorace qu'insaisissable (le virus, pas le tapir). Là où le projet devient intéressant, c'est qu'il est produit par David Lynch, mis en musique par Angelo Badalamenti et que les maquillages sont signés KNB. Et quand on lit la liste des personnages (parmi lesquels la dame au sanglier et le chauve heureux), on s'attend à un sacré délire rural.

■ Réalisé par Fiona Mackenzie pour Mainline, Deadly Little Secrets s'attaque à un sujet très en vogue : le dopage des athlètes. Persuadé que son frère n'est pas mort d'une overdose d'anabolisants mais qu'il a été assassiné, le détective Cole Chamberlain enquête. Il fait la connaissance de Stéphanie, une jeune femme liée au docteur Childs, un toubib pour sportifs limogé dans d'obscures circonstances. La sœur de Stéphanie, qui travaille pour le FBI, confirme ses soupçons : oui, Childs a bel et bien tué le frère de Cole, et en plus il continue à user de la seringue pour empiler les cadavres, le salopiaud ! Tout content d'avoir dégoté son coupable, Cole ignore que celui-ci est prêt à tout pour ne pas finir derrière les barreaux. Thriller médical, **Deadly Little Secrets** est fréquenté par Dylan Walsh (**Congo**), Craig Sheffer (**Cabal**), Dina Meyer (**Starship Troopers**) et Michele Hicks (**Mulholland Drive**).

■ Attention, film de prestige : Deranged, réalisé par Jon Scheide pour Showcase Entertainment, met en tête d'affiche deux actrices « de talent » possédant déjà quelques heures de vol à leur actif : Jobeth Williams (**Poltergeist**) et Sally Kirkland (**JFK**). Pour ce qui est de la jeune génération, elle est représentée par Kari Wuhrer (**Arac Attack**) et Jason Brooks (euh… ***Alerte à Malibu***). L'histoire est celle d'une psychiatre prête à tout pour accéder à la célébrité, qui anime une émission de radio où elle prodigue ses conseils aux auditeurs dépressifs. Virée pour des motifs inconnus à l'heure où nous mettons sous presse, elle déménage sur la côte ouest où elle décroche un poste de professeur dans une fac. L'endroit idéal pour dégoter des clients parmi ses étudiants, sauf que l'un d'eux se méfie. Et il n'a pas tort, le bougre, car la prof use en fait de ses charmes ménopausés pour soigner ses patients en les forçant à des pratiques sexuelles sado-masochistes qu'elle pousse jusqu'à d'inavouables extrêmes. Le jeune incrédule va donc tenter de la raisonner. Jobeth Williams avec fouet et cuissardes, ça doit être quelque chose ! À réserver toutefois à ceux qui ont résolu leur complexe d'Œdipe.

■ Il n'y a pas qu'Herschell Gordon Lewis qui reprend du poil de la bête ! Réalisateur de nombreuses séries B, voire même Z, dans les années 70, Ted V. Mikels revient à la réalisation et remake deux de ses films les plus cultes sous forme de fausses suites. The Corpse Grinders 2 d'abord, dans lequel les neveux des protagonistes du premier film décident de rouvrir la fabrique de nourriture pour chat afin de se faire de l'argent sans se douter qu'une race de félins extraterrestres dont l'entière population crie famine convoite leur entreprise ! Liz Renay (**Blackenstein**) et Dolores Fuller, actrice récurrente chez Ed Wood, font partie de la distribution. Ensuite, il y a Mark of the Astro Zombies, avec ses aliens qui envahissent la Terre dans le but de créer une nouvelle race d'humains fabriqués à partir d'organes synthétiques tout en kidnappant



STAR TREK NEMESIS
L'ENVERS DU DÉCOR ?

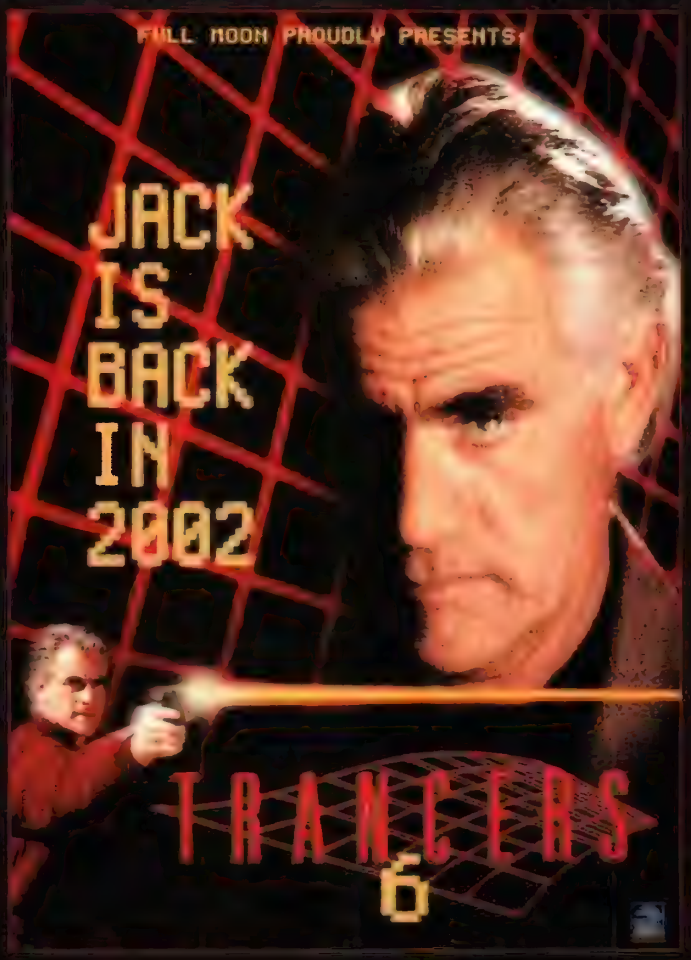
L'équipe de Next Generation au grand complet rempile apparemment pour la dernière fois dans Star Trek Nemesis.

Ovez braves trekkies. Picard et ses comparses sont de retour dans le dixième opus de la plus grande saga de SF jamais conçue. Un opus intitulé **Nemesis**, qui se veut le dernier film avec l'équipe de ***Next Generation***, et dont vous avez déjà pu apprécier le teaser, succession de plans somptueux, tragiques, qui feraient même baver d'impatience les plus vils détracteurs de la franchise (*« le concept mythologique du pyjama moulant me semble quelque peu surfait »* m'assène Rafik avec une mauvaise foi évidente !). Car, après le cucul-la-praline **Insurrection**, **Nemesis** risque d'être un choc encore plus définitif que **First Contact**, jusqu'ici le meilleur épisode de la saga. Tout d'abord parce que la série subit un nouveau lifting : jeu de lumières expressionniste, imagerie SM des bad guys (dont Ron Perlman, yeah !), SFX aux velléités picturales ambiguës, tendance Art Totalitaire (comme le souligne le logo du film). Ensuite parce que cet épisode ne s'est pas conçu en vase clos, la production ouvrant ses portes à de nouveaux venus : Stuart Baird (sic !) à la réalisation mais surtout John Logan (**L'Enfer du dimanche**) au scénario. Reste à savoir dans quelle mesure le script reflétera les enjeux réels d'une production dominée par l'autocratique Rick Berman, véritable dictateur à bord de la franchise depuis plus de 10 ans. Car en narrant un coup d'état au sein de Romulus (les cousins barbares des Vulcains) organisé par le peuple de Remus (des guerriers vassaux au look de cénobites), Logan n'aurait-il pas tout simplement pondu une métaphore pamphlétaire des luttes de pouvoir qui gangrènent la série depuis le décès de son créateur, Gene Roddenberry ? Réponse le 26 mars 2003 (grrrr !) en France…

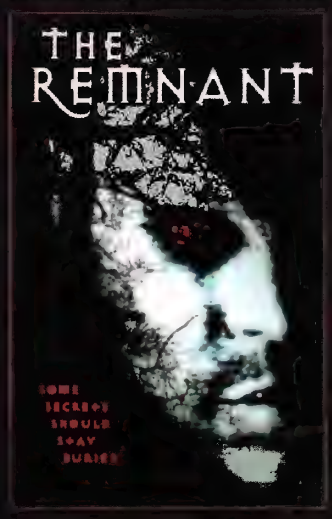
YANNICK DAHAN

les proches collaborateurs du président des États-Unis pour leur soutirer des informations d'une extrême importance. Heureusement, des extraterrestres beaucoup plus pacifiques viennent nous prêter main forte… L'incontournable Liz Renay rempile, cette fois entourée de Brinke Stevens (**Witchouse 3**) et Tura Satana (**Faster Pussycat Kill ! Kill !**).

■ Réjouissons-nous : Jack Deth, le flic du futur, est de retour dans **Trancers 6: Life After Deth** ! Full Moon ne tarit pas d'éloges sur sa nouvelle production, puisque selon eux le concept aurait été honteusement pompé par ***Code Quantum***, **Retour vers le futur** et **Timecop**. Ils omettent de préciser qu'eux, ils l'ont piqué à **Terminator**, mais bon. Pour rappel, Jack Deth, incarné par Tim Thomerson, vient d'un futur post-apocalyptique et voyage dans le passé pour tenter de sauver le monde en endossant la personnalité de ses ancêtres. À force de se promener et de tirer un coup de temps en temps, il a même eu une fille, Josephine, qui se trouve être, paradoxe temporel oblige, son arrière-arrière-grand-mère. Lorsque Jack apprend que la vie de Josephine est menacée (et donc, par extension, la sienne), il remonte dans le temps et se retrouve dans le corps de la jeune fille, ce qui entraîne, on s'en doute, quelques scènes du plus haut comique. Il doit alors échapper aux méchants Trancers, qui kidnappent des SDF et leur font bouffer des morceaux de météore pour les transformer en zombies assassins. Le plus rigolo dans l'histoire, c'est que Full Moon n'a pu réengager Tim Thomerson faute de budget, et qu'il n'apparaît donc que lors de flashes-back qui sont en fait des stock-shots issus des cinq précédents volets de la saga ! Le film est assemblé (il n'y a pas d'autre terme) par Jay Woelfel, qui avait déjà signé **Demonicus**, également pour Full Moon.



■ Dans une petite ville du sud des États-Unis, deux policiers qui enquêtent sur des meurtres identifient un suspect suite à la découverte d'un indice capital. Seul petit hic : il est mort depuis trente ans ! Ils font part de leur découverte à une assistante du procureur, impliquée dans l'affaire puisque l'un des cadavres est celui de son assistant. La jeune femme est d'ailleurs liée de façon troublante au présumé tueur, et devient directement menacée par cet exécuteur surgi des ténèbres. *« Certains secrets devraient rester enterrés »*, tel est le slogan de **The Remnant**, première réalisation de Rick Jordan, également acteur principal. *« Certains films devraient rester dans leur tiroir »*, telle est la réflexion qui vient à l'esprit quand on constate l'originalité du sujet !



■ Dans la lignée de **Monkeybone**, autrement dit des films narrant l'irruption de personnages animés dans la vraie vie, voici que déboule **Terror Toons**. Deux sœurs, Cindy et Candy, ont été laissées seules à la maison par leurs parents pour le week-end. Cindy en profite pour organiser une petite fête où elle invite tous ses copains, tandis que Candy regarde un dessin animé dont elle vient de recevoir le DVD par la poste. Mal lui en prend, puisqu'il lui a été envoyé par le diable en personne et que deux personnages du cartoon, le docteur Carnage et Max Assassin, bondissent dans le monde réel. Ils se mettent à massacrer sauvagement les amis de Cindy, qui va devoir trouver un moyen de les renvoyer d'où ils viennent. Ancien spécialis-

te en maquillages et effets spéciaux (**Zombie Chronicles**, **Campfire Tales**, **Demon's Kiss**) à qui l'on doit déjà **Ceremony** et **Legend of the Chupacabra**, Joe Castro réalise cette virée a priori très fun dans un univers qui promet d'être encore plus déjanté que celui de Tex Avery!

■ Réalisé par Denis Paquet, **Witch Hunter** met en scène un groupe d'étudiants partis à la chasse au trésor dans les étendues sauvages américaines. Seul l'un d'entre eux sait que les objets qu'ils cherchent sont sacrés et protégés par une entité maléfique. Lorsqu'ils les localisent, sa trahison est démasquée, mais trop tard. Les trappeurs du dimanche sont alors encerclés par des forces surnaturelles terriblement hostiles. En lisant ça, vous vous dites: « *Peuh! Encore une série Z fauchée sans imagination!* ». Eh bien non puisque,

tenez-vous bien, il s'agit d'une histoire vraie, d'évènements authentiques relatés avec un réalisme sans faille. Un peu comme **Le Projet Blair Witch** quoi, sauf qu'on espère que c'est quand même mieux filmé, ce qui ne devrait pas être trop compliqué.

■ Le nouveau film de Jim Wynorski, **Treasure Hunt**, va ravir les fans de « L'île de la tentation » (à condition qu'il y en ait). Dans cette production New Concorde, dix candidats sont lâchés sur une île tropicale où sont cachés dix millions de dollars en cash. Comme il faut faire de l'Audimat, bellâtres musculeux et pouffes siliconées copulent avec ardeur au milieu des arbres et au creux des lagons, ce qui ne les empêche pas de succomber à d'étranges accidents. Tandis que les cadavres s'entassent et que l'audience grimpe, ils doivent bien se rendre à

l'évidence: un tueur est parmi eux! Entourée de Samantha Phillips, Gail Harris et Mellissa Brasselle, la très belle Julie Strain, dans son propre rôle, honore de sa fugace présence ce très chaud reality-show.

■ Réalisateur d'une quinzaine de courts-métrages depuis vingt ans, S. Torriano Berry passe à la vitesse supérieure avec **Embalmer**. Zach, un employé des pompes funèbres spécialisé dans l'embaumement des cadavres, massacre sa famille et disparaît. Des années plus tard, une adolescente prénommée Chiffon pénètre par hasard dans les ruines du funérarium qu'occupait Zach. Ok, elle a un prénom ridicule, mais ça aurait pu être pire: au moins, elle ne s'appelle pas Torchon. Chiffon, donc, découvre avec horreur que Zach officie toujours, qu'il chasse les vivants et les découpe en tranches pour ranimer les morts grâce à ces morceaux de bidoche bien fraîche. Avec un tel scénar, on se demande si le réalisateur, qui a sûrement vu et revu **Re-Animator**, n'aurait pas mieux fait de continuer à tourner des courts !

San HELVING

Flashes

● Sam Raimi, le nouveau wonder boy d'Hollywood, se dit intéressé par l'adaptation de **30 Days of Night** d'après Steve Niles. Située à l'extrême du pôle nord, la petite ville de Borrow est plongée un mois par an dans la nuit la plus totale. Durant cette période de ténèbres, ses 4500 habitants se verront confrontés à une horde de vampires, trop heureux de pouvoir siroter de l'humain 24 heures sur 24.

● L'idée zarbie de la rentrée : Artisan Pictures s'apprête à remaker l'indémodable **Scanners** de Cronenberg, sans que ce dernier ne soit impliqué dans le projet.

● Associé avec Dimension, Wes Craven produit **The Waiting**, un thriller se situant entre **La Malédiction** (yes !) et **Apparences** (...). Après avoir perdu son fils, une jeune femme est régulièrement visitée par le fantôme d'un autre garçon décédé. Un petit air du **Cercle Infernal** non ?

● Clooney et Soderbergh s'unissent à nouveau pour produire **Midnight Voices**, une histoire sombre dans la lignée de deux classiques impérissables de Polanski : **Le Locataire** et **Rosemary's Baby**.

● Forest Withaker repasse derrière la caméra pour les besoins de **Selling Time**, un film produit par la Fox. Un homme a la possibilité de revivre le pire jour de sa vie, ce qui ne sera pas sans conséquences.

● Le scénariste/producteur John Fasano revient à la réalisation, après **Rock'n'Roll Nightmare** et **Black Roses**, avec **Dead People**, dans lequel un hôpital de Seattle se retrouve envahi de morts-vivants.

● Columbia Pictures s'intéresse à **Raising Hell**, une comédie fantastique inspirée de **Rosemary's Baby** où un jeune couple refuse de croire que l'enfant qu'ils viennent d'avoir est tout simplement l'Antéchrist. S'il s'appelle Damien, c'est mauvais signe.

● Toujours très actif, Dark Castle vient d'acheter le script de **The Reaping** écrit par Brian Rousso où un gamin dévasterait à lui tout seul une petite ville religieuse du Texas. Mais que fait la police ? Allez, une bonne baffe et au pieu !

● Kasi Lemmons s'apprête à réaliser **The Battle of Cloverfield** sous la bannière de la Columbia. Dans une petite ville du sud des États-Unis, des fantômes du passé conspirent pour changer le futur.

● Produit par Filmfour, **Shawn of the Dead** est une comédie horrifique où un jeune DJ anglais est confronté à des hordes de morts-vivants. Cut Killer vs the living dead ?

● Bonne nouvelle. Produit à l'origine par Universal (puis foutu au placard en raison d'excès de gore et de tripaille), le très attendu **House of 1000 Corpses** du chanteur Rob Zombie sera finalement distribué aux États-Unis par la MGM pour Halloween prochain.

● **La Marque jaune**, adaptation ciné de la bédé *Blake & Mortimer* d'Edgar P. Jacobs, c'est parti ! Début du tournage en février prochain à Londres, avec James Huth (**Serial Lover**) derrière la caméra. Rufus Sewell (**Dark City**) incarne le capitaine Blake, Hugh Bonneville (**Coup de foudre à Notting Hill**) le professeur Mortimer et la star chinoise Gong Li se glissera dans la peau d'une scientifique aussi belle qu'intelligente. Budget : 35 millions d'euros. Sortie en octobre 2004.

● Alex Proyas is back ! Après **The Crow**, **Dark City** et **Garage Days** (petite comédie australienne dont il vient de terminer le tournage), il va tourner **I, Robot** pour Fox Searchlight Pictures, d'après le classique de la littérature SF *Les Robots* d'Isaac Asimov. Bertrand va pouvoir arrêter de nous bassiner avec **L'Homme bicentenaire** !

NOTULES ASIATIQUES

par Julien SÉVÉON

Après une vague horrifique en provenance du Japon qui a conquis presque toute l'Asie, l'heure semble être à la science-fiction made in Corée du Sud. L'occasion de faire le tour des films de SF et fantastiques à venir...

La science-fiction est en passe de devenir l'un des films majeurs du nouveau cinéma coréen. Après **2009 Lost Memories** (voir précédentes soudes), voici venir **Yesterday** (sortie en juin), **Natural City**, **Tesla** et surtout **Resurrection of the Little Match Girl**.

Yesterday fait partie de ce que l'on appelle les blockbusters à la coréenne. Très gros budget qui aura bénéficié de neuf mois de tournage. **Yesterday** est un thriller futuriste dans lequel la Corée du Nord et la Corée du Sud ne font plus qu'une. Cette base sociale et politique particulière au cinéma coréen, sert de toile de fond à une enquête policière sur une série de meurtres dont les victimes sont toutes des scientifiques ayant travaillé sur un projet top secret remis aux aujourd'hui.

Natural City semble jouer carrément du côté du gros film explosif, le sujet tournant en effet autour d'une guerre futuriste. **Tesla**, quant à lui, se la joue **Sliders**, avec la découverte d'un monde parallèle qui n'est pas sans causer quelques problèmes.

Mais la production phare de cette mini vague est sans aucun doute jouable la dernière : **Resurrection of the Little Match Girl** est un film attendu avec une impatience frisant l'hystérie par certains cinéphiles (notre serviteur en tête). C'est bien simple, certains sont littéralement excités par ce projet qu'ils jurent être et mère que

Resurrection va faire passer **Matrix** pour un film sorti à de vacances et **Avalon** pour un épisode d'« Hollywood Night ». En tout cas, le projet a tout pour faire saliver : Jang SunWoo, réalisateur engagé et indépendant, s'attaque ici à un gros budget de science-fiction tournant autour d'un jeu vidéo ayant pour but le sauvetage de la petite marchande d'allumettes du conte d'Andersen. Réalité et monde virtuel s'entremêlent donc dans ce film qui n'en est pas, bien sûr, sans nous rappeler aux œuvres ô combien majeures aussi puissantes de Philip K. Dick

INTERVIEW MASARU KONUMA

MAÎTRE DU ROMAN PORNO CATÉGORIE SM, KONUMA EST AUSSI L'HOMME QUI A TRANSFORMÉ NAOMI TANI EN SUPER STAR GRÂCE À DEUX FILMS : VICES ET SUPPLICES ET UNE FEMME À SACRIFIER. UN RÉALISATEUR À LA FILMOGRAPHIE (TRÈS) ÉPICÉE, QUI N'HÉSITE JAMAIS À MARTYRISER LES PERSONNAGES FÉMININS DE SES FILMS... LORSQUE CE NE SONT PAS LES ACTRICES ELLES-MÊMES !

Après avoir été assistant réalisateur, vous vous êtes retrouvé à tourner des Romans Pornos, genre alors tout neuf. Comment avez-vous réagi à l'époque, vu que vous n'aviez jamais encore travaillé sur de tels films et que le sexe était un sujet quelque peu tabou au Japon ?

La Nikkatsu a cessé ses activités à cause de problèmes financiers. Normalement, lorsque l'on est assistant réalisateur pendant dix ans, on peut faire le passage vers la réalisation, mais avec cette crise, je me suis inquiété car je risquais de ne jamais pouvoir devenir réalisateur. La crainte était plus forte que tout. L'arrêt du travail pendant six mois a été très dur pour tout ceux qui travaillaient à la Nikkatsu, y compris les techniciens. C'était donc avant tout une joie de pouvoir tourner.

Quand la Nikkatsu a lancé les Romans Pornos, le sexe était effectivement encore un peu tabou au Japon, donc un sujet dont on ne parlait pas. C'est pour cela que j'ai beaucoup réfléchi à la façon dont les spectateurs recevaient ces films. Je réfléchissais beaucoup pour savoir comment on pouvait rendre de telles histoires au cinéma.

Vous vous êtes rapidement singularisé en créant des films SM, en particulier Afternoon Affair: Kyoto Holy Tapestry (1973) qui est considéré comme le tout premier du genre. Comment en êtes-vous arrivé au thème du SM ?

La Nikkatsu essayait de récupérer Naomi Tani, qui travaillait alors pour une autre compagnie sur des pink movies. Mais la Nikkatsu ne réussissait jamais à la convaincre de rejoindre les productions maisons. Donc, finalement, on lui a demandé pour quel film elle accepterait de tourner. Et c'est elle qui a proposé le film **Vices et supplices**, inspiré d'un roman de Oniruku Dan, car elle disait qu'il n'y avait qu'elle qui pouvait jouer un tel film. C'est comme cela qu'elle a accepté de travailler pour la Nikkatsu. Je ne comprends pas très bien pourquoi ce genre de films hors-normes m'a été proposé à l'époque... Mais comme j'étais le seul cinéaste à accepter de le faire, je l'ai fait en discutant avec l'actrice.

et William Gibson. Le scénario est aussi hallucinant qu'un vrai jeu vidéo et les premières images vues laissent augurer du meilleur. Un film révolutionnaire ? En tout cas, on y croit très fort.

■ Takeshi Kaneshiro, le plus prestigieux des acteurs japonais, tient le rôle principal du film nippon The Promise, sorte de **Retour vers le futur** mixé de **Terminator**, le

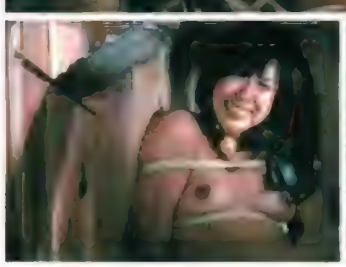
tout agrémenté d'un style très **Matrix**. Le film raconte l'histoire d'une jeune fille persécutée du futur qui cherche à empêcher la fin du monde. C'est bien sûr notre beau héros kaneshien qui va la prendre en main (sans manquer jeux de mots pour empêcher sa — prophétie – de se contrefaire). Le film devrait être sorti au Japon quand vous lirez ces lignes et on peut penser qu'une sortie française aura lieu un jour prochain vu que la Columbia a déjà acheté les droits mondiaux.

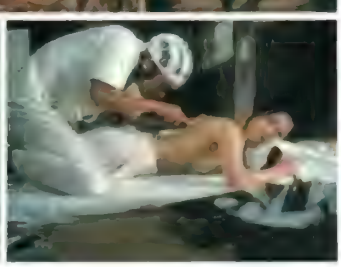
■ Allons, le célèbre capitaine corsaire Albatanne, Albatanne, leur capitaine vaisseaux... Ah, que de souvenirs !! ça passe du dessin animé au film live. On a vu pour l'instant qu'un seul essai de production locale avec **Le Petit Poucet**, grand tas devant l'Eternel du héros bidasse Quentin acteur, plusieurs noms ont été cités, aussi bien occidentaux qu'asiatiques. On ne manquera pas, en tout cas, de vous tenir au courant de la progression des événements.

■ On n'en avait pas parlé auparavant mais ce spécial fantastique nous permet de revenir sur le très laid **Women From Mars**, film sorti en cinq de vem avant l'été à Hong

Kong. Corréalisé par le très commercial Andrew Lau (**Young and Dangerous**) et Raymond Yip, **WFM** nous conte les aventures de trois macho qui se retrouvent un jour sans leur équipage. C'est l'arrivée d'une démone (qui ne vient pas de Mars mais de l'Enfer — d'où le titre encore plus stupide) qui les a punis et les pauvres hommes vont devoir apprendre à vivre sans leur outil préféré... Une flopée de stars locales apparaissent dans ce film affligeant (la belle Hsu Chi, le grand méchant eurasien Michael Wong, le chanteur pop Ekin Cheng...) et seul les plus rongés s'accrocheront dans les rares très X de ce film.

■ Le nouveau projet de Wong Kar Wai, **2046**, se fait durement attendre. Le film se déroule 30 ans après la rétrocession (en **2046** comme le titre l'indique) dans un Hong Kong déshumanisé où les habitants n'existent plus que comme des numéros. On retrouvera notamment dans les rôles principaux Tony Leung Chiu Wai (**A toute épreuve**), la chanteuse/actrice Faye Wong et le Japonais Takuya Kimura. On ne sait pas vraiment à quel stade du tournage se trouve Wong actuellement, mais il y aurait rencontré pas mal de problèmes de planning entre ses différents acteurs, ce qui n'a fait que retarder la finition du film.



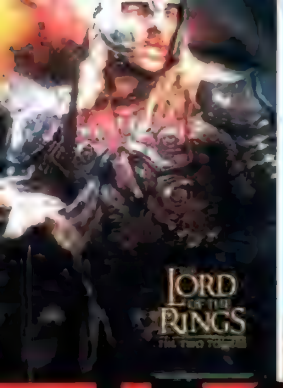


Quelle est votre définition personnelle du SM dans la vie et au cinéma ?
C'est très difficile comme question ! (rires) Il y avait d'autres genres dans le Roman Porno, des séries avec des jeunes filles, des séries avec des Office Ladies (OL)... qui restaient tous dans la vie quotidienne.
Le SM sortait de l'ordinaire, c'est pour ça qu'il y avait des spectateurs fidèles à ce genre. Quand j'étais au lycée j'ai lu beaucoup de livres de Sade. Mais personnellement j'aimais plutôt les romans de Junichiro Tanizaki, qui décrivaient toujours des hommes dominés par des femmes.
Naomi Tani était proche dans la vie de Dan Oniruku, écrivain spécialisé dans des histoires SM. Son univers est très spécial. J'ai lu plusieurs fois certains de ses livres, mais je ne les ai toujours pas compris.
L'excellent scénariste Yozo Tanaka a beaucoup modifié l'œuvre originale de Dan pour écrire **Vices et supplices**. Et en lisant ce scénario modifié, j'ai enfin pu mieux comprendre l'histoire. À la projection de l'avant-première, Dan s'est par contre beaucoup fâché en voyant le film.
Quand j'étais jeune et que je voyais des photos de femmes attachées, je trouvais ça très beau, mais cela ne m'a jamais excité sexuellement.

Étant donné le caractère souvent extrême de vos films, n'avez-vous jamais rencontré de problèmes avec vos actrices ?
Oui, bien sûr il y en avait beaucoup car au début du Roman Porno, la plupart des actrices étaient débutantes. Comme elles ne savaient pas comment jouer, je devais montrer moi-même ce qu'elles devaient faire. Je jouais alors le rôle de la femme et mon assistant celui de l'homme, et on faisait la scène d'amour devant les actrices. Il y a même eu une fois une actrice qui a dit qu'elle n'avait jamais fait l'amour. Je ne sais pas si c'était vrai ou pas mais il fallait, de toute manière, continuer de tourner.

Vos films peuvent souvent sembler misogynes. Était-ce une façon de combler le désenchantement des hommes japonais, vu qu'à l'époque il y avait effectivement un changement de rôle et de statut des femmes. Ces films ne servaient-ils pas avant tout à assouvir cette rage de voir les femmes prendre de plus en plus de pouvoir ?
Je pense que ce que vous dites est vrai. Je me demandais beaucoup à l'époque si les spectateurs voulaient voir des films qui fassent penser à la vie quotidienne ou bien s'ils voulaient voir des choses éloignées de la réalité. En tant que spectateur, je préfère les films par lesquels je peux rêver et voyager.
Une fois, j'ai reçu un scénario dans lequel une femme se fait violer. Elle souffre bien évidemment, mais petit à petit elle prend du plaisir et elle finit même par jouir. En lisant ça, j'ai dit au producteur que ce n'était pas possible. Mais le producteur m'a répondu que les spectateurs ne connaissent pas les femmes et qu'il fallait donc les faire rêver. C'est plutôt la politique de la Nikkatsu que l'on retrouve là. À l'époque, il y avait très peu de spectatrices, je suis un peu embarrassé de voir autant de femmes à L'Étrange Festival !

Propos recueillis par Julien Sévéon
Remerciements à toute l'équipe de l'Étrange Festival.



LE SEIGNEUR DES ANNEAUX

EPISODE 19

SYLVEBARBE

Lors d'une preview des **Deux tours** dans notre numéro de décembre (Mad Movies 138), nous vous avions présenté le personnage de Sylvebarbe (Treebeard) au travers d'une ancienne illustration d'Alan Lee, et ce au risque de lui accorder un design fort différent du film. Il n'en est rien, comme en témoignent la figurine du personnage prochainement mise sur le marché (photo 1). Et pour cause, un examen attentif permet de déduire assez facilement certains des réflexes qui président aux choix graphiques de Jackson. Disons qu'en gros, le style d'Alan Lee est majoritairement présent chez les personnages principaux (Elfes, Humains, Ents), celui de John Howe s'impose au travers des monstres (Balrog, Nazguls, Orcs, etc...) et une bonne partie des décors semble résolument surgir des planches de Ted Nasmith (Rivendell, l'Argonath, Hobbiton). Cela devrait permettre aux petits malins de prédire avec une certaine fiabilité le look du **Retour du Roi**. Sylvebarbe est l'un des plus vieux représentants d'une peuplade millénaire, les Ents, des êtres mi-arbres mi-humains inspirés par le folklore celte. Au cœur de la thématique du *Seigneur des anneaux*, Tolkien en faisait les symboles d'une Nature malmenée, capable d'encaisser les coups durs, lente à réagir mais, sur de longues années, d'une puissance redoutable. Célébrés par les Elfes, haïs et martyrisés par les Orcs (vu dans le premier film), le rôle des Ents sera décisif dans le renversement du traître Saroumane. Bien que, dans le livre, leur action décisive demeure essentiellement «hors champ», Jackson semble manifestement décidé à voir les choses en grand, et tout porte à croire que l'attaque impitoyable qu'ils portent sur Isengard constituera un des ces morceaux de bravoure dont **Les Deux tours** semble chargé (photo 2 – la scène imaginée par Ted Nasmith). Le design des Ents par Alan Lee s'impose d'emblée comme le plus convaincant, les personnages étant certes fascinants à l'écrit, mais outrageusement casse-gueule dans leur approche graphique (ils atteignent des sommets de ridicule dans le dessin animé de Bakshi). Entièrement créés par l'équipe de WETA digital (on pouvait apercevoir l'œil de Sylvebarbe derrière Merry, dans la preview ciné des **Deux tours**), il semblerait que leur forme se modifie sensiblement selon qu'ils sont à l'état stationnaire ou en marche. Leur taille, annoncée à environ 5m30, respectera celle que Tolkien leur avait attribuée. Enfin, John Rhys-Davies, alias Gimli, prêtera sa voix délicieusement rocailleuse à Sylvebarbe.

GANDALF LE BLANC - EVIL FRODON

Ce n'est un secret pour personne, et certainement pas pour ceux qui ont pu voir la preview ciné : Aragorn, Legolas et Gimli seront surpris en forêt par le retour d'un Gandalf nouveau genre, plus puissant, plus investi dans la guerre de l'anneau, mais aussi plus détaché de ses anciens compagnons (il manque même de les percuter dans les étables d'Edoras où il récupère Gripoil – voir photo 3). Un changement de registre pour l'acteur Ian McKellen qui, pour l'occasion, aura dû retravailler son phrasé et son port. La bonne nouvelle, c'est qu'il nous sera également permis de voir, apparemment en flashback, la fin du combat qui opposa le magicien au Balrog au sommet du Zirakzigil !
Au remplacement de Gandalf le gris, il faudra également compter avec le progressif retrait de Frodon, de plus en plus vulnérable au pouvoir

de l'anneau. La personnalité de l'objet prendra le pas sur celle du héros, et nous mènera progressivement vers une métamorphose diabolique d'Elijah Wood dans le 3ème épisode (vu dans un plan flippant du **Retour du Roi**, présentée à Cannes l'an dernier). Ainsi, Sam deviendra peu à peu la figure héroïque de référence, ce qui achèvera de jeter volontairement dans l'ombre les deux personnages-clé de **La Communauté de l'anneau**, et donner le ton de cet épisode. D'après Jackson, le report de l'épisode d'Arachne au troisième film (voir Mad Movies n°141) est dû principalement au développement du personnage de Faramir (David Wenham, photo 4) ainsi qu'aux scènes qu'il partage avec Frodon et Sam. Enfin, la durée du métrage est annoncée à 163 minutes, soit dix minutes de moins que le premier épisode sorti en salles.

LE SEIGNEUR DU DVD

Si le succès délirant du DVD de **La Communauté de l'anneau**, paru au mois d'août, n'a étonné personne, les analystes n'ont pas manqué de noter l'écrasante proportion de ventes DVD par rapport aux ventes VHS. Dès la semaine de sortie, le DVD s'est arraché à plus de 6 millions de copies alors que la K7 plafonnait aux alentours d'un million, soit un rapport de 70 à 80% en faveur de la galette numérique, et cette proportion tient également pour le marché locatif. **La Communauté de l'anneau** s'avère, du coup, un outil de choix pour analyser la mutation progressive du marché, et surtout comprendre les réflexes des tranches d'âge. En effet, le DVD d'**Harry Potter**, beaucoup plus orienté vers le public familial s'est, lui, vendu en proportion quasi-équivalente à la VHS. Les spécialistes s'accordent ainsi à penser que **LOTR**, à l'inverse du sorcier d'Hogwarth, s'est imposé majoritairement vers le public adolescent et jeunes adultes, et que les courbes de ses ventes donnent de précieux indices sur ces consommateurs spécifiques. Bon, ben tant que ça peut rendre service...

De son côté, Peter Jackson, vaguement étranger à ces savants calculs, se fait un maximum de mouron. Le réalisateur est en effet persuadé que l'épisode des **Deux tours**, malgré ce qu'en pense New Line, n'atteindra pas les scores du premier film. À vrai dire, il est impossible de ne pas penser au cas de **L'Empire contre-attaque**. Les deux films partagent en effet ce statut rare : ce sont tous deux des suites directes, sans début ni fin, à la tonalité résolument plus sombre que l'épisode qui les précède. **L'Empire contre-attaque** fut le moins rentable des **Star Wars**, décidant Lucas à changer totalement le script et l'esprit du troisième épisode de sa saga. Reste à espérer que Jackson ne sombre pas à son tour dans ce cercle vicieux, au risque de truffer **Le Retour du Roi** de nounours danseurs de mambo !
Enfin, toujours est-il que la MPAA a visionné le métrage pour l'attribution du PG-13, et ses membres se sont fendus de félicitations envers Jackson, lui confirmant que son film était encore meilleur que le précédent. Vu qu'Andrew Lesnie, Richard Taylor et Ian McKellen en sont arrivés à peu près à la même conclusion (voir articles précédents), on va vraiment finir par y croire !

Rafik DJOUMI

OFFRE SPÉCIALE MAD MOVIES

+ DE 1500 ARTICLES SUR LE SITE

www.cinecollector.com

LORD OF THE RINGS

Pack DVD Lord of the Rings : Le DVD, le Tshirt et la cas... Réf. : SEIGNEUR 151

Pack DVD Scary voyageur : Le DVD Scary Movie 2 et le sac DJ : Réf. : SCARY 072

Buste du tueur Résine, 15 cm Série limitée Réf. : SCARY 030

Troll interactif 30 cm Réf. : SEIGNEUR 145

Statuette Résine Tête mobile, 18 cm Réf. : SPIDER 110

Buste résine 22 cm Réf. : SEIGNEUR 113

Bougeoir Réf. : SEIGNEUR 140

Tshirt Taille unique : Réf. : SCARY2 011

Verso

Statuette Résine 40 cm Réf. : SW 481

Figurine Réf. : LEE 010

L'Anneau Réf. : SEIGNEUR 070

Statuette Résine Tête mobile, 18 cm Réf. : SPIDER 111

Statuette résine, 20 cm Réf. : SW 476

Statue Miel Resine 40 cm Série limitée Réf. : MANARA 040

Serre-livres Claudia Résine, 20 cm Réf. : MANARA 040

Tshirt Réf. : MIB2 010

Figurine Kaneda et sa moto PVC, 17 cm : Réf. : AKIRA 013

Masque Latex, T. adulte Réf. : CHUCKIE 030

Figurine articulée PVC, 25 cm Réf. : DENTS 010

Figurine articulée PVC, 30 cm

Figurine articulée PVC, 15 cm

Figurine T1000 17 cm

Figurines Freddy et Jason 17 cm, vendues sur socle Réf. : FREDDY 020

Neo vs Smith PVC, 25 cm, 2 pièces Réf. : MATRIX 102

Pour commander, renvoyez ce bon de commande à : Séance Privée - 10, av. de Messine - 75008 Paris

www.cinecollector.com

Passez vos commandes en appelant le 01 53 53 59 90

Réf.	Désignation	Taille	Prix Unitaire TTC	Quantité	Total

Livraison (en jours ouvrables/au maximum) : Normale* (15 jours) 4,57 € ☐ +

*sous réserve des stocks disponibles

ou Colissimo suivi* (5 jours) 6,86 € ☐ +

Total à payer (+frais de port)

Toute commande égale ou supérieure à 45,73 € est automatiquement livrée en express Colissimo suivi (6,86 €)

Référence : MAD MOVIES OCT 2002

Nom : Prénom :

Adresse : Code postal

Ville : Tél. :

E-mail : Tél. portable (facultatif)

☐ Mandat ☐ Chèque ☐ CB n°

Date de validité

Je joins mon réglement à l'ordre de SÉANCE PRIVÉE

Signature obligatoire

☐ OUI, je désire recevoir les produits suivants et être tenu informé des nouveautés

CATALOGUE COMPLET GRATUIT SUR SIMPLE DEMANDE - COCHEZ LA CASE ■

par Julien DUPUY

SPFX Report

QUATRE MAGICIENS DE L'IMAGE PERCENT LES MYSTÈRES TECHNIQUES D'UN DES FILMS PHARES DE 2002 : **MINORITY REPORT**, LE NOUVEAU SPIELBERG.

BARRY ARMOUR SUPERVISEUR CG POUR ILM

Ci-dessus, Barry Armour

DEPUIS QU'IL A REJOINT LES RANGS D'ILM, À L'ÉPOQUE DE CASPER, BARRY ARMOUR A PARTICIPÉ AUX PLUS IMPRESSIONNANTS DÉFIS TECHNIQUES DE LA SOCIÉTÉ, PARMI LESQUELS MARS ATTACKS!, MEN IN BLACK OU ENCORE LA MENACE FANTÔME. DÉJÀ SUPERVISEUR DE L'IMAGE DE SYNTHÈSE SUR A.I., IL ENCHAÎNE DIRECTEMENT SUR MINORITY REPORT EN CHARGE DU MÊME POSTE.

Savez-vous pourquoi ILM n'a pas réalisé tous les effets spéciaux de* Minority Report *? C'est presque une première pour un film de Spielberg...

Plusieurs facteurs ont poussé la production à multiplier les prestataires. Déjà, comme nous avions des délais très serrés et une quantité phénoménale de travail à abattre, il y avait un problème de ressources humaines. Ensuite, les devis sont rentrés en ligne de compte, et comme une partie des SPFX de **Minority Report** est assez simple à réaliser, la production a pu engager des sociétés moins performantes mais aussi meilleur marché (1). Il faut enfin tenir compte du fait que PDI appartienne à Dreamworks. Il est donc logique que cette société ait aussi travaillé sur le film (2).

Quel a été votre travail sur* Minority Report *?

Nous avons réalisé environ 265 plans (le film en comporte plus de 500 - ndlr). Parmi ceux-ci se trouvent la poursuite en jet pack, le Mag-Lev (Pour Lévitation Magnétique, l'autoroute/ascenseur dans laquelle voyage Tom Cruise - ndlr), les hologrammes dans l'appartement d'Anderson et du Cyber Parloir, le Couloir de rétention, les plantes vivantes d'Hinneman, l'hovercraft et la chaîne de fabrication des voitures. À cela s'ajoutent des effets plus discrets comme le plan final, qui est composé d'une prise de vue en hélicoptère et d'un travelling effectué dans un studio. Pour que la transition entre les deux plans soit invisible, nous avons dû recréer toute la maison en image de synthèse. Nous nous sommes aussi chargés du final sur le toit de l'hôtel. Cette scène a été tournée en studio sur fond bleu, parce que Spielberg ne serait pas parvenu à obtenir le look recherché pour ce panorama s'il l'avait filmé en décor naturel. Et puis à l'origine, l'hovercraft devait être plus visible dans cette scène, et sa présence imposait l'emploi d'un fond bleu.

Votre Washington futuriste est d'ailleurs très sobre...

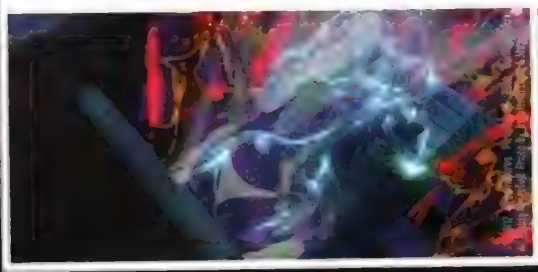
Si vous regardez des photos de New York vieilles de cinquante ans, vous ne remarquerez pas tant de différences que ça. Je pense que ce sera la même chose dans trente ans : les bâtiments du centre de Washington font partie du patrimoine et sont donc intouchables. C'est pour cette raison que nous avons déplacé les éléments les plus high tech du film, comme le Mag-Lev, en banlieue.

Avez-vous utilisé des modèles réduits pour la scène du Mag-Lev ?

Non, car non seulement la caméra et les voitures sont sans arrêt en mouvement, mais en plus le design très lisse des véhicules nous imposait de travailler sur les reflets et les brillances. Or, ce sont des choses cauchemardesques à réaliser en miniature, mais très faisables avec l'image de synthèse. Et puis vu le découpage, nous aurions eu besoin d'une maquette bien trop énorme. Alors qu'en image de synthèse, nous n'avons modélisé qu'un seul étage que nous avons ensuite dupliqué pour créer tout un immeuble. Même si le temps de rendu des images était horriblement long, il était plus simple de tout faire en numérique.

Parlez-nous du Couloir de rétention...

Là encore, nous avons décidé de faire tout le décor en images de synthèse. Le gros problème était de réaliser les quelques cinq cents prisonniers de ces podes. Nous avons opté pour le « photo modeling » (3) : quinze appareils photos placés tout autour de



figurants costumés et éclairés dans les mêmes conditions de lumière que sur le plateau, prenaient chacun un cliché. En rentrant ces photos dans l'ordinateur, nous obtenions des doubles digitaux que nous pouvions ensuite manipuler à notre guise. C'était une méthode beaucoup plus rapide que la modélisation traditionnelle. Cela dit, le plan dans lequel on découvre la prison dans son intégralité est très certainement le composite le plus complexe du film.

Comment expliquez-vous que, depuis* Jurassic Park, *les effets spéciaux visuels soient toujours parfaits chez Spielberg ?

Tous mes confrères vous le diront : Spielberg est spécialement brillant dès que l'on touche aux effets spéciaux. Il sait, dès le début, ce qu'il veut : il n'y a pas d'hésitation avec Spielberg. Et ça, c'est une qualité rarissime. Et puis, il a un œil spécialement affûté pour repérer ce qui cloche dans un plan truqué. Croyez-moi, ce n'est pas un hasard si tout le monde se bat pour travailler avec lui.

(1) Il s'agit en l'occurrence d'Asylum, Black Box et 3 Rings Circus.
(2) PDI s'est chargé des araignées robots. Ce sont les derniers effets spéciaux de PDI, la société ayant décidé de se concentrer uniquement sur les longs métrages d'animation.
(3) Ou photogramétrie. Cf. Mad Movies n°143 pour plus d'info.

Special Thanks to Nagisa Yamamoto, Barry Armour and Steve Braggs.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY

Photos de la double page, de haut en bas et de gauche à droite :

Le Mag-Lev, un plan 100 % synthétique.

Les hovercrafts en image de synthèse survolent la demeure d'Anderson.

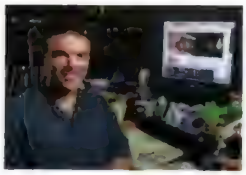
Les hologrammes cochons du cyber parloir.

Un gros plan sur les malheureux détenus du Couloir de Rétention.

Une des étapes de la chaîne de fabrication des voitures high-tech de Minority Report.

STEVE BRAGGS
SUPERVISEUR DE LA SÉQUENCE DE L'HOLOGRAMME POUR ILM

NATIF D'ANGLETERRE, STEVE BRAGGS ÉMIGRE AUX ÉTATS-UNIS APRÈS AVOIR TRAVAILLÉ PENDANT PLUS DE NEUF ANS DANS LA PUB. APRÈS UN BREF PASSAGE CHEZ PDI, IL EST EMBAUCHÉ PAR ILM À L'OCCASION DE **JUMANJI**. COMME LA MAJORITÉ DE L'ÉQUIPE DE **MINORITY REPORT**, IL FAISAIT DÉJÀ PARTIE DU STAFF D'**A.I.**.



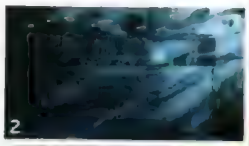
Ci-dessus : Steve Braggs

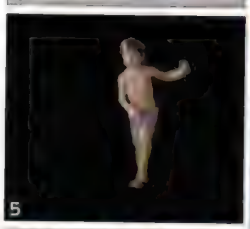
J'ai été impliqué au tout début de la préproduction pour travailler exclusivement sur la scène de l'hologramme. J'avais adoré cette scène dans le script et je voulais plus que tout travailler sur **Minority Report**. J'ai donc fait un peu de forcing pour être embauché.

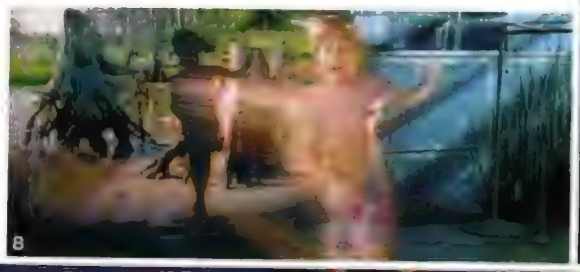
Nous n'avons pas eu beaucoup à tâtonner sur l'effet recherché, car les directives de Spielberg étaient très précises. La principale chose qui a évolué concerne le degré d'amateurisme de ce film familial. Ainsi, j'avais choisi au début de donner l'impression que la femme se tenait vraiment dans la pièce, mais Spielberg nous a demandé de rendre la technologie beaucoup plus imparfaite. Nous avons donc rajouté des petits chocs dans la caméra, des trous, des parasites. Nous avons aussi saturé les couleurs, afin d'obtenir une image qui s'apparente à une mauvaise compression en « Jpeg » (1). Le fait qu'Anderson prenne de la drogue pendant cette séquence nous a aussi imposé un look spécial, comme détaché de la réalité. Je n'irais pas jusqu'à dire que les personnages projetés sont fantomatiques, mais c'est vrai que la scène peut s'apparenter à un bad trip. Pendant le tournage, l'actrice et l'enfant étaient sur le plateau et donnaient la réplique à Tom Cruise, mais ce dernier devait jouer néanmoins face à du vide (2). Pour l'aider, nous lui avons montré notre test, mais aussi des animatics. Nous avions également installé un système de repérage au laser qui lui indiquait sa ligne de regard.

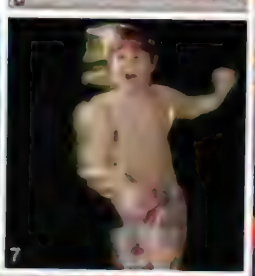
Il s'agissait ensuite de créer et d'incruster l'hologramme, et c'est là que les choses se sont corsées. Prenons l'exemple de l'enfant. Nous l'avons d'abord filmé avec douze caméras vidéos (dont deux HD) sur un grand cyclorama vert (3). Chaque caméra retransmet donc un angle de la silhouette du comédien durant son action. En rentrant ces données dans l'ordinateur (4), il est possible de réaliser un modèle en synthèse 3D du personnage (5). C'est la même chose que le photo modeling, excepté que cette fois nous bénéficions d'images en mouvement et non plus de photos fixes. C'est une technique totalement inédite. Je plaquais ensuite le double numérique de l'acteur contre une sorte de rideau translucide créé en 3D (6). En ne conservant que l'image de ce « rideau », j'obtenais une coquille vide, qui avait la forme de l'enfant et qui évoluait en suivant ses mouvements (7). Comme je pouvais manipuler à ma guise le rendu en 3D de l'acteur, il me suffisait ensuite de repérer le mouvement de caméra sur le plan pour incruster l'image de l'enfant face à Tom Cruise (8).

Propos recueillis, traduits et mis en forme par Julien DUPUY









par Julien DUPUY

LES PRÉDICTIONS

KURT MATTILA ET MATT CHECKOWSKI D'IMAGINARY FORCES

Ci-dessus : Kurt Mattila (le chevelu) et Matt Checkowski (le chauve).

DEPUIS LEUR TRAVAIL SUR **SEVEN**, QUI LES A RÉVÉLÉS, IMAGINARY FORCES A CRÉÉ LES PLUS BEAUX GÉNÉRIQUES D'HOLLYWOOD (**BLADE I ET II, SPIDER-MAN, LA MOMIE, MISSION : IMPOSSIBLE,** J'EN PASSE ET DES MEILLEURS) ET LES PLUS ALLÉCHANTS TEASERS DE BLOCKBUSTERS (**SIGNES** OU **MIB II** RÉCEMMENT). POUR **MINORITY REPORT**, ILS ONT RÉALISÉ LES PRÉVISIONS DES TROIS PRÉCOGS.

KM : D'un point de vue créatif, nous sommes inséparables. Nous étions donc cul et chemise sur le plateau, et c'est ce qui nous a valus d'être surnommé Black & Decker par Spielberg.

MC : Steven Spielberg nous a embauchés parce qu'il est un grand fan de nos génériques. Mais environ six mois avant de recevoir le coup de fil de la production, nous avions listé les films sur lesquels nous voulions travailler. Même s'il nous semblait inimaginable que nous allions être embauchés, **Minority Report** était en gras sur cette liste. Nous avons même relu la nouvelle de K. Dick pour nous préparer. Nous retrouver pour de vrai sur le film était donc vraiment surréaliste, très K. Dick en un sens.

KM : Nous sommes tous les deux des grands fans de K. Dick et pour nous, **Minority Report** est le premier film qui retranscrive fidèlement son univers. D'ailleurs ce n'est pas un hasard si c'est le seul film adapté de Dick qui conserve le titre original de la nouvelle. Même **Blade Runner** empruntait son titre à une nouvelle de William Burroughs.

MC : Les descriptions des prédictions étaient assez floues dans le script. Nous les avons donc considérées comme des canevas. Nous avons beaucoup travaillé avec Alex McDowell (le directeur artistique - ndlr). Son travail a été pour nous une énorme source d'inspiration. En guise de préparation, nous avons réalisé toute une série de courts-métrages qui nous a permis de définir le look des prédictions, mais aussi comment analyser ces visions parcellaires. Mais Janusz Kaminski et Spielberg avaient de toutes façons une idée assez clair du type d'image recherché pour ces scènes.

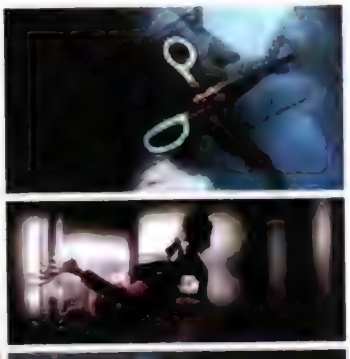
KM : Nous avons cherché à donner la sensation de trois points de vues différents dans ces prédictions. La synergie de ces points de vue a toujours constitué la base de notre travail. Nous avons aussi rencontré un psychologue cognitif, pour comprendre comment l'esprit humain travaillait et réagissait face à des événements violents.

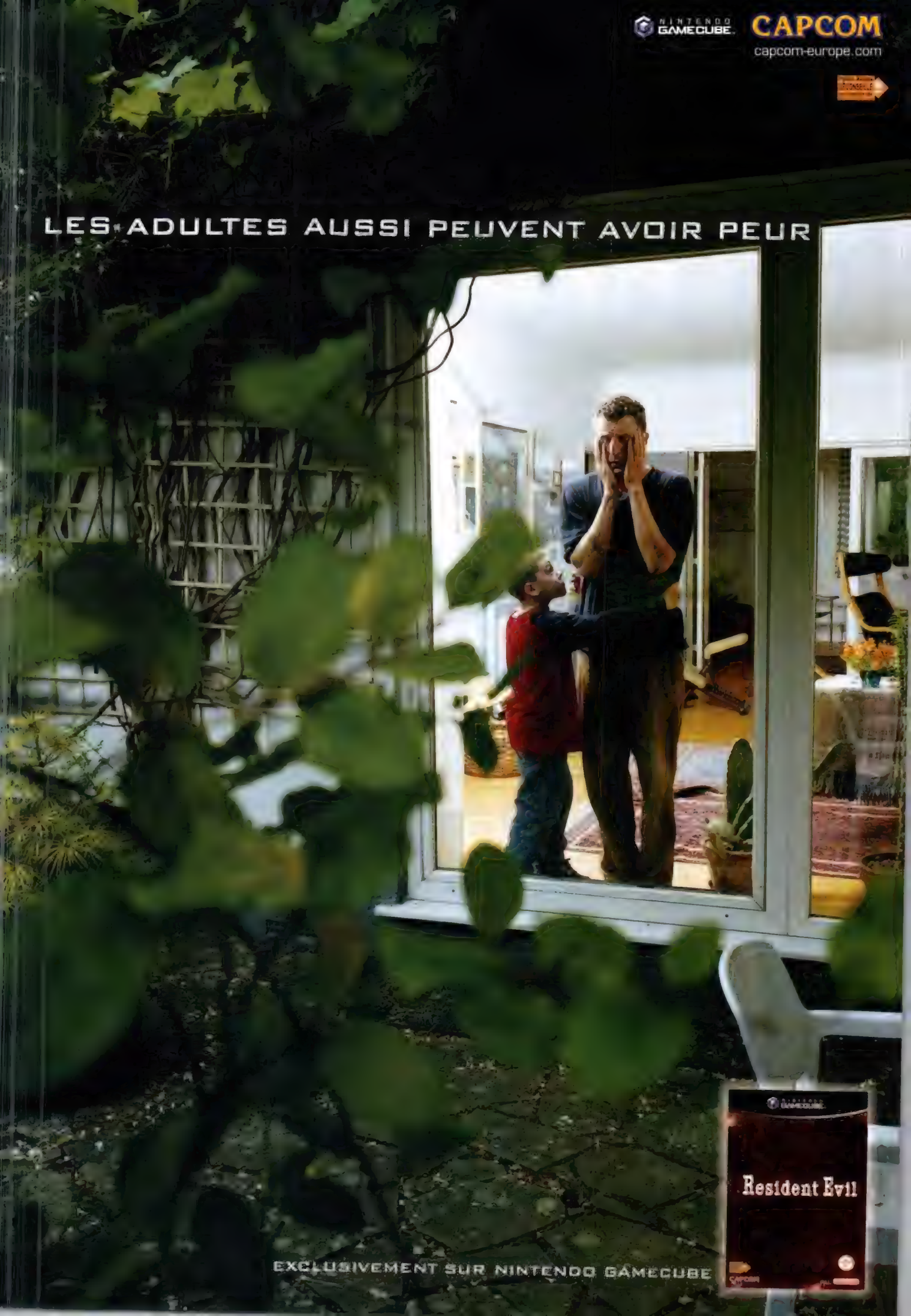
MC : Pour nous, les prédictions ont toujours été très douces, comme des Polaroïds vivants. Spielberg nous avait dit : *« Ne hachez pas ces visions car nos souvenirs ne sont pas montés »*. KM : Et puis, même si nous nous sommes plus tard pliés aux contingences du tournage, nous avons toujours tenté de rester fidèles à nos tripes. Telles que nous les voyons, les prévisions sont des choses vivantes, presque des personnages.

MC : Nous avons vraiment utilisé toute sorte de matériel pour filmer ces scènes, ça allait de la caméra HD au 35 mm. Puis, entre le montage et la manipulation des images, nous avons tenté d'adopter une méthode de travail qui ne soit jamais linéaire. À partir de là nous avons réalisé des tonnes de prédictions différentes et Spielberg n'avait qu'à se servir suivant ses besoins. Nous avons beaucoup appris en le regardant travailler avec son monteur, Michael Khan.

KM : Mais nous avions tout de même besoin d'une base pour travailler le montage. Et c'est là que la musique est rentrée en ligne de compte. Nous avons opté pour la *Symphonie inachevée* de Schubert, et Spielberg a ensuite décidé de conserver ce choix pour le film même. Comme on dit : l'art imite la vie !

Propos recueillis, traduits et mis en forme par Julien DUPUY




NINTENDO GAMECUBE
CAPCOM
capcom-europe.com
LES ADULTES AUSSI PEUVENT AVOIR PEUR
Resident Evil
EXCLUSIVEMENT SUR NINTENDO GAMECUBE

L'ÉTRANGE FESTI

POUR FÊTER SES DIX ANS, L'ÉTRANGE FESTIVAL AVAIT INVITÉ DIX RÉALISATEURS QUI ONT MARQUÉ L'HISTOIRE DE LA MANIFESTATION EN LEUR DONNANT LA POSSIBILITÉ DE PRÉSENTER UN FILM DE LEUR CHOIX. LES HOMMAGES ÉTAIENT AUSSI TOUJOURS DE LA PARTIE AINSI QUE PLUSIEURS NUITS BIEN ÉPICÉES. C'EST CLAIR, ON VEUT BIEN EN REPRENDRE ENCORE POUR DIX ANS !

L'Étrange Festival ouvrit les réjouissances avec **Ichi the Killer** de Takashi Miike (que tout le monde à la rédaction de Mad est d'accord pour qualifier de génie du Septième Art, surtout Damien qui, dès qu'il en a l'occasion, part dans des monologues enflammés sur ledit réalisateur), film-choc qui ne cesse de faire beaucoup de bruit depuis sa sortie au Japon. Du pain béni pour le festival donc, où le tueur du titre explose ses ennemis (littéralement) dès qu'il s'énerve. Quelle poésie !

Quatre hommages constituaient le gros du festival : l'un au (trop) discret Jean-Louis Trintignant, un autre au sociopathe Kim Ki-Duk, un troisième au vizir du gros sang qui gicle Herschell Gordon Lewis et enfin un dernier au vicelard Masaru Konuma.

Découverte comme seuls les organisateurs de l'Étrange savent nous en réserver, **En cinquième vitesse** faisait partie des films consacrés à la rétrospective Trintignant. Réalisé par Tinto Brass, considéré à tort ou à raison comme l'un des plus grands, si ce n'est le plus grand, réalisateur érotique italien, ce film s'éloigne pourtant très loin des aventures sexe que le réalisateur aime tant filmer. Datant de 1967, **En cinquième vitesse** est un délire pop bariolé, aux nombreuses expérimentations visuelles, dans lequel Trintignant enquête sur un meurtre afin de disculper une jeune femme dont les charmes ne lui sont pas indifférents. 60's power !
L'autre grand film de cette rétro était bien sûr **Le Grand silence**, classique du western transalpin réalisé par Sergio Corbucci, dans lequel un Trintignant muet affronte un Kinski ignoble à souhait. Rythmé par une musique inoubliable de Morricone, le film offre l'un des plus beaux face à face du western.

Kim Ki-Duk est l'un des metteurs en scène phares du nouveau cinéma coréen, même si ses aspirations et son style le classent définitivement à part du reste des réalisateurs actuels, en particulier ceux qui obtiennent de grands succès commerciaux (Kang Je-Kyu, Park Chan-Wook...). Le monsieur a en effet développé un monde tourmenté où l'amour, le sexe et la violence sont intrinsèquement liés, où les différents personnages (en particulier hommes et femmes) sont incapables de communiquer normalement et où l'intrigue prend parfois des tournures surréalistes ou oniriques. Kim a été unanimement salué par la critique et le public français pour son film-choc **L'Île**, il était donc temps que l'on découvre ses autres films. Si ceux-ci sont inégaux (**Wild Animals**, tourné à Paris, est particulièrement risible pour des spectateurs français à cause de son esthétique à la **Diva** et ses acteurs peu dégourdis), **Crocodile**, **Birdcage Inn** et surtout **Adress Unknown** constituent trois exemples frappants de ce que le réalisateur peut offrir de mieux. Trois films qui ne sont cependant pas à conseiller aux âmes sensibles, mais qui éclairent certainement un peu plus la psyché de ce bonhomme qui semble avoir de sacrés problèmes d'ordre relationnel...

Comme le père Herschell Gordon Lewis a eu le droit à un petit papier dans le précédent numéro, on ne va pas reve-

Ci-dessous, de gauche à droite :
Deux photos du film coréen Adress Unknown (2001), de Kim Ki-Duk, et Snake of June, le dernier film de Shinya Tsukamoto, qui parallèlement à son passage à L'Étrange Festival, a remporté le Prix du Jury lors du dernier Festival de Venise.

VAL 2002

nir sur cet hommage, sauf pour dire que **Blood Feast 2**, ça swingue quand même super bien !
On va s'étendre un peu plus par contre sur Masaru Konuma, l'homme qui lança le SM dans les Romans Pornos de la Nikkatsu. Il faut dire qu'après la sortie il y a deux ans de **Sadistic & Masochistic**, un documentaire qui lui était consacré (tourné par nul autre que Hideo Nakata, le réalisateur de **Ring**, qui fût aussi son ancien assistant), on avait furieusement envie de le rencontrer – tout comme de (re)voir sur grand écran certains de ses fleurons, genre les tendrement nommés **Une femme à sacrifier** (1974), son « chef-d'œuvre », **Vices et supplices** ou encore **Esclaves de la souffrance**. Et l'on n'a pas été déçu : les femmes se font taper, « bonder », bâillonner... pour le plus grand plaisir du réalisateur et des spectateurs. Même si son univers très extrême pour les années 70 peut paraître quelque peu adouci, près de trente ans plus tard, les films de Konuma ne sont toujours pas à conseiller aux militantes du MLF ou aux Chiennes de garde !

Enfin on ne peut pas finir ce compte rendu sans parler du nouveau Tsukamoto (**Tetsuo**, **Tokyo Fist**), le très attendu **Snake of June**. Le film était présenté pour la deuxième fois au monde, après un passage réussi à Venise. Surprise totale, le maître de la caméra éthylique se place ici bien loin de ses œuvres précédentes, œuvrant pour la première fois dans un film qui se veut avant tout érotique. Bien sûr, l'esthétique nous prouve bien que l'on n'est pas dans un « pink » classique, et quelques flashes furieux nous rappellent aussi que l'on regarde bien un Tsukamoto, mais dans son ensemble le film n'aurait pas fait tache à la grande période du Roman Porno de la Nikkatsu – ce qui n'est pas, bien sûr, une critique !

Julien SÉVÉON

UZUMAKI
DE HIGUNCHINSKY - 2000

Uzumaki est l'un des films-phares du nouveau cinéma horrifique japonais. On est cependant bien loin de la terreur intense provoquée par **Ring** (quoique...), le film se plaçant avant tout dans une démarche surréaliste qui n'est pas sans rappeler l'œuvre de Dalí. Inspiré d'un manga de Junji Ito, le maître actuel de l'horreur dessinée, **Uzumaki** voit une petite ville tomber sous l'emprise de spirales qui ne tardent pas à perturber la vie de tout le monde ! Un régal visuel.

SYMPATHY FOR MR. VENGEANCE
DE PARK CHAN-WOOK - 2002

Second film de Park après l'excellent **JSA, Sympathy for Mr. Vengeance** constitue une descente dans les affres de la vengeance dont personne ne sort indemne – ni les personnages, ni les spectateurs. Un scénario précis comme une lame de rasoir, une histoire d'une noirceur abyssale, une intrigue s'enfonçant inexorablement dans les limbes... Park a accouché d'un film coup de poing que l'on n'est pas près d'oublier. Après un passage remarqué au dernier marché du film de Cannes, **Sympathy** a donc clôturé en beauté (façon de parler) cette dixième édition de L'Étrange Festival.

Ci-dessus :
Deux visions surréalistes et très manga de Uzumaki.

Ci-contre :
La fin justifie-t-elle les moyens ? Sympathy for Mr. Vengeance.

Ci-dessus :
Les Elfes habitent dans le rocher. Enquête sur le monde invisible.

ENQUÊTE SUR LE MONDE INVISIBLE
DE JEAN-MICHEL ROUX - 2002

Présenté en première mondiale, **Enquête** n'est pas un film mais un documentaire un peu particulier sur l'Islande, pays qui, si on doit en croire les propos du réalisateur, serait très porté sur le surnature. Jean-Michel Roux a donc interviewé des habitants de cette île perdue, et le moins que l'on puisse dire c'est que leurs histoires vécues (?!) avec des elfes, des êtres invisibles ou encore des monstres marins a de quoi surprendre. Reste une deuxième partie moins convaincante où le réalisateur laisse la parole à des charlatans professionnels (voyants & Cie), ce qui casse le sérieux de l'entreprise. On reviendra sûrement dessus lors de la sortie nationale.

LA RÉSIDENCE DE NARCISSO IBANEZ SERRADOR - 1969

La Résidence constitue l'une des baffes du festival. Ce premier film du réalisateur des **Révoltés de l'An 2000** propose en effet **Suspiria** presque dix ans avant qu'Argento ne tourne son film. Pension de jeunes filles, ambiance onirique teintée d'érotisme, meurtres au ralenti... (presque) tous les ingrédients qu'Argento utilisera par la suite à son compte se trouvent dans ce film. Hasard ou source d'inspiration non créditée ? Une question que l'on posera très certainement à Argento la prochaine fois qu'on le rencontrera...

BLANCHE
DES CAPES ET DES PETS

La Fille de D'Artagnan et **Le Bossu** ayant laissé un souvenir agréable, la perspective d'un film de cape et d'épée français est toujours plaisante. Ici, après le massacre de sa famille, la petite Blanche, devenue grande, prend la tête d'une bande de gueux pour se venger. Le problème, c'est que Bernie Bonvoisin (**Les Démons de Jésus**), considérant sans doute que les titres précités sont des « films de vieux », a décidé de rajeunir le genre en se prenant pour la réincarnation foirée du

poète François Villon. Méthode utilisée: emprunter les plus gros clichés du western, coiffer le bad guy comme un samouraï, faire sniffer de la poudre à la cour de Louis XIV, vêtir ses acteurs de costumes à la Jean-Paul Gaultier, leur faire hurler des dialogues estampillés banlieue, coller de la musique rock (encore heureux qu'on ait échappé au rap !) et filmer tous les duels caméra à l'épaule, histoire qu'on ne s'aperçoive pas qu'ils sont chorégraphiés n'importe comment (mais ça se voit quand même). Tous les acteurs sont exécrables dans leur hystérie: seuls De Caunes et Bouquet surnagent, et c'est tout à leur honneur étant donné ce qu'on leur fait dire et faire. En effet, le film baigne dans une vulgarité crasse, insistant bien sur le fait que les méchants riches adorent se coller des bougies dans le derche et se livrer à de honteuses pratiques homosexuelles, alors que les gentils pauvres se content fleurette et ne s'accouplent qu'entre personnes de sexe opposé. Bref, c'est tellement beauf et ruisselant de connerie qu'on se demande comment un tel script a pu être financé. Le pire, c'est qu'il s'agit censément d'une comédie: on défie quiconque d'esquisser ne serait-ce qu'un sourire à la vue de ce cirque qui donne envie de quitter la salle au bout de cinq minutes.

Bonvoisin enfonce le clou en présentant D'Artagnan comme un vieux soûlard tourné en ridicule par la petite frappe de service, qui l'assomme par derrière plutôt que de l'affronter. À signaler que le coup est porté par l'un des « gentils », et qu'on est prié de trouver ça drôle. Une scène qui résume à elle seule le sens des valeurs de Bonvoisin et son mépris baveux pour Dumas et la tradition qu'il incarne.

Cédric DELELÉE

FRANCE. 2002. RÉAL. & SCÉN.: BERNIE BONVOISIN. DIR. PHOT.: BERNARD CAVALIE. MUS.: COLLECTIF "AK47". PROD.: PHILIPPE ROUSSELET POUR LES FILMS DE LA SUANE/ EUROPA CORP/ TF1 FILMS PRODUCTIONS. INT.: LOU DOILLON, ANTOINE DE CAUNES, JEAN ROCHEFORT, CAROLE BOUQUET, ROSCHDY ZEM... DUR.: 1H44. DIST.: EUROPA. SORTIE LE 18 SEPTEMBRE 2002.

AUSTIN POWERS DANS GOLDMEMBER
MOYEN GROOVY

Il est désormais acquis que la série des **Austin Powers** est devenue une franchise lucrative. Le second opus, **L'Espion qui m'a tirée**, aura été un carton plus ou moins inattendu dans le sens où il n'a été produit que sur les bases du succès vidéo du premier film. En ce sens, **L'Espion qui m'a tirée** bénéficiait encore d'un certain effet de surprise puisqu'il n'a pas été conçu comme un blockbuster attendu. Cet effet de surprise manque cruellement à **Goldmember** qui ne fait que ressasser les meilleurs gags des deux premiers films. Dans cette suite, Austin doit voyager dans le temps et revenir en 1975 pour sauver son père Nigel (Michael Caine) des griffes du terrible Goldmember (interprété par Mike Myers). Évidemment, ce dernier travaille en collaboration avec le Dr. Denfer pour dominer le monde de nouveau.

Franchise oblige, **Goldmember** s'attarde désormais plus sur les divers éléments amorcés dans les précédents opus. Si Scott Denfer et Mini-Me sont favorisés dans cette suite, les nouveaux personnages créés par Mike Myers font figures de nouveaux couteaux à la limite du caméo. Nigel Powers est à peine exploité, laissant tout juste loisir à Michael Caine de prouver qu'il reste un grand acteur comique, tandis que le personnage de **Goldmember**, de son côté, reste trop tributaire de l'interprétation de Mike Myers, ses caractéristiques en soi n'étant pas particulièrement drôles (ses parties génitales sont en or et il mange les peluches de sa peau :). Si certains gags font particulièrement mouches (notamment durant un pré-générique sacrément comique), on aurait finalement aimé que le script s'attarde sur la parodie en elle-même. Foxxy Cleopatra (Beyonce Knowles), la Powers Girl de cet opus, s'inspire clairement de la blaxploitation sans pourtant qu'un hommage ne lui soit rendu à ce genre en particulier. Bref, **Goldmember** ne fonctionne que dans la redite et dans l'évitement. En soi, le film est parfois drôle, mais l'équipe du film nous promet déjà un DVD bourré à craquer de scènes coupées qui s'annoncent plus excitantes que ce qui nous est pour l'instant permis de voir à l'écran. Peut-être devrait-on rappeler à Mike Myers et Jay Roach que leur œuvre commune n'a plus

LA MENTALE
LAMENTABLE

Censé marquer le renouveau du film de gangsters en France, **La Mentale** était plein de promesses. Malheureusement, à sa vision, le film de Manuel Boursinhac manque son objectif, et n'est pas à la hauteur de ses prétentions. Contrairement aux apparences, **La Mentale** ne dépoussière pas le genre, mais semble bien vouloir l'enterrer...

Après quatre années passées en prison, Dris (Samuel Le Bihan) revient parmi les siens. Décidé à se ranger de la vie de délinquant, il obtient un emploi stable et s'installe en compagnie de Lise (Marie Guillard), avec qui il souhaite fonder une famille. Bien entendu, rien ne se passera comme prévu. Yanis (Samy Naceri), brute inculte, écervelée et ami d'enfance de Dris, cherche à le faire replonger dans le milieu du racket et des attaques à main armée. Ce qui sera le début d'un long processus qui verra Dris renouer avec ses anciens complices, son ancienne maîtresse (une Clotilde Courau énervante au possible) et qui le fera basculer progressivement dans le côté obscur. Le jour où un vieux caïd de la pègre (Michel Duchaussoy) kidnappe le petit frère de Driss (David Saracino), pour essuyer un affront concernant le contrôle d'une boîte d'échangisme, ce dernier, sous la pression de Yanis, préférera les armes au bon sens...

Disons-le tout de suite, **La Mentale** est tout simplement au film de gangsters ce que **Taxi** est au film d'action: une aberration. Le film de Boursinhac n'est en fait qu'une accumulation de situations clichés et de personnages stéréotypés, construits autour d'un Samy Naceri exécrable, cherchant à tirer la couverture à lui. Le réalisateur et le scénariste auront beau faire un abus du mot « authentique » pour défendre leur film, ce dernier ne demeure pas pour autant crédible avec une histoire simpliste, une mise en scène aléatoire et une direction d'acteurs inexistante. Nous sommes ici à mille lieues du fabuleux **J'irai au Paradis car l'Enfer est ici** de Xavier Durringer, un film passé, hélas, inaperçu et qui avait savamment exploité les thèmes d'un genre devenu orphelin depuis maintenant plusieurs décennies. Se voulant lourdement tape à l'œil, avec ses dialogues prémâchés, des scènes d'actions rivalisant de justesse avec des téléfilms allemands, et sa description fantaisiste du milieu de la pègre, le film ne provoque rien, si ce n'est qu'un long et lourd ennui. Les points forts du film? Aucun ! Si ce n'est Michel Duchaussoy qui réussit à tirer son épingle du jeu en campant, tout en sobriété, un gangster de la vieille école. Ce qui est en soi une bien piètre consolation. Non, **La Mentale** n'ira pas rejoindre **Le Deuxième souffle** de Jean-Pierre Melville, **Mélodie en sous-sol** de Henri Verneuil, ni même **Un condé** d'Yves Boisset comme l'aurait souhaité son auteur. Ce n'est pas triste, mais c'est bien dommage.

Fathi BEDDIAR

FRANCE. 2002. RÉAL.: MANUEL BOURSINHAC. SCÉN.: BIBI NACÉRI ET MANUEL BOURSINHAC. DIR. PHOT.: KEVIN JEWISON. MUS.: THIERRY « TITI » ROBIN. PROD.: ILAN GOLDMAN POUR GAUMONT ET LEGENDE ENTREPRISES. INT.: SAMY NACERI, SAMUEL LE BIHAN, CLOTILDE COURAU, MARIE GUILLARD, MICHEL DUCHAUSSOY... DUR.: 1H56. DIST.: GBVI. SORTIE LE 23 OCTOBRE 2002.

besoin de capitaliser sur le support vidéo pour s'assurer une certaine viabilité commerciale. Ça leur enterrait éventuellement de passer à côté de certaines de leurs brillantes idées...

Stéphane BOISSARIS

AUSTIN POWERS IN GOLDMEMBER. USA. 2002. RÉA.: JAY ROACH. SCÉN.: MIKE MYERS ET MICHAEL MCCULLERS. DIR. PHOT.: PETER DEMING. MUS.: GEORGE S. CLINTON. PROD.: JOHN S. LYONS, SUE NAYLOR, DANA MYERS, JENNIFER TODD ET MACHINE. AVEC MIKE MYERS, MICHAEL CAINE, BEYONCÉ KNOWLES, SETH GREEN, VERNE TROYER, MICHAEL YORK, ROBERT WAGNER, MINDY STERLING, FRED SAVAGE... DUR.: 1H35. DIST.: UIP. SORTIE LE 23 OCTOBRE 2002.

PHOTO OBSESSION
NÉVROSE PELLICULÉE

Employé dans un labo, Seymour Parrish développe depuis des années les photos prises par la famille Yorkin. Une famille qui respire l'image d'un bonheur que Parrish rêve de partager, mais qu'il ne peut que contempler, occupation devenue chez lui une véritable obsession. Lorsqu'il découvre par hasard que le mari trompe sa femme, tout son univers s'effondre. Il décide d'agir en dévoilant l'adultère à l'épouse bafouée et en châtiant l'indélicat.

Sur un scénario de téléfilm (ce qui n'est pas forcément un défaut, qu'on se souvienne de **Pulsions**), le clippeur Mark Romanek use d'une mise en image qui privilégie logiquement les plans fixes puisqu'elle épouse le point de vue de son personnage. Dès qu'on s'en éloigne, elle entre en mouvement, de façon très sobre mais néanmoins marquée par le contraste qui s'opère alors. Décrit dans ses moindres détails, le comportement obsessionnel de Parrish fait froid dans le dos, comme lorsqu'il visite la maison des Yorkin en s'appropriant leur territoire ou quand il fait parvenir au patron qui l'a viré des photos de sa fillette pour le menacer. **Photo Obsession** va alors jusqu'à évoquer **Le Sixième sens** de Michael Mann, film où le tueur était lui aussi employé dans un labo photo...

Mais il s'agit aussi d'un film d'acteurs, et surtout d'un acteur: Robin Williams, désireux de briser son image de clown triste en interprétant un « méchant », suivant ainsi les traces de Jim Carrey dans **Disjoncté**. Pas si méchant que ça toutefois, puisque Parrish fait partie de ces êtres traumatisés dans leur enfance, solitaires et assoiffés d'affection. Un homme comme il en existe tant dans nos villes de plus en plus déshumanisées, où bonheur = consommation et consommation = profit, thème que Romanek ne manque pas d'aborder. Williams compose donc avec justesse un personnage inspirant à la fois pitié et inquiétude, dont les agissements donnent lieu à des scènes d'une grande émotion (sa promenade avec le petit garçon des Yorkin) et d'une tension immédiate (il oblige le mari et sa maîtresse à simuler l'acte sexuel). Il est en outre bien entouré: Connie Nielsen (**Gladiator**) est très attachante, Gary Cole (**Un plan simple**) impec en manager de supermarché soupçonneux et Michael Vartan confirme tout le bien qu'on pensait de lui (enfin, moi, en tout cas) dans ***Les Brumes d'Avalon***.

Cédric DELELÉE

ONE HOUR PHOTO. USA. 2002. RÉAL. & SCÉN.: MARK ROMANEK. DIR. PHOT.: JEFF CRONENWETH. MUS.: REINHOLD HEIL & JOHNNY KLIMEK. PROD.: CHRISTINE VACHON, PAMELA KOFFLER & STAN WLODKOWSKI POUR KILLER FILMS/ JOHN WELLS. INT.: ROBIN WILLIAMS, CONNIE NIELSEN, MICHAEL VARTAN, GARY COLE, ERIQ LA SALLE... DUR.: 1H38. DIST.: UFD. SORTIE LE 18 SEPTEMBRE 2002.

STUART LITTLE 2
PAS UNE TAPETTE, CE STUART !

Stuart Little était un récit d'initiation. Logiquement, sa suite se devait de raconter un nouvel épisode des aventures de la petite souris en abordant une structure neuve, en l'occurrence celle... du film d'action ! Stuart a donc désormais trouvé sa place chez les Little. Cependant, son « frère » George, comme tous les grands frères, le délaisse quelque peu pour aller s'amuser avec ses copains. Du coup, Stuart ne demande pas mieux lorsque la petite Margalo, un oiseau solitaire, lui tombe sur le coin du museau. Les deux bestioles sympathisent très vite mais une ombre plane sur leur amitié en la personne du Faucon, un rapace malfaisant auquel Margalo a visiblement des comptes à rendre.

Au vu d'un tel script, les pistes à explorer pour livrer une séquelle originale ne manquaient pas. Pourtant, l'idylle entre notre rongeur et son amie ne prend jamais la voie de la parabole sur le droit à la différence ou sur la possibilité d'une relation interraciale. Tout juste nous resservira-t-on le couplet du droit à la rédemption (en l'occurrence celle du piaf), et encore sur un mode mineur. Tant mieux. Les auteurs de **Stuart Little 2** choisissent donc délibérément de s'éloigner des rives de la fable pour gagner celle du récit d'aventures. Le double-jeu de Margalo, la menace planante du Faucon, la disparition de Stuart du domicile familial : autant de rebondissements et de sous-intrigues qui relancent constamment l'histoire. Le métrage se paye même le luxe de se conclure sur une course-poursuite en voiture dans Central Park (à la **Die Hard 3**) suivi d'une bataille aérienne (le Faucon contre Stuart et son avion miniature) qui rappelle les temps glorieux du film de guerre sixties. En chemin, les techniciens de Sony Pictures Imageworks nous démontrent une fois de plus la palette de leur talent mou en matière de création digitale, donnant ainsi la vie à des oiseaux certes anthropomorphiques mais néanmoins totalement crédibles. Plus dynamique que le premier volet, **Stuart Little 2** constitue donc l'exemple type du spectacle familial sympathique, honnête et bien foutu. Pas plus, pas moins.

Arnaud BORDAS

USA 2001. RÉAL. ROB MINKOFF. SCÉN. BRUCE JOEL RUBIN ET DOUGLAS WICK D'APRÈS LES PERSONNAGES CRÉÉS PAR E.B. WHITE. DIR. PHOT. STEVEN B. POSTER. MUS. ALAN SILVESTRI. PROD. LUCY FISHER ET DOUGLAS WICK POUR COLUMBIA PICTURES. INT. GEENA DAVIS, HUGH LAURIE, JONATHAN LIPNICKI ET LES VOIX D'ANTOINE DE CAUNES/MICHAEL J. FOX, CÉCILE ARNAUD/MELANIE GRIFFITH... DUR. 1HR. DIST. COLUMBIA PICTURES. SORTIE LE 16 OCTOBRE 2002.

VISITOR Q
VOTRE CACA NOUS INTÉRESSE

Auparavant, le cinéma d'exploitation avait pour vocation, comme son titre l'indique, de racoler le chaland en exploitant à outrance ce que le cinéma dit classieux ne faisait qu'effleurer ou suggérer, principalement le sexe et la violence, en l'affublant d'attributs respectables tels qu'histoire, costumes et décors. L'histoire de ce cinoche d'exploitation a mis en valeur quelques originaux (Harry Novak, Hershell Gordon Lewis) voire même de rares artistes (le Bava des 70's) en oubliant l'océan d'immondice qu'il produisit avant que la vague du porno ne signe son arrêt de mort. La vidéo amateur, puis Internet, ont pris le relais. Il suffit aujourd'hui de saisir « bdsm » ou « necrophilia » pour s'ouvrir les portes du supermarché de la déviance sans trop s'embarrasser d'alibis culturels. L'œil fureteur s'est accoutumé aux images les plus « déviantes », à l'esthétique « non-filmée » (preuve supposée d'authenticité) et les courbes exponentielles du commerce amateur ont poussé les industriels du concombre dans le fion à inventer de nouvelles formes de « professionnalisme », à se distinguer de la masse. Takashi Miike se veut le prototype de ce « renouveau », capable de cumuler en un seul métrage le plus grand spectre de déviances voyeuristes (gore, sexe, SM, coprophagie), mouliner le tout dans un semblant de récit, et surtout, cerise sur le cake, à plaquer sur son « Bangedup.com the movie » une vague note d'intention, du type « *Je pisse sur ma femme, certes, mais en récitant du Baudelaire* ». Dès lors, il aura suffi qu'un ou deux cinéphiles en mal d'électrochocs croient reconnaître un soupçon d'intellectualisme derrière un étron fumant, un vague début d'intention dans l'image d'un cadavre sodomisé, pour que la centrifugeuse de la presse française cristallise sur le nom de Miike toutes sortes de grandes vocations.

Avec **Visitor Q**, la voici comblée puisque le réalisateur futé a concocté, en bonne DV qui chie du pixel, un remake du classique **Théorème**, totalement expurgé de toutes ces lourdeurs qui « embourgeoisaient » le cinéma de Pasolini (mise en scène, direction d'acteurs, engagement politique, etc...). Ne reste à l'écran qu'une succession de saynètes hardcore filmées au stabilisateur optique, un peu comme si votre cousin facétieux, au mariage de votre tante, avait surpris mère-grand en train de couler un bronze derrière un arbre. Face à la sacralisation d'une telle (non)démarche, on se contentera de camper sur nos positions conservatrices (vous n'imaginez pas le nombre de Miike qu'on trouve dans les rebuts de Mad in France !) en regrettant juste amèrement que le sérieux prêté à Miike pénalise à nos yeux le travail de ceux qui croient encore naïvement au sens du mot « cinéma ». Pendant qu'**Audition** ou **Visitor Q** attirent leur masse de bobos, les films de Todd Solondz se mangent des gamelles en salle. Et s'il était là, le vrai scandale ?

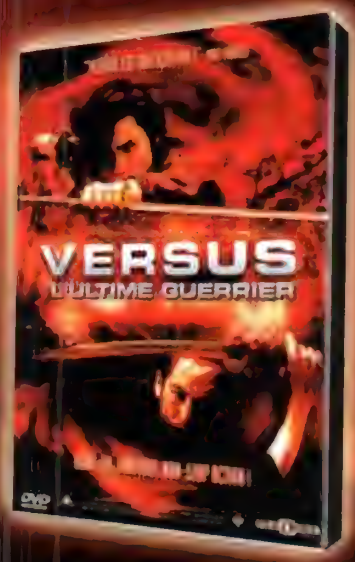
Rafik DJOUMI

JAPON. 2001. RÉAL. : TAKASHI MIIKE. SCÉN. : ITARU ERA. DIR. PHOT. : HIDEO YAMAMOTO. MUS. : KOJI ENDO. PROD. : SUSUMU NAKAJIWA, REIKO ARAKAWA ET SEIICHIRO KOBAYASHI POUR CINEROCKET COMPANNY. INT. : KENICHI ENDO, SHUNGIKU UCHIDA, KAZUSHI WATANABE, FUJIKO, JUN MUTÔ... DUR. : 1H24. DIST. : PRETTY PICTURES. SORTIE LE 23 OCTOBRE 2002.

"VERSUS EST UN FILM FOU !" MAD MOVIES

Un film de Ryuhei Kitamura

VERSUS
L'ULTIME GUERRIER



DES BONUS RENVERSANTS :

- Making of "Au fond des bois"
- Commentaire audio du réalisateur et du producteur
- Interview du monteur
- Team Versus
- Galerie d'affiches
- Bandes-annonces
- Bonus cachés...

VOUS N'AVEZ JAMAIS VU DE FILM COMME VERSUS !
EN VHS ET DVD

FILM OFFICE

mcm

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.

	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Cédric Delelée	Rafik Djoumi	Julien Dupuy	Damien Granger	Stéphane Moïssakis	Bertrand Rougier	Ze Mad Lector
AUSTIN POWERS DANS GOLDMEMBER				4 Plus aucune surprise, mais la crétinerie s'assume toujours autant... Heureusement.	5 Ah les cons !		3 Mi-poussif, mi-jouissif. Comme Mike Myers peut faire mieux, on lui en veut un peu...	3 Moins pire que le 2, mais pas (assez) drôle quand même.	
CORTO MALTESE		2 Une entreprise courageuse et des ambitions louables pour un résultat décevant.						5 Véritable film de gentleman : respectueux et audacieux. À voir pour le croire...	
CRÉANCE DE SANG		4 Notre gâchette préférée regarde la mort en face. Clint, on t'aime !	4 Le meilleur Eastwood depuis Minuit dans le jardin du Bien et du Mal.			4 Eastwood se fait vieux, c'est sûr, mais garde grave la patate !	4 Clint ressort le shotgun, peut être bien pour la dernière fois... ça ne se rate pas !	3 Un film poussif sauvé par les qualités d'esthète d'Eastwood.	
HALLOWEEN RESURRECTION						3 Dernier round entre Myers et Laurie Strode ? Mouais, ça dure seulement 5 mn...	0 J'ai toujours été fan de Damien Granger mais là, il abuse l'asticot !		
K-19 : LE PIÈGE DES PROFONDEURS	4 Mise en scène de Bigelow impeccable. Mais l'histoire n'est pas passionnante...	6 La claque inattendue de cette rentrée 2002.	4 Première qualité du film : avoir su capter l'essence même de l'âme russe.	5 Bigelow refait Jeanne d'Arc dans un manifeste soviétique filmé à la Elia Kazan ! Wadafuk ?	5 Formidable, jusqu'à ce qu'un ultime retournement trop didactique et à contre-sens saborde le film.		5 Une femme avec des couilles et de la classe fait un film couillu et classe !	3 Film de fonctionnaire traitant de l'usine à gaz administrative. Humain mais éculé.	
MINORITY REPORT	5 Film étonnant d'un réalisateur qui asseoit à chacun de ses films.	6 Un Spielberg aussi hargneux qu'étourdissant. Son meilleur film depuis... A.I. !		6 Malgré sa froideur et ses (rares) erreurs, un déchaînement de créativité anarchiste.	5 Incroyable : Spielberg retrouve la rage qui l'animait dans les seventies.	4 Quel début ! Mais le film n'est plus du tout intéressant au bout d'une heure. Dommage.	6 Un grand décrassage à la Spielberg : carrément furieux en plus d'être novateur...	5 Peut-être le meilleur film de Steven Spielberg.	
MEN IN BLACK II	2 Le même film cinq ans plus tard. L'enthousiasme en moins.	3 De bons moments mais pas la même pêche que le premier MIB.		3 La note du premier était 5. Donc : -2 = 3.	2 Parfois rigolo, toujours bâclé.	3 Presque aussi bon que le premier. On regrette que la méchante ne soit pas à la hauteur.	3 Tout sauf déshonorant mais le premier avait placé la barre assez haute...	2 Une succession de sketchs dépourvue de logique, de black et de sexy attitude.	
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX LA COMMUNAUTÉ DE L'ANNEAU	4 Je ne connais pas l'univers de Tolkien, je me suis senti exclu. Mais c'est beau.	6 La rencontre d'un auteur et de son sujet. Total chef d'œuvre !	6 Quand voir un film devient une sensation orgasmique.	6 Au-delà du fantasme...	5 Plutôt assez génial malgré une légère déception.	5 Je l'avoue, j'y croyais pas. Mais quel film !	6 On ne peut pas mettre plus !	6 Plus qu'un film, c'est l'acceptation d'une utopie, un rêve prenant vie.	
SIGNES		6 Ambitieux, personnel et implacable. Shyamalan au top (encore une fois).	4 Brillant hommage à Hitchcock et Spielberg qui s'égare dans son dernier acte.	4 Passionnant, mais une conclusion inappropriée qui arrive bien trop tard.		6 Shyamalan n'a donc pas fini de nous surprendre...	5 Un retournement de gueule constant. Sacré film !	5 Moins définitif qu'Incassable, mais truffé de coups de génie.	
SIMONE	4 Très amusant et très malin mais moins abouti que Gattaca.	4 Une bien belle comédie, acerbe et désenchantée.			2 Une comédie balourde au service d'une allégorie ringarde.		5 Plus complexe, plus drôle et plus émouvant que Truman Show : fallait y arriver !	4 Excellemment écrit et découpé, manque juste un peu d'ambition.	
VISITOR Q				0 Un jour, j'ai oublié d'éteindre mon caméscope pendant que je chiais dans le salon.	0 Le néant absolu.		0 Pour ceux qui croient voir une critique de la société dans une flaque de merde...	2 Un des moins mauvais Miike.	
WINDTALKERS		5 La guerre filmée par un poète de l'image. Violent et contemplatif.	3 Mise en scène estomaquante mais des personnages secondaires sous-exploités.	5 Premier film "de soldats" depuis les années 60, et un virage pour John Woo.	4 John Woo intègre souvent brillamment ses figures de style dans un bon film de guerre à l'ancienne.	3 John Woo fait du John Woo. C'est bon, on connaît la chanson...	5 Un film de guerre à l'ancienne pour un John Woo nouveau...	4 Émouvant, beau, maîtrisé. Seul défaut : arrive après La Ligne Rouge et Le Soldat Ryan.	
xXx		2 Du bourrin formaté pour vous, les jeunes !	2 Un 007 pour les djeun's produit et réalisé par des vieux.		2 Beauf et même pas fun.	4 Voilà le bon exemple du film crétin, mais visuellement fun !	2 Du gros muscle filmé par la seconde équipe. Ça déménage parfois, mais ça sauve pas les meubles !	2 C'est un mauvais James Bond qui marche au Diesel.	

- Mr Myers ? C'est le facteur ! J'ai votre nouveau Mad Movies... - Cool ! C'est vraiment le top d'être abonné. Attendez, je vais chercher un truc à la cuisine et je vous ouvre...

Choisissez la durée de votre abonnement

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)
Joindre votre règlement à l'ordre de : **Mad Movies/CPF** ❑ par chèque bancaire (Eurochèques non acceptés) ❑ par carte bancaire ❑ par mandat

❑ **Oui,** je m'abonne pour **6 mois** (**6 numéros**) :
20 € au lieu de 25,80 €, prix au numéro (**-20 %** de réduction)
Je recevrai **en cadeau 1 ancien n°** au choix de Mad Movies ou d'Impact.
Je choisis le n° de **Mad Movies** ou le n° d'**Impact.**

❑ **Oui,** je m'abonne pour **1 an** (**11 numéros**) :
31 € au lieu de 47,30 €, prix au numéro (**-33 %** de réduction)
Je recevrai **en cadeau 2 anciens n°** au choix de Mad Movies et/ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies** et/ou le(s) n° d'**Impact.**

❑ **Oui,** je m'abonne pour **2 ans** (**22 numéros**) :
52 € au lieu de 94,60 €, prix au numéro (**-45 %** de réduction)
Je recevrai **en cadeau 3 anciens n°** au choix de Mad Movies et/ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies** et/ou le(s) n° d'**Impact.**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

|_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|
Date d'expiration : |_|_|_|_| Mois/Année

Date/Signature obligatoire

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
- Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
- Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :

6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

TERMINATOR 3 : RISE OF THE MACHINES

DE JONATHAN MOSTOW

Mourir, revenir

GAFFE AUX ROTULES, LE TERMINATOR EST DE RETOUR, COMME SON INTERPRÈTE L'A SI SOUVENT ANNONCÉ. SOUS LA DIRECTION DE JONATHAN MOSTOW, NOTRE BON VIEUX SCHWARZIE SE FAIT FAIRE UN LIFTING ET REPART EN GUERRE CONTRE LES MACHINES QUI VEULENT NOTRE PEAU. ON NE SAIT PAS TROP QUOI ATTENDRE DE **TERMINATOR 3 : RISE OF THE MACHINES**, MAIS ON SE DIT QU'AU PIRE, ÇA RISQUE DE FAIRE DU BRUIT !

Même si James Cameron n'est plus aux commandes, Arnold Schwarzenegger rempile pour ce troisième Terminator, lors duquel on le verra assister, non sans étincelles, à l'enterrement de Sarah Connor (voir photo du bas, page ci-contre).

Suite à la banqueroute de la firme indépendante Carolco fin 1995, tous les droits concernant la franchise **Terminator** se sont éparpillés dans la nature. Si le producteur Andy Vajna (associé avec Mario Kassar sur Carolco) parvient à en récupérer 50 % pour la colossale somme de 7,5 millions de dollars en octobre 1997, le spectateur est encore loin de voir une éventuelle suite. Il est question, fin 98, que James Cameron revienne à la barre pour diriger une troisième fois Arnold Schwarzenegger dans le rôle de l'indestructible cyborg. Dans le même temps, Vajna se reforme avec son ancien partenaire Mario Kassar pour fonder C-2 Pictures, le petit frère de Carolco. Au programme, toujours **T3** mais aussi **T4** (qui raconterait la fantasmatique guerre contre les machines, entraperçue dans les prégénériques de **Terminator 1** et **2**) ainsi que **Basic Instinct 2**. Un sacré mic-mac juridique empêche le duo de mettre en place la suite du thriller érotique de Paul Verhoeven et de toute façon, tous les efforts sont concentrés sur le retour du cyborg autrichien. Début 2000, il est évident que James Cameron a quitté la barre. Les producteurs lui cherchent un remplaçant et courtisent tour à tour Ridley Scott, David Fincher, John McTiernan et Christian Duguay, qui refusent de se mesurer au travail du « King of the world ». Si Arnold signe bel et bien définitivement pour le rôle durant l'été 2000, rien n'est encore mis en place. Il manque bien sûr un réalisateur à la barre de ce projet casse-gueule (dur de succéder au réalisateur de **Titanic**) mais également une histoire digne de ce nom. Contrairement à Schwarzie, Linda Hamilton refuse cependant de reprendre le rôle de Sarah Connor si Cameron, son ex-mari, n'est pas impliqué dans le film, et c'est également le cas de Michael Biehn. Les rumeurs vont bon train : on parle de difficultés budgétaires (le premier jet du script aurait coûté 400 millions de dollars à tourner !), de nouvelles banqueroutes pour C-2 ou encore du désistement d'Arnold Schwarzenegger. Ce n'est que début avril 2001 que les choses se débloquent véritablement. En effet, Jonathan Mostow, le réalisateur de **Breakdown** et **U-571**, vient de signer pour prendre la relève de James Cameron. Cette fois-ci, c'est du concret et

le cinéaste va rester à la barre du projet jusqu'au bout. Le tournage est prévu pour avril 2002, laissant à Mostow un an de préproduction, ce qui ne correspond pas à un délai luxueux puisqu'il reste encore à détailler le script en plus de la préparation logistique. Tandis que le scénariste David Wilson (**Rollerball**) travaille toujours sur ce satané **T4**, John D. Brancato, Michael Ferris (**The Game**) et Tedi Sarafian (**Tank Girl**) s'acharnent à parfaire la storyline suivante : dix ans après les événements de **T2**, John Connor est de nouveau poursuivi par un cyborg envoyé du futur mais cette fois-ci, il s'agit d'un modèle féminin, le T-X (ou Terminatrix, grande idée s'il en est...) qui sera interprétée par le mannequin Kristanna Loken. Pour contrecarrer la mission de cette machine dangereuse car indestructible, la rébellion humaine envoie à son tour un T-800 déprogrammé dont le but est de protéger John. En chemin, le duo reformé croise la route de la mignonne Kate Miller, une doctoresse qui va jouer un rôle important dans la future guerre contre les machines. Il s'agit bien sûr, du moins on l'espère, des simples prémices d'un script que Mario Kassar annonce brillant : « *Je ne sais pas si on pourrait égaler la qualité des deux premiers films car James Cameron est un génie. Néanmoins, nous faisons de notre mieux en utilisant les techniques de pointe en matière de SFX et en développant une intrigue riche en rebondissements, qui risque de surprendre les fans de la saga* ». Comme ça au moins, c'est clair ! Toujours est-il qu'en vérité, on ne sait pas vraiment à quoi s'attendre. Si la mort de Sarah Connor est confirmée dans cet opus (le Terminator ira chercher son cercueil durant les funérailles tout en canardant ses adversaires), on sait déjà qu'Edward Furlong ne reprendra pas le rôle de John Connor (pour des problèmes liés à son alcoolisme selon les rumeurs), laissant la place à Nick Stahl (**Comportements troublants**) et que Claire Danes remplacera Sophie Bush trois semaines après le début du tournage pour le rôle de Kate. On parle également du retour de Lance Henriksen dans le rôle du détective Yukovitch, laissé pour mort dans le premier opus mais aujourd'hui cloué dans une chaise roulante. L'info est à prendre au conditionnel mais Cameron himself serait à l'origine de cette idée. Reste que, comme Jonathan Mostow a démontré de réelles capacités en matière d'action rondement menée, on se dit bien qu'il peut provoquer une heureuse surprise. Et preuve peut-être que le projet s'engage dans la bonne voie, Schwarzie annonce que Linda Hamilton apparaîtra durant des flashes-back et que Michael Biehn a tourné son caméo, reprenant le rôle de Kyle Reese. Si la production a réussi à convaincre ces deux récalcitrants, pourquoi pas les fans de la première heure ? Quant à l'énigmatique **T4**, c'est encore une autre affaire...

Stéphane MOÏSSAKIS

KILL BILL
DE QUENTIN TARANTINO

Sister Streetfighter

« CE QUE LES GENS NE COMPRENNENT PAS, C'EST QUE CINÉMATOGRAPHIQUEMENT PARLANT, JE N'AI PEUR DE RIEN. » CETTE DÉCLARATION, QUI A LE MÉRITE D'ÊTRE CONCISE, SORT DE LA BOUCHE DE QUENTIN TARANTINO. AVEC CETTE PHRASE EN TÊTE, COMMENT ALORS NE PAS ATTENDRE KILL BILL, SON PROCHAIN PROJET, AVEC IMPATIENCE ?

Actuellement en tournage, **Kill Bill** raconte l'histoire de The Bride (la mariée), une tueuse d'élite considérée par le cartel de Bill. Le jour de son mariage, alors qu'elle est entourée de quelques amis, Bill et son équipe de DIVAS (pour Deadly Vipers Assassination Squad) décident de lui faire la peau. Le massacre se fait sans aucun doute et n'épargne The Bride elle-même, victime d'une balle en plein cœur et plongée dans un coma profond. Cinq ans après, elle se réveille avec le désir de se venger. À travers le monde, elle recherche ses assassins pour les éliminer méthodiquement, un par un, en commençant la liste jusqu'à Bill lui-même.

Kill Bill promet d'être un hommage à la source du cinéma d'exploitation. Pour Tarantino, il s'agira clairement du plus bel hommage rendu au genre. Dans un dit « chapitre » comprenant soixante-dix segments dans le film (certains titres de ses chapitres sont purement cinématographiques, tel « The Cinematic Bride »), le scénariste-réalisateur recrée l'ambiance du passé, comme l'animation à la mode du personnage principal dans les années 70 (Pai Mei, un maître shaolin vieux de 180 ans, qui entraîne les rebelles contre elle et Bill. Comme souvent dans le matériau d'exploitation asiatique, il y a beaucoup d'humour du passé, ces bons flashback permettant également au cinéaste de balayer le genre entier de ces années 70 : du cinéma blaxploitation des 70's, d'antan que le film propose quelques combats de kung-fu et de sabres. Quelques temps s'est Uma Thurman qui interprète le rôle principal, puisque le personnage de Lucy Liu (Vivica A. Fox, Michael Jai White, Julie Louis-Dreyfus, Bo Svenson et Gordon Liu jouent le rôle de Pai Mei, notamment prévu pour... Tarantino lui-même !) complètent le générique. Sous les sous-titres du cinéaste lui-même, **Kill Bill** devrait être présenté à Cannes en 2003, pour une sortie prévue dans le courant mars durant l'automne qui suivra. Deux ans d'attente pour le second volet d'**Inglorious Bastards**, un remake du film de Enzo Castellari, se présentant comme un hommage direct au genre. **12 Salopards** (autre nom du genre — pour ne pas dire « nanars ») sera le premier film de Michael Madsen, à nouveau dans un rôle secondaire. Second signe de la suggestion Stallone qui serait parfait pour un rôle à la Lee Marvin ? Quoi qu'il en soit, **Inglorious Bastards** est sorti à la presse pour la fin 2001, soit un an après **Kill Bill**. Serait-ce une bonne raison d'en commencer un et d'attendre que l'autre sorte pour voir ce que vaut le tout ? On peut...

Stéphane MOÏSSAKIS

JEEPERS CREEPERS 2
DE VICTOR SALVA

JEEPERS CREEPERS SE VOIT GRATIFIER D'UNE SUITE PRÉSENTÉE COMME PLUS TORDUE QU'UN PREMIER OPUS DÉJÀ GRATINÉ EN LA MATIÈRE.

LA SALVA DU

La saga **Jeepers Creepers** est surtout l'histoire d'une rédemption, celle de son auteur d'origine Victor Salva. Promis à un avenir brillant lors de la sortie de **Powder**, Salva dégringole du jour au lendemain suite à des frasques sexuelles dramatiques. Ces événements auraient pu l'anéantir, ils l'ont révélé. Au sortir de prison, le réalisateur fait son coming out, devient l'un des porte-paroles de la communauté gay et réalise deux films – directement vidéo – si calamiteux qu'ils frôlent l'autobiographie. Restait cependant à prouver que ses psychothérapies sur pellicule pouvaient être rentables. Ce sera chose faite avec **Jeepers Creepers** qui, pour un budget de dix millions de dollars, rapporte plus de cinq fois sa mise. À défaut d'être le descendant de Spielberg (son nom le plus cher au début de sa carrière), le metteur en scène est devenu un pro dans l'esprit hanté, la franchise désarmante et les scripts dévergondés interpellant forcément le spectateur quelque part.

Dans cette grande entreprise de réhabilitation de son talent, **Jeepers Creepers 2** s'impose comme une pièce maîtresse de Salva. Comme pour le premier film, le réalisateur a décidé de miser slasher teenie, film de monstre, teenage movie réaliste et survival craignos. Sauf que Salva qui n'a jamais caché sa frustration quant au traitement superficiel des composantes du premier film, semble avoir poussé au maximum les thèmes abordés dans **Jeepers Creepers**. Un peu comme s'il cherchait à atteindre le seuil de tolérance des majors et du public, qui sera privé des repères rassurants qui assurent le succès de nombreuses séquelles. En effet, seule Justin Long, dans un tout petit rôle, et Jonathan Breck, qui endosse désormais la panoplie du Creeper, remplacent. Pour le reste, le second chapitre promet plus de monstres, plus de victimes, plus d'intervention du Creeper en s'opposant frontalement au calibrage usuel et plus de gore (Chiropractic sera au cœur du scénario). Ajoutez à cela un budget deux fois supérieur au premier film, et vous aurez compris que Salva cherche la surenchère dans la surenchère. Mais dans le cas présent, qui serait assez fou pour s'en plaindre ?

L'histoire opposera deux groupes de héros affrontant les gargouilles ravageuses. Suite à un accident, l'équipe féminine de basketball Ramson County Wombats est prisonnière du bus qui les ramenait d'un match. Les héroïnes commencent sérieusement à paniquer lorsqu'un Creeper transforme le bus en garderie-garage. « *Cette partie du film est très influencée par deux de mes films préférés d'Hitchcock* – déclare Salva – à savoir **Lifeboat** et **Les Oiseaux** ». L'autre versant du script suit un prêtre et son fils partis chasser du Creeper, assassin du plus jeune homme de la famille. « *L'histoire de ce duo rappelera celle du capitaine Achab dans* **Moby Dick** ».

Pour plus de détails, il faudra attendre la sortie du film, repoussée de février à avril 2003 (pour les États-Unis). On comprend la discrétion de la production, consciente que les surprises dont était truffé le premier film sont loin d'être étrangères à son succès. Mais ce silence est aussi dû à un script très changeant. Salva n'hésitant pas à modifier continuellement le scénario au grand dam de son équipe et de la production. Cette dernière tâche néanmoins de ménager la poule aux œufs d'or, y compris lorsque Salva leur fait part d'une idée encore plus folle pour un troisième opus : « *Puisque le Creeper est plus ou moins mis à mort, je pense écrire une histoire qui se déroulerait dans un asile situé au beau milieu de nulle part dans l'Ouest américain. Mais les médecins n'ont aucune idée de ce qu'ils font vous voyez, alors ils font des expériences avec les cerveaux de leurs patients et ils font sortir des démons et de la magie ! Ils font venir un prêtre pour exorciser les démons et ils font venir un shaman pour chasser la magie ! Et ils font venir un flic pour arrêter le shaman ! Et ils font venir un avocat pour défendre le shaman ! Et ils font venir un juge pour juger l'avocat ! Et ils font venir un jury pour juger le juge ! Et ils font venir un bourreau pour exécuter le jury ! Et ils font venir un public pour regarder le bourreau ! Et ils font venir un critique pour critiquer le public ! Et ils font venir un autre critique pour critiquer le premier critique ! Et ils font venir un autre critique pour critiquer le premier critique qui critique le public qui regarde le bourreau qui exécute le jury qui juge le juge qui juge l'avocat qui défend le shaman qui chasse la magie qui sort des démons qui sont dans le cerveau des patients qui font des expériences avec les gens qui sont dans l'asile qui est au beau milieu de nulle part dans l'Ouest américain. Mais les médecins n'ont aucune idée de ce qu'ils font !* » – Mais si justement, qu'il y pense. Et vite !

Julien DUPUY

LES VICTIMES DE JEEPER CREEPERS 2 PAR VICTOR SALVA

Beaucoup d'entre nous, les garçons en particulier, ont été forcés de cacher nos véritables sentiments et encore plus notre vulnérabilité, nos frayeurs et nos tristesses lorsque nous étions au lycée. Ce qui m'intéresse donc d'un point de vue purement dramatique dans **Jeepers Creepers 2**, c'est que ces sentiments émergent, même chez les personnages apparemment les plus forts.

SCOTT BRADDOCK (ERIC NENNINGER)
Le talentueux Braddock, considéré comme la force vive de l'équipe, est en secret un jeune homme très troublé. Parce qu'il se sent soutenu par l'entraîneur, Braddock est un gamin dangereux qui a si peur lors de l'apparition du Creeper qu'il pousse tout son entourage à risquer leur vie pour sauver la sienne.

DEAUNDRE « DOUBLE D » DAVIS (GARIKAYI MUTAMBIRWA)
Le capitaine de l'équipe est un black

d'une nature profondément bonne. Double D n'a aucun problème d'ego et a tout compris du travail en équipe. Quand la situation devient sombre et menaçante, Double D tient tête à Scott Braddock, le défiant, rejetant ses idées. À l'inverse de son adversaire, Double D cherchera un moyen de rester en vie tout en aidant tous les passagers du bus à résister aux Creepers.

MINXIE HAYES (NICKI LYNN AYCOX)
La pom-pom girl la plus douce de l'équipe. Elle est troublée par les rêves psychiques qui l'assaillent dès que les Creepers assiègent le bus. Elle devient alors un intermédiaire entre les gamins prisonniers du bus et les terribles créatures qui les chassent.

DANTE BELASCO (AL SANTOS)
Le beau mec de l'équipe. Toutes les filles le veulent. Comme il sait très bien qu'il est mignon, il est très suffisant. Il est extrêmement fier de faire partie du petit groupe de Braddock. D'ailleurs, dans quel autre groupe pourrait être un mec aussi beau ? Dante a beaucoup de mal à rester cool quand les événements deviennent effrayants.

BRIAN PENIKAS CHEF MAQUILLEUR DE JEEPERS CREEPERS 2

EN EXCLUSIVITÉ, LE CHEF MAQUILLEUR DE JEEPERS CREEPERS 1 ET 2 NOUS PARLE DE SON TRAVAIL SUR UN SECOND OPUS POUR LE MOINS PROMETTEUR...

DÉMON

Quand avez-vous commencé à travailler sur Jeepers Creepers 2 ?

Officiellement en mai 2002. Mais nous avions commencé à parler à certains concepts bien avant cette date. Tout de suite, j'ai adoré le script de Victor ou plutôt les scripts, parce qu'il y a eu un paquet de modifications sur le scénario, y compris pendant le tournage.

Allons-nous découvrir le Creeper sous un nouveau jour ?

C'est en quelque sorte amélioré et vous allez découvrir de nouvelles parties de son corps, des expressions qui risquent de vous surprendre bien plus que les uns ou la queue du premier film. En ce qui concerne le maquillage du Creeper proprement dit, nous sommes parvenus à jouer les ombres sur les acteurs en beaucoup moins de temps que sur le premier film. J'aime tout ce qui est rapide !

Quelles sont pour vous les différences majeures entre les deux films ?

Le budget ! Tout est dit qu'on en a bavé sur le film. À part ça, l'histoire de la suite est bien plus excitante que celle du premier film. Il y a beaucoup plus d'action et plus de Creepers. Purement et simplement, nous avons eu trois fois plus de boulot sur la séquelle que sur le premier film. Et nous avions les mêmes délais éthiques ! Heureusement, cette fois, je bénéficiais d'une équipe plus compétente et d'un budget un tantinet plus généreux. Et les effets spéciaux étaient tellement ambitieux que nous avons dû travailler main dans la main avec TOUS les autres départements.

Le fait que le film soit un huis clos a été un avantage ou un inconvénient pour vous ?

Ça n'a pas eu vraiment d'incidence sur notre travail en vérité. Surtout que l'adversaire sur laquelle se déroule une grande partie des scènes avec le bus initié par les Creepers, et donc une grande partie du film, était constituée en réalité d'une multitude de lieux, dont un numéro décor en studio. Nous n'avons donc jamais eu l'impression de rester cantonnés à un endroit.

Est-ce que ce film répond aux nombreuses questions laissées en suspend sur le premier film ?

Au contraire, nous allons vous poser des tonnes de questions supplémentaires. Et j'adore ça ! J'aime réfléchir le public pour changer !

Savez-vous si la MGM compte d'ores et déjà mettre en branle un troisième Jeepers Creepers ?

Je parierais un paquet de cacahuètes que vous aurez droit à un troisième chapitre, oui ! Surtout que le merchandising **Jeepers Creepers** ne va pas tarder à envahir vos étagères.

Victor Salva a parlé d'un épisode version western...

Heu, je ne sais pas si je vais déjà devoir vous parler de cela... Mais ne vous inquiétez pas : TOUS les scripts que mon studio reçoit en ce moment sont des films de monstre. Et si succès de **Jeepers Creepers** il y eut certainement pas pour rien...

Special thanks to Brian – Agence – Penikas

Propos recueillis et traduits par Julien Dupuy

KIMBALL WARD (KASAN BUTCHER)
Le meilleur ami de Double D est un mec puissant et taciturne. Quand les choses commencent à s'envenimer dans le bus, Kimball se révèle être un combattant émérite.

IZZY BOHEN (IGOR LEONI) À CONFIRMER
Le reporter sportif du journal de l'école. Izzy est homo, mais ne l'a jamais annoncé officiellement, bien qu'il y ait un grand nombre de spéculations au lycée comme au sein de l'équipe. On le respecte énormément grâce à son talent de journaliste, même s'il inspire à quelques personnes des peurs malsaines. Cette méfiance sera exacerbée à mesure qu'Izzy prendra le pouvoir sur ses camarades. Car Izzy est un gamin spécialement intelligent qui se révèle être un leader brillant quand la situation devient critique.

BETO SANCHELLA (JAII ISAAC SANCHEZ)
L'Espagnol de l'équipe. Une personnalité de frimeur qui possède au fond de lui un cœur gros comme ça. Il est totalement exclu du groupe de Braddock.

RHONDA TRUITT (MARIEH DELFINO)
Cette pom-pom girl est la petite amie de Braddock. C'est une fille brillante qui se pose de sérieuses questions quant à sa relation avec son petit ami et qui s'opposera à lui lorsque la situation deviendra dangereuse.

CHELSEA FARMER (LENA CARDWELL)
Une pom-pom girl black aussi pétillante que sensible. Elle ne manque pas de volonté, mais sera profondément secouée par les événements. Elle luttera cependant contre sa peur, fera tout son possible pour conserver la cohesion de l'équipe, et se révélera vraiment dans le feu de l'action.

ANDY « BUCKY » BUCK (BILLY AARON BROWN)
Le manager de l'équipe. Il est fier de faire partie de l'équipe, et souhaiterait juste être plus grand et plus athlétique pour pouvoir jouer au lieu de se contenter de gérer ses compères. Il connaît les premiers soins et sait réparer le bus. Il perdra son sang froid en réalisant que personne ne peut capter leur signal de détresse à la radio.

JONNY YOUNG (DREW BELL)
Le plus jeune et plus petit membre de l'équipe. Jonny est cependant un bon joueur, notamment grâce à sa rapidité. Sa taille, son énergie et sa suffisance lui ont valu d'être adopté par Braddock, qui l'a pris sous sa coupe. Jonny est considéré comme une mascotte par les autres membres de ce groupe.

Traduit et mis en forme par J.D.

THE RING
DE GORE VERBINSKI

LA K7 QUI

REMAKE DU PHÉNOMÈNE NIPPON RING, THE RING, LA VERSION AMÉRICAINE, S'ANNONCE COMME UN FILM D'ÉPOUVANTE PLUTÔT FLIPPANT ET CHIADÉ, EN TOUT CAS QUELQUE CHOSE DE PEUT ÊTRE PLUS PROMETTEUR QUE CE QUE POUVAIT LAISSER ESPÉRER LES NOMS INTERCHANGEABLES DE SON RÉALISATEUR ET DE SON SCÉNARISTE. EXPLICATIONS.

Les rares occidentaux qui auront eu la chance de découvrir le film d'Hideo Nakata au moment de sa sortie au Japon en décembre 1998 sont formels : **Ring** serait le pendant japonais du **Scream** de Wes Craven ! On en rigole encore aujourd'hui, surtout après vérification, mais des comparaisons de la sorte, aussi approximatives soient-elles, permettent néanmoins de créer un buzz authentique autour du film, buzz également alimenté par la qualité certaine du film ainsi que par son énorme succès au box-office. Si Nakata poursuit son œuvre avec une suite (qui sera en 2001 agrémentée d'une prequelle, **Ring 0**, signée Norio Tsuruta), l'évidence pointe le bout de son nez : un éventuel remake allait automatiquement intéresser les majors américaines, d'autant plus qu'au moment des négociations, la réputation mondiale du film n'est plus à faire. Que l'on apprécie ou pas le travail d'adaptation de Nakata sur le roman de Koji Suzuki, on ne peut plus nier qu'il soit rentré dans l'inconscient collectif au rang des phénomènes populaires. La somme que Dreamworks va débourser, en ce début d'année 2001, pour acquérir les droits du remake qui nous intéresse aujourd'hui est donc parfaitement justifiée. Le million de dollars dépensé par la major assure effectivement de visu une base lucrative pour une franchise déclinable, fonctionnant sur l'idée que le public n'a peut être pas encore vu **Ring** (l'original), mais qu'il en a certainement entendu parler. La question qui se pose maintenant est la suivante : que va-t-il advenir du formidable concept de base mis en place dans le roman de Suzuki et retranscrit à l'écran par Nakata ?

TWIST AGAIN

La comparaison hasardeuse avec la trilogie **Scream** lance Dreamworks sur une première piste : le producteur Walter Parkes (un habitué des productions Steven Spielberg pour avoir collaboré à **Twister**, **Men In Black**, **Deep Impact**, **Gladiator** et bien d'autres encore) décide d'engager le scénariste Ehren Kruger, surtout connu pour son travail sur **Scream 3** ! Pour la somme rondelette d'un million de dollars, Kruger reprend la structure du film original et la transpose dans un contexte américain. Cette fois-ci, c'est la journaliste Rachel Keller, travaillant pour un grand quotidien de Seattle, qui décide d'enquêter sur une légende urbaine concernant une cassette vidéo qui entraînerait la mort certaine de tout spectateur potentiel sept jours après le visionnage de celle-ci. Avec l'aide de son ex-mari Noah, elle parvient à mettre la main sur l'objet mythique avant de se rendre compte que son enquête se voit doublée d'un compte à rebours au moment où sa nièce devient la prochaine victime du magnétoscope en folie. Il lui reste donc sept jours pour percer le mystère de la bande magnétique serial killeuse... Jusque-là, on se retrouve bel et bien avec une transposition littérale de ce qui a fait le succès du film

TUE

d'Hideo Nakata. Les rumeurs font cependant état du fait que Kruger aurait également ajouté au scénario des éléments de réponses provenant de **Ring 2** et **Ring 0**, histoire de combler les points d'interrogations volontairement laissés en suspens dans le film d'origine. Une autre rumeur persistante serait celle qui sous-entend que ce remake serait doté d'une fin en forme de « twist », procédé particulièrement populaire depuis le carton fracassant de **Sixième sens**. Il faut dire aussi que le scénariste est passé spécialiste en matière d'histoires rocambolesques pour avoir également rédigé les scripts tortueux de **Piège fatal** et **Arlington Road** et que la pilule peut passer, étant donné que **The Ring** traite bel et bien de fantômes... Toute ressemblance avec une œuvre préexistante et populaire est donc tout à fait intentionnelle. Néanmoins, la major semble confiante dans le projet au point d'investir 60 millions de dollars alors même qu'aucun nom important ne vient s'inscrire au casting. Ce n'est que très tardivement, à peine un mois avant le début des prises de vues en novembre 2001, que le nom de Naomi Watts s'ajoute au générique du film. La talentueuse actrice, toute auréolée du succès critique du **Mulholland Drive** de David Lynch, trouve ici son premier grand rôle dans une grosse production. Merci David et merci Cannes...

UN ATOUT DANS LA MANCHE

Reste maintenant à savoir ce que la major cherche vraiment à faire avec ce projet quand on sait que c'est le réalisateur Gore Verbinski qui tient la barre. Fils de pub, Verbinski reste un pur produit de la génération « je-fais-ce-qu'on-me-dit-de-faire ». Cela peut donner du bon (**La Souris**) comme de l'exécrable (**Le Mexicain**) mais le sieur bénéficie d'une certaine cote de popularité auprès du studio de Spielberg, qui s'évertue à créer une sorte de famille cinématographique. En effet, Verbinski s'est posé en sorte de sauveur sur le récent **La Machine à explorer le temps** en terminant le tournage du film lorsque le réalisateur Simon Wells a dû s'absenter pour cause de problèmes de santé. Ce choix étrange pour réaliser un film comme **The Ring**, qui nécessite automatiquement un tempérament rigoureux (comme tous les films d'horreurs serons-nous tentés d'ajouter), laisse à penser que le studio est plus soucieux de créer une véritable franchise plutôt que de produire un vrai bon film « à chier dans son froc ». Si la perspective d'un remake ne nous dérange pas outre mesure (soyons honnêtes, le film de Nakata est perfectible), on peut questionner les motivations de Dreamworks jusqu'à ce qu'un nom en particulier ne vienne nous mettre la puce à l'oreille : Bojan Bazelli. Chef opérateur de génie, capable de faire passer des vessies pour des lanternes sur le **King of New York** d'Abel Ferrara (budget : 1 million de dollars !!!), Bazelli serait pour beaucoup le réalisateur officieux du **Body Snatchers** toujours concocté par Ferrara (certains y rajoutent même le sublime **Dernière limite** de Bill Duke dans ses contributions qualitatives). Ses lumières électrisantes et la précision de ses mouvements de caméra chez un Ferrara qu'on a rarement vu aussi inspiré, auraient donc sauvés la mise sur ce remake du film de Don Siegel. Pourquoi pas... Il est d'ailleurs certain que les premières images de **The Ring**, aperçues dans la bande-annonce, ne rappèlent pas celles du **Mexicain** ! Traverse par plusieurs images cauchemardesques à la luminosité cafardeuse, celle-ci semble promettre un changement d'optique par rapport au remake, affichant donc sa liberté par rapport au matériau d'origine. Les premières rumeurs émanant des divers compte rendus des projections-tests font d'ailleurs état d'un film « *original et particulièrement flippant* ». On a peine à y croire mais on espère en secret que Bojan Bazelli aura, une fois de plus, fait marcher ses talents secrets. Réponse en France au moment de la sortie, le 12 février 2003. A ce moment-là, Gore Verbinski aura mis la dernière main sur **Pirates of the Caribbean**, son swashbuckler pour Jerry Bruckheimer, inspiré de l'attraction Disneyland !

Stéphane MOÏSSAKIS

Dans le remake de Gore Verbinski, Naomi Watts remplace Nanako Matsushima dans le rôle de Rachel Keller, une journaliste de Seattle qui décide d'enquêter sur une mystérieuse K7 vidéo qui tue tous ceux qui l'ont visionné dans les 7 jours. Lorsque sa nièce est également menacée, son ex-mari Noah (Martin Anderson) vient lui prêter main forte.

VOILÀ DÉJÀ PLUS DE 16 ANS QUE ROB ZOMBIE, EX-LEADER DU GROUPE WHITE ZOMBIE AUJOURD'HUI SPLITTÉ, EST ACTIF DANS L'INDUSTRIE MUSICALE AMÉRICAINE. 16 ANS QUE LE BONHOMME SE TRIMBALLE UNE IMAGERIE AUTANT EMPRUNTÉE AU GLAM-ROCK (À KISS EN PARTICULIER) QU'AUX VIEUX FILMS D'HORREUR DES ANNÉES 50-60. ET DE FILMS D'HORREURS, ROB ZOMBIE EN EST FAN. FAN À TEL POINT QU'IL A DÉCIDÉ D'EN FAIRE UN LUI-MÊME, UN BIEN CRADO QUI VA S'AVÉRER ÊTRE À L'ARRIVÉE UN OBJET BIEN EMBARRASSANT POUR SES PRODUCTEURS. PETIT RÉCAPITULATIF.

THE HOUSE OF 1000 CORPSES
DE ROB ZOMBIE

LA MAISON AUX FENÊTRES QUI CRIENT

Vétéran du cinéma d'exploitation, l'acteur Sid Haig se glisse dans la peau du boogeyman Captain Spaulding.

Une des nombreuses créatures fantasmées par Rob Zombie pour **House of 1000 Corpses**.

L'étroite affinité entre le hard-rock et le cinéma de genre n'est plus à démontrer. Pour s'en convaincre, il suffit de se rendre chez un disquaire quelconque et d'observer pendant quelques secondes les pochettes d'albums de Heavy Metal en tout genre. De Slayer au désormais mainstream Metallica en passant par les brésiliens de Sepultura, sans oublier toutes ces contrées nordiques abritant des formations de Black Metal par dizaine, force est de constater que l'imagerie véhiculée par ses groupes est grandement redevable au film d'horreur. Un tribut que le rock a depuis payé. C'est simple, aujourd'hui, chaque production hollywoodienne est automatiquement accompagnée d'une compilation des groupes qui cartonnent le plus sur les ondes. Rob Zombie est de ceux-là.

The Crow 2. Psycho. La Main qui tue. Blair Witch 2. La Fin des temps... La liste serait trop longue à énumérer. L'homme au grand chapeau noir aime les films d'horreurs et le crie haut et fort. En musique, dans un premier temps. Pour l'exemple, l'album de White Zombie intitulé « La Sexorcisto », « Devil Music volume 1 » est truffé de samples tirés de la bande-son de **Massacre à la tronçonneuse**. Sa démarche artistique est à l'avenant. Quand il ne chante pas, Rob Zombie passe derrière la caméra pour réaliser ses clips, véritables petits bijoux remplis de monstres de carnaval en tout genre. Après avoir rallié un MTV Award pour son clip du titre « More Human Than Human », il se verrait bien passer à la vitesse supérieure et s'essayer au long-métrage.

Après avoir été débauché du troisième volet de la saga **The Crow** au profit du clippeur Bharat Nalluri, Rob Zombie est approché par les studios Universal. Ses dirigeants aimeraient qu'il travaille sur le design d'une nouvelle attraction pour leur parc de loisirs, un train fantôme intitulé « the thrilling, chilling world of Rob Zombie ». Malin, le bonhomme en profite pour leur proposer un script qu'il vient d'écrire, **The House of 1000 Corpses**, un récit d'horreur qu'il souhaiterait réaliser. Enthousiasmé devant un projet qui pourrait s'avérer juteux au box-office, Universal investit 7 millions de dollars dans **The House of 1000 Corpses**. Un investissement minime qui ne présente quasiment aucun risque en termes de remboursement. Promu réalisateur, Rob Zombie crie action pour la première fois le 14 mai 2000 et semble ravi d'être à la barre d'un petit budget : « *Le manque d'argent ne m'a jamais arrêté, ça décuple la créativité* ». Des propos rassurants pour Universal qui compte bien sortir le film pour le 15 janvier 2001, mais les choses ne vont pas se passer comme prévues.

CÉLÉBRATION DE LA DÉPRAVATION

Avec son film, Rob Zombie veut renouer avec ce qu'il appelle l'âge d'or du film d'horreur, les années 70 et 80 qui ont vu déboulonner sur les écrans des classiques comme **Massacre à la tronçonneuse**, **Les Dents de la mer**, **L'Exorciste** et **Evil Dead**. C'est avec ces films en tête (et ceux d'Herschell Gordon Lewis, **2000 Maniacs** en particulier) que Rob Zombie conçoit **The House of 1000**

Corpses. Pour cela, il s'entoure d'une pléiade de stars du genre comme Karen Black (**Easy Rider**), Sid Haig (**La Galaxie de la terreur**), Bill Moseley (le chop-top de **Massacre à la tronçonneuse 2**) ou Michael J. Pollard (**Skeeter**) et la met au centre d'une histoire dont on ne sait que très peu de choses. Deux jeunes couples partent sur les petites routes des États-Unis à la recherche d'une légende locale, le docteur Satan. Surpris par un terrible orage, ils sont rapidement obligés de se mettre à l'abri dans une bien étrange maison, repaire d'une famille de dégénérés mentaux, adeptes du cannibalisme et des rites sataniques. Autant dire que la nuit s'annonce bien longue et mouvementée. Un script assez classique à première vue. Mais Rob Zombie tient absolument à le garder secret pour un effet de surprise maximale : « *Chaque fois que je vais voir un film, j'ai toujours le sentiment d'en connaître déjà le contenu. C'est pour cela que j'ai voulu que tout reste secret sur mon film. Lorsque j'ai vu* **Star Wars** *pour la première fois, je ne connaissais rien d'autre qu'une photo de Dark Vador… J'ai pris le reste dans la gueule ! Les fans des films d'horreur de l'âge d'or,* **Massacre à la tronçonneuse** *et* **Evil Dead**, *devraient apprécier le film, tout comme le public de* **Scream** ».

À la fin du mois de juin 2000, les rares échos de tournage annoncent un film furieusement déviant, aux effets gore supervisés par Bart Mixon (**Le Cauchemar de Freddy**, **MIB II**). Des rumeurs inquiétantes pour les pontes d'Universal, qui ne voyaient pas **The House of 1000 Corpses** comme une œuvre destroy mais plutôt comme un succédané de **La Maison de l'horreur** et de **Hantise** : un petit film d'horreur tout public. Après avoir visionné une copie de travail, leurs doutes s'avèrent être fondés et très vite, personne ne semble vouloir être rattaché à un projet trop éloigné de la ligne de conduite du studio. Les problèmes commencent pour Rob Zombie.

THE UNIVERSAL SCISSORS MASSACRE

C'est rapidement officiel, Universal ne veut absolument plus entendre parler du film. Stacey Snider, porte-parole de la multinationale, s'explique : « *Nous avons un très grand respect pour Rob Zombie. Il a fait un énorme travail sur ce film, un travail très intense. Mais à la vue de certaines scènes, il est clair que le film sera interdit aux mineurs. Du coup, faire de la publicité pour ce film puis le distribuer est une chose impossible* ». Seul un remontage complet du film pourrait faire changer Universal d'avis. Mais Rob Zombie s'y oppose farouchement, comprenant bien là que son bébé sera expurgé de toute violence malsaine. Ne trouvant pas de terrain d'entente, Universal vend les droits du film à Rob Zombie, qui se retrouve alors sans distributeurs. Le rocker ne semble guère surpris par cette décision : « *Je comprends autant que je regrette cette prise de position. Depuis toujours, le cinéma d'horreur sanguinaire de la trempe de* **Massacre à la tronçonneuse** *doit compter sans l'appui des importants studios. En portant de l'intérêt à mon film, j'étais conscient que la Universal s'aventurait en terrain glissant. Ce retrait de dernière minute n'a donc, à mes yeux, rien de très surprenant* ».

Une décision qui ne sera pas sans conséquence. Le premier à en faire les frais, c'est le chanteur Marilyn Manson. Suite aux déboires entre Universal et Rob Zombie, personne ne veut mettre un dollar dans son premier film (inspiré par l'album « Holy Wood : In the Shadow of the Valley of Death »), de peur du résultat. Incontrôlables sur scène, ces stars du rock le sont aussi derrière la caméra, semblent se dire des producteurs désormais méfiants.

Bobines sous le bras, Rob Zombie démarche les distributeurs, qui préfèrent lui claquer la porte au nez plutôt que de risquer de perdre de l'argent, vu que le film en l'état sera automatiquement interdit aux moins de 17 ans par la toute puissante MPAA.

Dans House of 1000 Corpses, des scènes extrêmement gore viendront pimenter l'ambiance de pure folie qui règne au sein de la demeure de Mother Firefly (Karen Black, ci-dessus au centre).

Bonne nouvelle ! À l'heure actuelle, **The House of 1000 Corpses** devrait sortir chez Lions Gate Films au début de l'année prochaine, soit près de deux ans après sa sortie initialement prévue. On parle d'une sortie salles ou d'un direct-to-DVD (les choses ne semblent pas très claires encore aujourd'hui).

Au final, Rob Zombie sort vainqueur de cette histoire. Avant même d'être projeté, son film se trimballe une réputation sulfureuse et met la bave aux lèvres à tous les fans de la planète. C'est bien ce qu'il voulait, non ?

Alexandre BUSTILLO

SIGNES
DE M. NIGHT SHYAMALAN

EN LIBERTÉ DANS LES CHAMPS DU SEIGNEUR

APRÈS UNE ŒUVRE DE LA TENEUR D'**INCASSABLE**, IL EST QUASIMENT MIRACULEUX DE VOIR M. NIGHT SHYAMALAN NOUS OFFRIR UN FILM COMME **SIGNES**. JOUANT BRILLAMMENT AVEC LES ATTENTES ET LES EXIGENCES DE SON PUBLIC, L'AUTEUR DE **SIXIÈME SENS** A ÉLABORÉ UN VRAI FILM GIGOGNE, COMPORTANT PLUSIEURS NIVEAUX DE LECTURE TOUT EN RESTANT PARFAITEMENT LISIBLE. ON ATTENDAIT SHYAMALAN AU TOURNANT ET CONTRE TOUTE ATTENTE, NOTRE HOMME A FAIT ÉVOLUER SON PROPOS SANS POUR AUTANT SE RENIER. DU CINÉMA RARE ET PRÉCIEUX.

PROFESSION DE FOI

DIFFICILE DE PARLER D'UN FILM DE M. NIGHT SHYAMALAN À CEUX QUI NE L'ONT PAS VU. C'EST BIEN PARCE QUE CES FILMS SONT EXCELLENTS QU'ON AIMERAIT LES DÉCRIRE LE PLUS POSSIBLE. MAIS C'EST AUSSI PARCE QU'ILS SONT INDESCRIPTIBLES QU'ILS SONT PARTICULIÈREMENT EXCELLENTS. POURTANT, EN DÉCRIVANT CETTE INVASION EXTRATERRESTRE À SA MANIÈRE, LE CINÉASTE A BIEN TROUVÉ LE MOYEN DE FAIRE PARLER... DE NOUS !

Il est question de foi dans **Signes**. Celle que le pasteur Graham Hess (Mel Gibson) a perdu suite à la disparition tragique de sa femme. Vivant dans le deuil avec sa famille composée de ses deux enfants et de son frère Merrill (Joaquin Phoenix), il découvre un matin que ses champs de récolte sont marqués par des signes extraterrestres visibles du ciel (les fameux « crop-circles »). Réfutant le phénomène tant qu'il peut, Graham réalise pourtant qu'il n'est pas la seule victime puisqu'au même moment, dans le monde entier, l'événement se répète. Il s'agit bel et bien d'une invasion venue de l'espace. Et comme tout bon père de famille, il va tenter de protéger les siens même si pour cela, il va devoir entreprendre un véritable voyage dans sa propre conscience... En ce qui concerne l'intrigue en soi, ceux qui suivent M. Night Shyamalan de près savent déjà que le traitement de cette invasion extra-terrestre sera forcément anti-conventionnel. On cite souvent **Independence Day** ou **La Guerre des mondes** pour définir **Signes** mais au-delà du pitch de base, ces deux exemples ne sont même pas comparables au travail de Shyamalan, plus clairement attiré par l'abstraction. Encore une fois déterminé à ramener les éléments du genre au plus petit dénominateur commun pour en privilégier l'essence, le réalisateur met tout en œuvre pour que **Signes** soit cependant aussi excitant que possible. Il est ainsi amusant de constater qu'au-delà de ce qu'il vous sera dévoilé dans les diverses bandes-annonces (environ le principe des dix premières minutes du film), le film vendu n'est, encore une fois, pas celui que vous allez voir. Logique, dans le sens où il est impossible de dévoiler la combine, de peur de défleurer l'intérêt primal du film, c'est-à-dire la raison pour laquelle vous irez le voir. Sachez cependant, et cela rejoint la question de la foi, que le réalisateur met tout en œuvre pour inviter le spectateur dans son cauchemar. En effet, et c'est une grande première dans le travail du cinéaste de **Sixième sens**, à de nombreux moments, le spectateur est directement désigné comme membre actif du film, souvent d'ailleurs pour le persécuter au-delà de ses simples attentes. Bien évidemment, cette mise en condition volontaire participe à la véritable mise en tension que provoque **Signes**. Lors d'un moment clé, celui où le film va basculer pour nous, Graham et ses conjoints, en pleine pause familiale, aperçoivent une silhouette et la montrent du doigt dans un pur effet d'implication subjective du spectateur. « *C'est lui ?* » lance le petit Morgan (Rory Culkin) en nous désignant directement. « *Oui, c'est bien lui...* » lui répond son oncle Merrill d'un regard accusateur. Avant même que le contre-champ ne fasse son apparition, le spectateur semble déjà à la barre des accusés. Mais lorsque le plan suivant se dévoile, le « lui » en question n'est autre que... Shyamalan himself ! Avant même de montrer le rapport de son personnage avec la famille Hess, le cinéaste, dans une formidable mise en abyme orchestrée par ce simple champ/contre-champ, stigmatise la responsabilité du spectateur, de son regard comme de ses attentes, à l'aune du rapport qu'il entretient avec le film, donc avec son créateur. Il s'agit ici avant tout d'un rapport de foi. Bien évidemment, par rapport au personnage principal, ce questionnement est centré sur une croyance en la religion, voire plus spécifiquement en la spiritualité. Pas de doute là-dessus, mais le véritable enjeu se situe ailleurs pour nous.

Ci-dessus :
Ancien champion de baseball, Merrill Hess (Joaquin Phoenix) habite désormais chez son frère Graham depuis le décès de la femme de ce dernier.

Page de droite, de haut en bas :
Convaincus qu'une famille d'agriculteurs revanchards ont saccagé leur champ pendant la nuit, Graham Hess (Mal Gibson) et sa famille font appel aux services de l'officier Paski (Cherry Jones) pour trouver les coupables.

Bo Hess (Abigail Breslin) se tient abassourdie dans un des sillons qui sont apparus comme par miracle dans le champ familial.

Persuadés qu'ils sont victimes d'une invasion extra-terrestre, Bo et Morgan Hess (Rory Culkin) ont couvert leur tête de papier alluminium pour que les envahisseurs ne puissent pas lire leurs pensées.

DÉCEPTION

Il est question de signes dans la foi. M. Night Shyamalan n'a jamais caché sa conviction en la destinée. Se considérant par défaut comme un élu, il déclarera même à son monteur, au travail sur son second film **Wide Awake**, « *je vais écrire un film de fantômes pour Bruce Willis et ce sera un hit énorme* » alors même que l'idée vient tout juste de lui germer dans le crâne. Pour lui, c'est un signe. La suite, on la connaît, elle confortera le cinéaste dans sa position au point que la suite des événements lui apparaîtra comme une véritable injustice. Si aujourd'hui Shyamalan met en question sa foi et celle que le spectateur lui accorde, il ne faut pas voir en cela un hasard. Le calamiteux accueil d'**Incassable**, tant critique que public, (« seulement » 250 millions de dollars au box-office mondial, certes, on a connu pire comme camouflet) va donc pousser notre homme à se remettre en question. Le cinéaste ne renie pas son précédent film, loin s'en faut, mais il demeure bien sûr conscient de la déception que

celui-ci a engendrée. C'est un autre signe pour lui. Malgré tout, aussi exigeant avec son public que celui-ci peut l'être avec lui, il lui demande donc de se questionner également quant aux véritables raisons qui l'ont amené à être rejeté. Pour lui, la réponse est limpide : au-delà de l'analyse métatextuelle que proposent ses œuvres, le gros du public retient surtout le gimmick d'un **Sixième sens** dans sa propension à le retourner comme une crêpe. Bien que le fond de la construction antagoniste d'**Incassable** se soit avéré quasi-parfait, au point de primer sur la forme scénaristique, Shyamalan a donc décidé d'offrir à son public ce qu'il attend de lui : à savoir ledit gimmick.

RÉDEMPTION

Avec cette idée en tête, Shyamalan met alors tout en œuvre pour orchestrer le point de non-retour en la matière. En termes de plaisir immédiat, **Signes** comporte plus de retournements de situations, d'explorations de pistes diverses ou encore de simple manipulation du suspense qu'en vingt ans de cinéma français ! À ce titre, le spectateur ressort du film sur les rotules mais véritablement comblé dans ses attentes : en une petite heure quarante-cinq particulièrement concise, il sera aspiré, tracté, recraché par la machine à effets de Shyamalan. Mais si **Signes** fait office d'œuvre extrême, c'est précisément aussi car le film est conditionné par cet échange direct entre le réalisateur et son public, les plaçant par moments sur la même longueur d'ondes. Comme tous les conteurs d'images, Shyamalan désire, plus que tout autre chose, être compris par son audience. Le fait qu'il ait décidé de décrire cette fois-ci une famille dans le doute, mais unie, n'est pas innocent. Certes, cette tendance à ramener un sujet fantastique à l'échelle humaine n'est pas nouvelle dans son travail et profite d'autant plus à l'émotion véhiculée. Par contre, l'initiative pleinement consciente de questionner le médium dans lequel il œuvre, tentative casse-gueule s'il en est, porte pleinement ses fruits tant au niveau de la forme que du fond. À longueur de bobines, nous découvrons les événements en même temps que les protagonistes, en étant donc tour à tour placés dans la peau de Graham (pour la découverte des champs), Merrill (pour la retranscription télévisuelle des événements à l'échelle mondiale), Morgan (pour la croyance en les extraterrestres) et Bo (pour une superbe séquence dont nous tairons la teneur). Incapables d'anticiper sur le déroulement de l'intrigue, nous voilà donc mis au pied du mur, bien forcés d'offrir une confiance sans retenue au cinéaste afin de pouvoir profiter des méandres complexes du pur morceau de cinéma qu'il cherche à nous offrir. Au terme de **Signes**, quand le générique de fin apparaît à l'écran, le nom de M. Night Shyamalan est entouré d'un magnifique halo lumineux. N'en doutez pas, ce dernier a beau s'être posé des questions, au point de reformater sa méthode pour la rendre plus séduisante, il contrôle plus que jamais son œuvre. Dans un ultime retournement de situation, vous vous rendrez compte que c'est bien votre foi, on y revient, qu'il a mise en doute. Ce dernier ne vous demande pas forcément de croire en la spiritualité ou en la destinée. Il suffit juste de croire en l'objet cinéma, en l'occurrence son cinéma, donc par extension, en lui… Les intentions sont à la fois louables et prétentieuses certes, mais avant même de s'en rendre compte, on a déjà posé le genou à terre.

Stéphane MOÏSSAKIS

SIGNES. USA. 2001. RÉAL ET SCÉN. : M. NIGHT SHYAMALAN. DIR. PHOT. : TAK FUJIMOTO. MUS. : JAMES NEWTON HOWARD. PROD. : M. NIGHT SHYAMALAN, SAM MERCER & FRANK MARSHALL POUR BLINDING EDGE PICTURES/TOUCHSTONE PICTURES. INT. : MEL GIBSON, JOAQUIN PHŒNIX, RORY CULKIN, ABIGAIL BRESLIN, CHERRY JONES, M. NIGHT SHYAMALAN, PATRICIA KALEMBER, MERRITT WEVER… DUR. : 1H45. DIST. : GAUMONT BUENA VISTA INTERNATIONAL. SORTIE LE 16 OCTOBRE 2002.

ATTENTION : NE PAS LIRE AVANT D'AVOIR VU LE FILM

INTERVIEW M. NIGHT SHYAMALAN
INC(L)ASSABLE

IL FAUT UNE SACRÉE DOSE DE COURAGE, DE TALENT ET D'ARROGANCE POUR POSER SON EMPREINTE SUR UN FILM COMME LE FAIT M. NIGHT SHYAMALAN SUR SIGNES. SI LE MÉTRAGE ÉVOQUE PÊLE-MÊLE RENCONTRES DU TROISIÈME TYPE, LA GUERRE DES MONDES, LES OISEAUX, L'INVASION DES PROFANATEURS DE SÉPULTURES, LA NUIT DES MORTS-VIVANTS ET MÊME INDEPENDENCE DAY, SA NOBLESSE ET SON PANACHE S'ACCORDENT POURTANT PARFAITEMENT AVEC L'ÉTHIQUE ET L'ESTHÉTIQUE DE SON RÉALISATEUR. FILM ÉMINEMMENT MYSTIQUE, SIGNES N'EST PARADOXALEMENT PAS LE LIEU D'UNE RÉVÉLATION, MAIS D'UNE CONFIRMATION.

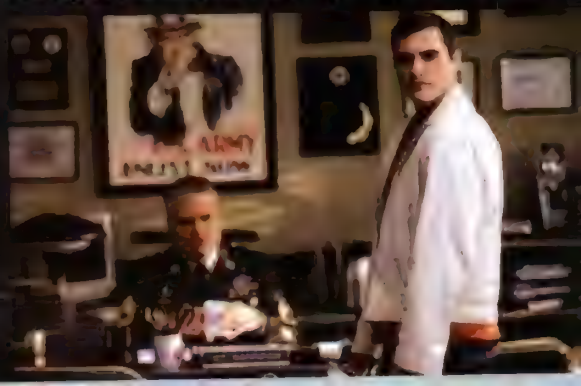
Ci-dessus :
M. Night Shyamalan sur le tournage de **Signes**, dans lequel il s'est également offert un rôle « difficile ».

En haut :
Dans le champ de la famille Hess, d'étranges signes sont apparus en l'espace d'une seule nuit !

C'est une évidence dès la première vision, un film comme **Signes** ne s'improvise pas. Pourtant, si on en juge par la célérité de M. Night Shyamalan pour rédiger son script (6 mois), on pourrait méprendre le projet pour un très habile blockbuster à «star», profilé pour réhabiliter ses hérauts (un Shyamalan un peu «déstabilisé» par l'accueil mitigé réservé au très peu consensuel **Incassable** et un Mel Gibson – voir sa filmo récente – en quête de rédemption). Pourtant, contrairement aux apparences, **Signes** est une synthèse de l'œuvre de son auteur. Les thèmes de la crise de foi et de la reconquête de soi étaient déjà traités avec brio dans **Praying with Anger** et **Wide Awake**. Même les partis pris fantastiques, littéralement, de Shyamalan, ont comme origine un passé très antérieur…

INFLUENCES

«Je ne sais plus pourquoi mon père a acheté une caméra Super 8 à l'époque de mon huitième anniversaire», raconte M. Night Shyamalan. *«Mais il semble aujourd'hui totalement évident que sa décision a changé ma vie. Dire que, dans la famille, tout le monde souhaitait que je devienne médecin (rires)… Comme tout jeune garçon confronté à un instrument capable de capturer l'image, j'ai bidouillé jusqu'à être capable de faire des petits films avec mes copains. Plus tard, je me suis rendu compte que le cinéma fantastique était déjà au centre de mes préoccupations. La plupart de mes héros mouraient violemment, noyés ou électrocutés. D'autres possédaient des super pouvoirs. En fait, je parodiais les films d'épouvante, de science-fiction et d'aventures que je regardais avidement. Des longs-métrages comme les James Bond,* **Les Dents de la mer**, **Rencontres du troisième type** *et* **E.T.** *m'ont beaucoup marqué. Mais je crois que mon plus grand choc cinématographique fut d'assister à une projection des* **Aventuriers de l'Arche perdue**. *C'est carrément mon plus beau souvenir d'adolescent. Même si elles ne furent pas préméditées, les similitudes de mise en scène et les concordances de sujets entre* **Signes** *et certains films de Steven Spielberg (un autre cinéaste*



s'exprimant essentiellement par signes et symboles – ndlr) doivent être considérées comme des hommages. En fait, **Signes** *est le film que j'aurais voulu réaliser avec mes amis quand j'étais petit. Bien sûr, j'y ai projeté quelques obsessions plus adultes. J'avais déjà tenté d'articuler dans* **Praying with Anger** *(le titre de ce film résume à lui seul le comportement du personnage interprété par Mel Gibson – ndlr) et* **Wide Awake** *plusieurs idées me tenant à cœur. J'ai pensé que* **Signes** *présentait une formidable opportunité pour les exprimer avec encore plus de force.»*

En fait, Manoj Night Shyamalan n'encaissa jamais totalement le relatif insuccès de ses deux premiers films, d'autant plus qu'il avait de nombreuses raisons d'en imputer la responsabilité aux studios, qui censurèrent **Praying with Anger** en le distribuant dans un circuit microscopique de salles et **Wide Awake** en le remontant contre l'avis de tous ses «acteurs», au sens large. Possédant une ambition dépassant largement la reconnaissance de son talent par quelques journalistes et autres cinéphiles curieux, M. Night Shyamalan décida alors d'adopter une stratégie cinéphile comparable à celles de ses modèles, Steven Spielberg (volonté d'être compris par le plus grand nombre) et Alfred Hitchcock (soutien permanent de l'intérêt du spectateur). **Signes** est donc le fruit d'une saine arrogance consistant à refuser la défaite et d'une stratégie pétrifiante de logique.

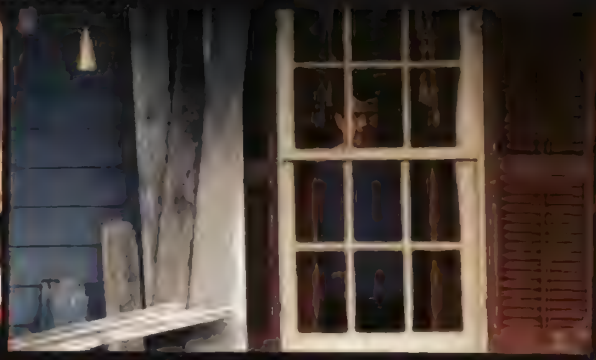
SITUATION DE CRISE

«Si je nie l'influence qu'a eu l'œuvre d'Hitchcock sur moi, vous allez me prendre pour un imbécile», analyse M. Night Shyamalan. *«Je suis évidemment un grand fan et un collectionneur avide. Sa maîtrise de la narration, son sens visuel, son talent pour mouvoir la caméra sont simplement étourdissants. De plus, il était capable de soulager la tension dramatique pour exprimer une palette plus large d'émotions, comme l'humour ou l'amour. Si j'admire cela, j'ai néanmoins besoin dans mes films d'un ancrage sensitif beaucoup plus fort. Je m'intéresse plus qu'Hitchcock à l'humain. Cependant,* **Les Oiseaux** *est le premier film que j'ai montré à l'équipe avant le tournage de* **Signes**. *Je voulais recréer une atmosphère où l'intime est projeté dans un schéma beaucoup plus grand. Je souhaitais conserver une logique de série B, c'est d'ailleurs pour cela que mes aliens sont vraiment méchants. Je désirais associer le suspense et l'épouvante à un discours critique digne des meilleures séries A. George Romero avait adopté le même genre de démarche dans* **La Nuit des morts-vivants** *où il est question de zombies anthropophages. Pourtant le sujet est sublimé par des thématiques d'une grande noblesse et d'une grande profondeur. Le parcours du héros non est simplement bouleversant. Bien que je propose aux spectateurs un voyage plus introspectif, je voulais retrouver le même genre d'impact et de construction dans* **Signes**, *en enfermant les personnages, en recréant un huis clos de panique propice pour révéler les*

Ci-dessus :
Ancien pasteur ayant perdu la foi suite au décès de sa femme, Graham Hess reste perplexe face aux évènements qui se produisent chez lui.

Ci-dessous :
A la recherche d'un emploi, Merrill se présente à une antenne de l'Armée.

Plutôt cartésienne, la famille Hess va pourtant devoir se résoudre à une sinistre évidence : ils sont bel et bien face à une situation qui les dépasse !



Ci-dessus, de gauche à droite :
Morgan Hess tente de communiquer avec d'éventuels envahisseurs extra-terrestres à l'aide de son ancien interphone de bébé.

Enfermé à double tour dans sa maison, Graham surveille attentivement son champ en espérant que le responsable reviendra sur le lieu de son crime.

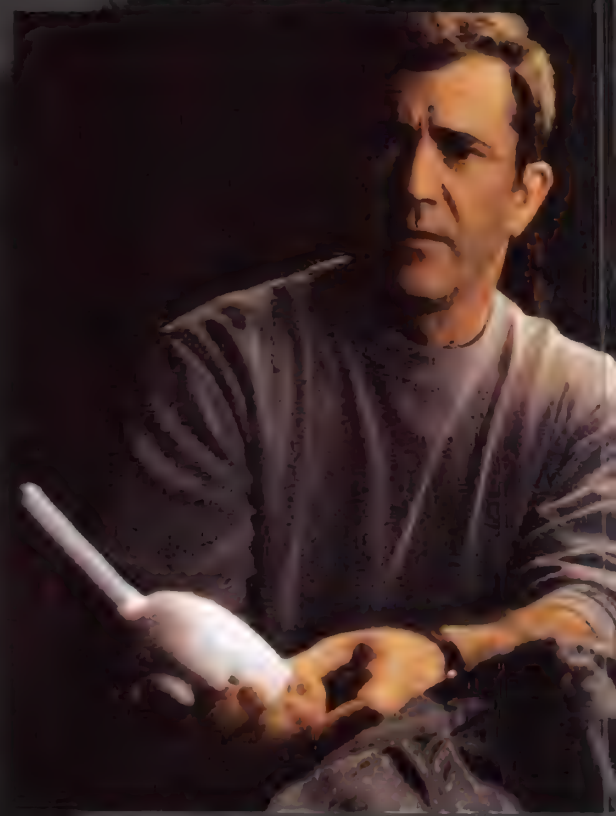
Alertés par des bruits à l'extérieur de la maison, Graham et Merrill s'apprêtent à pourchasser les intrus dans le but de les effrayer.

protagonistes à eux-mêmes tout en faisant éclater les conflits et en les acheminant vers leur résolution. Quant à l'origine du scénario de **Signes**, *elle vient de mon envie de disséquer ce qui se produirait au sein d'une famille au moment de la «fin du monde». Le plus difficile fut évidemment de peindre le portrait de chaque personne du groupe. J'ai rapidement décidé de faire de la télévision un membre presque à part entière de ce microcosme. Ensuite, j'ai choisi d'introduire un élément de drame familial (l'accident de la mère – nldr) et de confronter l'autorité de la petite lucarne à celle du père. Tout cela a très vite pris une coloration identique à celle des films extraterrestres des années 70. Dans ces conditions, il fallait que le lieu où se déroule l'action donne à la fois un point de vue sur le monde, notamment grâce à la télé, mais aussi une approche plus spatiale.* **La Tour infernale** *était un symbole d'arrogance et proposait un point de vue vertical. Dans* **Signes**, *j'ai opté pour un point de vue horizontal, avec des grands espaces découverts, déserts, ouverts sur le ciel. Il me fallait un endroit mythique. J'ai alors repensé à ces dessins qui étaient apparus dans les champs de blé, et cela m'a permis, sans être obligé de situer mon film à Jérusalem, d'obtenir une forte connotation mystique. Dans un premier temps, j'ai quand même été inquiet, je pensais qu'un film sur le même sujet devait forcément déjà exister. Je me suis renseigné et je n'ai rien trouvé. Cela m'a étonné, car le phénomène de ces signes est vraiment très visuel et totalement adapté au cinéma.»*

RÉDEMPTION

Le leitmotiv de **Signes** est l'invasion. Extraterrestres, télévision ou, de manière plus générale, intrus violant le domaine et la vie familiale, forment le cortège des antagonistes du film réalisé par Shyamalan. Ce dernier emploie la métaphore ainsi créée, les failles naissant de l'inconnu et du danger, pour évoquer la maturité, la piété et la mort. Evidemment, comme chez Spielberg, l'esprit dominant est celui de l'enfance, ce qui fait admirablement contraste avec la solennité des sujets traités et rend encore plus efficaces les climax. Un contexte familier perturbé est donc le lieu de l'irruption de l'extraordinaire, vu par les yeux de gosses ayant conservé leur faculté d'émerveillement et par ceux d'adultes désabusés. **Signes** est donc un double parcours initiatique au terme duquel l'enfant et l'adulte se rencontrent. Le caractère religieux d'une telle démarche paraît évident, mais il empêche le film d'être véritablement ancré dans une réalité sociale ou politique. Toutefois, comme **Signes** est une fable, un prétexte permettant à M. Night Shyalaman de plaider une cause, cela n'entame pas l'impact de son film. Dans **Signes**, Shyamalan recherche la plus grande tension. Il emploie le cinéma, art de la manipulation, de façon libérale et généreuse, mettant un point d'honneur à incarner le personnage le plus sombre, auquel il offre le meilleur de lui-même, moins par goût narcissique de la composition que par souci d'exploration.

«Je voulais dans **Signes** *retrouver cette vieille peur des extraterrestres tombée en désuétude depuis que Steven Spielberg nous a affirmé que les E.T. étaient gentils»*, dévoile M. Night Shyamalan. *«Malgré toute l'admiration que j'ai pour l'œuvre de Spielberg, j'appartiens à l'autre école, celle qui raffole des vilains Martiens. Je voulais montrer que pour des créatures encore plus évoluées, l'être humain pouvait n'être que du bétail. Bien sûr, il s'agit un peu de la même idée que dans* **Independence Day** *ou* **Mars Attacks!**. *Mais il n'était pas question pour moi de réaliser un film comique comme ces deux longs-métrages là ! Quant à la manière de montrer l'invasion, j'ai pensé que la télévision était l'instrument le plus logique. Nous avons commencé le tournage juste après les événements du 11 septembre. Inutile de vous parler de l'influence des attentats sur notre état d'esprit. J'ai moi-même perdu deux amis dans la tragédie. Ce fut comme si, tout à coup, les métaphores fictionnelles du récit devenaient réelles. Initialement, mon propos était de questionner sur la vérité et sur la conviction, de savoir si l'être humain, face à un danger a priori insurmontable, doit dire à ses proches en sachant qu'il ment : «Ne vous en faites pas, tout va bien se passer». Pour moi, les extraterrestres étaient avant tout une métaphore des démons intérieurs de Graham revenus le hanter. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai opté pour un design très anguleux avec des griffes, de manière à*



ce que les extraterrestres ressemblent encore plus à des créatures des abysses. L'idée c'était qu'après avoir traversé l'Enfer dans cette cave plongée dans l'obscurité, Graham remonte à l'étage, vers la lumière, plus fort. Et quand l'Extraterrestre apparaît devant lui, menaçant son fils, il est empli de courage, il a enfin recouvré la foi. Tout prend un sens, il doit combattre son pire ennemi, sa propre négativité, et les vaincre…»

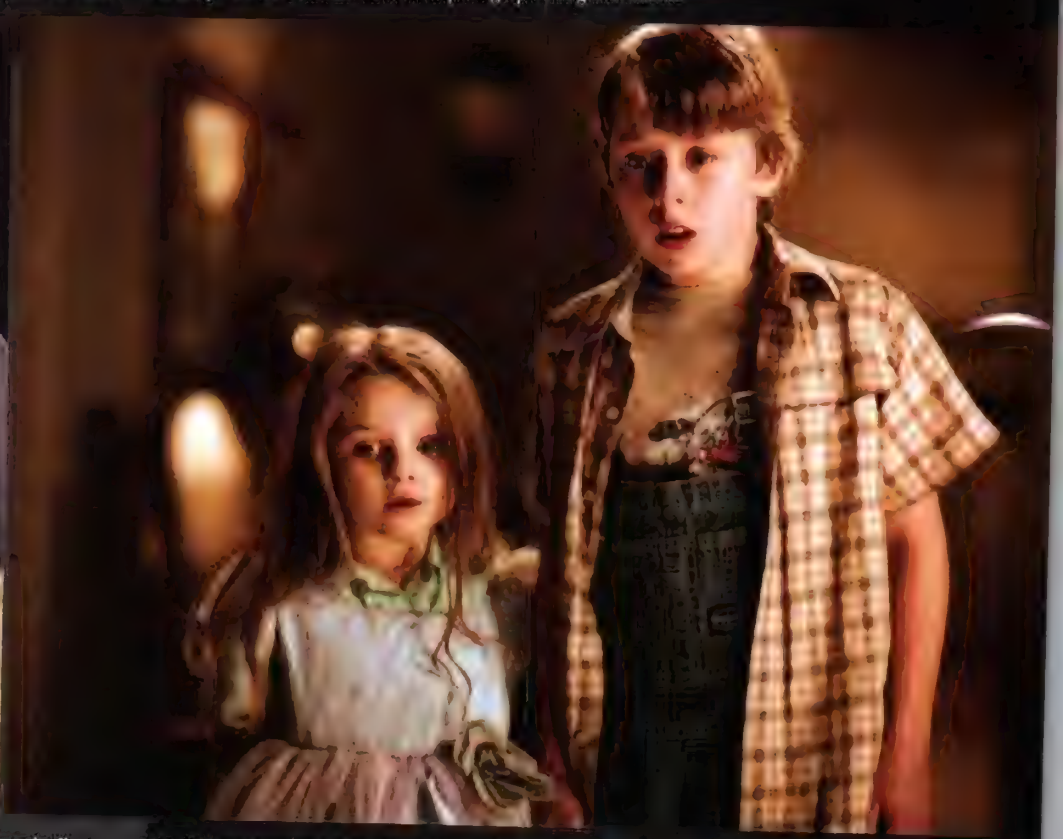
CLASSICISME

«Dans le contexte post 11 septembre, l'idée de perturber le quotidien familial avec des infos extraordinaires véhiculées par le petit écran était totalement logique et stimulante. D'une certaine manière il s'agissait pour moi d'analyser l'actualité en direct… Quand la famille est enfermée dans la cave, ce n'est pas le hasard si le poste de radio prend le relais de la télé. Pour ces scènes, j'avais à l'esprit l'émission d'Orson Welles, celle où il fit croire à tous les Américains que la Terre était envahie par des Martiens. En filmant les scènes de

la cave, je souhaitais m'approcher de ce sentiment de panique totale. En enfermant les personnages, j'enfermais et aveuglais aussi les spectateurs, ne disséminant que des bribes d'informations relatives à l'invasion. C'était pour moi une façon très jouissive de maîtriser le récit. Et quand finalement, on voit vraiment l'une des créatures, c'est tout d'abord une nouvelle fois à travers l'écran de la télévision. Lorsqu'elle meurt, c'est encore à travers un reflet dans l'écran ! D'une certaine manière, c'est la télévision qui introduit ces créatures et c'est encore la télévision qui les reprend. Mais, plus que de parler de communication, **Signes** *était surtout pour moi l'occasion de montrer l'apprentissage de la foi, qui est d'une certaine manière un sujet commun à tous mes films. Ce sont les enfants qui apprennent aux adultes à retrouver foi en eux-mêmes, à se remémorer les vertus de leur jeunesse, que ce soit leur vigueur ou leur ouverture d'esprit. J'aime les personnages qui sortent de leur léthargie. Ils reçoivent tous des dons qui leur paraissent au départ négatifs et dangereux, avant d'en vérifier les vertus positives. Ils finissent alors par se rappeler que le fait d'exister est quelque chose d'unique.*

Mes films traitent moins de familles brisées que d'attitudes à adopter face à la vie. Je pense mes scénarios en termes de problèmes à résoudre et d'attitudes à définir. Je suis hindou. J'ai passé 10 ans dans une école catholique et 4 ans dans une école épiscopale. Il est logique qu'à la suite d'un tel parcours je sois amené à me poser pas mal de questions. Finalement, je crois que la spiritualité est plus importante que la religion. La curiosité que l'on éprouve pour ses semblables est quelque chose de très important. Chercher à en apprendre le plus possible sur soi-même et sur autrui est fondamental dans la vie. C'est le meilleur moyen pour progresser dans l'existence. La philosophie zen est donc primordiale à mes yeux. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'utilise rarement les armes à feu dans mes films, car il s'agit pour moi d'une façon artificielle d'intensifier les enjeux dramatiques d'une scène. Cela ne veut pourtant pas dire que je n'y recours jamais. Dans le scénario originel de **Sixième sens**, *Haley Joel Osment devait tenir un pistolet. Mais cela ne me paraissait pas effrayant. La menace venait de l'arme, plus de l'enfant. Or, je préfère toujours favoriser l'élément humain et la psychologie aux artifices plus mécaniques. C'est pour cette raison que je voulais vraiment interpréter Ray Reddy, car je me sentais très proche du personnage. C'est un homme qui veut se faire pardonner mais ne peut réparer le mal qu'il a commis. C'est aussi le personnage qui connaît sans doute le mieux les extraterrestres. Il est vétérinaire, il a effectué une des créatures, c'est lui qui a le plus conscience de ce qui est en train d'arriver. Il a senti que la faune animale était inquiète. Auparavant, je n'avais pas le courage de jouer des personnages étoffés. J'avais le sentiment d'avoir pas mal de choses à apprendre sur le plan de l'écriture cinématographique et du tournage, même si dans* **Sixième sens** *j'avais déjà envie d'interpréter le rôle du père de famille qui regarde la vidéo de l'empoisonnement. Avec* **Signes**, *j'ai senti que c'était le bon moment pour prendre un risque et rendre le processus de création encore plus personnel. J'étais terrifié à l'idée de jouer ma grande scène dans* **Signes**. *À partir du moment où je suis sorti de la camionnette pour aller sur le plateau et me faire maquiller, j'ai commencé à m'intéresser à l'éclairage, à la position de la caméra… si bien qu'au moment de jouer j'avais complètement oublié mes intentions initiales. Le processus de création filmique est extrêmement complexe. Il faut donc savoir parfaitement gérer son temps et ses objectifs. Pour cela, être entouré des bons comédiens et des bons techniciens est une aide précieuse. J'avais fait* **Sixième sens** *avec Tak Fujimoto, puis* **Incassable** *avec Eduardo Serra, qui est aussi un directeur de la photographie de grand talent. Mais Tak me paraissait plus apte à éclairer le «cauchemar» qu'est* **Signes**. *Il est d'ailleurs amusant que ce film au décor très américain soit réalisé par un cinéaste d'origine indienne et un directeur de la photographie japonais ! Tak possède un don pour créer des atmosphères à la fois sombres et chaudes. Nous avons beaucoup parlé des couleurs et décidé que le corps du film serait plutôt monochrome, tandis que la couleur, notamment le bleu et le mauve, est réservée aux scènes de flash-back de l'accident. J'ai néanmoins souhaité conserver un lien émotionnel entre les différents niveaux narratifs du récit en jouant sur les nuances bleutées. Peu à peu, nous avons développé avec Tak un langage commun. Il sait que je n'aime pas les éclairages tombants, plats, mais que je préfère avoir plusieurs sources en contre-plongée, pour faire ressortir les ombres. J'aime créer par l'éclairage une sensation d'enfermement, de piège, de menace, en réduisant l'espace et en augmentant les zones où peut se cacher le danger. En fait, j'adore le cinéma à l'ancienne, presque artisanal. Je suis un fan de la mise en scène classique.»*

Bertrand ROUGIER



Ci-dessus :
Cloîtrés dans leur maison, et même retranchés dans la cave, Graham, Merrill, Bo et Morgan attendent patiemment que l'« orage » passe…

HALLOWEEN RESURRECTION
DE RICK ROSENTHAL

LA TÊTE SUR LES ÉPAULES

CRÉÉ ET IMMÉDIATEMENT SACRALISÉ PAR JOHN CARPENTER EN 1978, MICHAEL MYERS EST, 24 ANS PLUS TARD, TOUJOURS ACTIF. AYANT SURFÉ AVEC SUCCÈS SUR LA VAGUE CYNIQUE ET AUTO-DESTRUCTRICE DU NÉO-SLASHER, LE BOOGEYMAN SEMBLE AMORCER AVEC **HALLOWEEN : RESURRECTION** UN NOUVEAU DÉPART POUR CE TROISIÈME MILLÉNAIRE ET IL EN PROFITE POUR SE DÉBARRASSER EN ROUTE DE NOMBREUX ÉLÉMENTS AYANT CONTRIBUÉ À SON SUCCÈS PASSÉ. DU CHANGEMENT DANS LA CONTINUITÉ ?

Avec un budget de 17 millions de dollars, **Halloween : 20 ans après** a rapporté aux États-Unis près de 55 millions de billets verts en fin de carrière. De quoi donner des idées à ses producteurs, surtout que le film, qui rencontre un très bon accueil critique, marchera plutôt bien à l'étranger. Et pourtant le challenge n'était pas remporté d'avance. En France par exemple, la série n'était plus distribuée en salles depuis 1988 (avec **Halloween 4**), forçant les aficionados à attendre des sorties vidéos arrivant à reculons (ce qui fut le cas pour **Halloween 6**, longtemps disponible en import laserdisc avant d'être distribué par Buena Vista).
Abondamment cité par Kevin Williamson, le pape du néo-slasher, Michael Myers voit sa cote de popularité exploser après le succès mondial de **Scream**. De nouveau à la mode, le slasher égraine avec constance un paquet de films à la qualité discutable, allant du plutôt réussi (**Souviens-toi… l'été dernier**, **Urban Legend**, **Cut**) au très chiant (**Souviens-toi… l'été dernier 2**, **Urban Legend 2**, **Mortelle Saint-Valentin**), comme si tout le monde sentait que ce revival était doté d'une minime durée de vie.
Poussée au cul par sa fille qui ne jure que par la série ***Dawson***, Jamie Lee Curtis se laisse alors courtiser par un Williamson qui ne manque pas de lui faire remarquer que le film de Carpenter s'apprêtait à souffler ses vingt bougies cette année-là (nous sommes en 1998). Emballée par un projet qui pourrait sortir sa carrière du trou, l'ex- « scream queen » en chef approche Carpenter, dans l'espoir que le maître accepte de réaliser ce nouveau chapitre. Guère motivé par le salaire qu'on lui propose, Carpenter refuse poliment en prétextant une grande fatigue due au tournage harassant de **Vampires** et préfère encaisser passivement ses royalties. Déçue mais pas découragée pour autant, Jamie Lee Curtis se tourne vers Steve Miner (qu'elle rencontre pour la première fois sur le nanar **Forever Young**), un routard du slasher ayant signé deux épisodes de la saga **Vendredi 13**. Financé par Williamson himself et les frères Weinstein, **Halloween : 20 ans après** claironne le retour de Myers en salles. Le film est donc un succès et la majorité des spectateurs souligne l'efficacité des 20 dernières minutes qui voient Laurie Strode péter les plombs, devenir une furie et s'armer d'une hache pour s'en aller décapiter son frère, scellant ainsi à jamais une lutte fratricide qui n'a que trop duré.
Et c'est là que réside le problème pour des producteurs, certes heureux d'avoir fait péter le jackpot mais inquiets devant l'hypothèse de ne pas pouvoir continuer à le faire, vu que le septième épisode met un point final à la série. Qu'à cela ne tienne ! Toujours aussi roublard, le père Moustapha Akkad (le producteur en chef de la série) annonce rapidement à une presse médusée (mais alors médusée) que Michael Myers n'est pas mort et qu'il s'apprête à revenir dans un huitième épisode. Stupeurs et tremblements ! Mais comment vont-ils faire ? Réponse dans quelques minutes.

Le scénariste Larry Brand (le thriller **Paranoïa** avec Larry Dracke) se met au travail sur un script intitulé **MichaelMyers. com**, mettant en scène l'investigation de la maison abandonnée des Myers par des étudiants, le tout retransmis sur le Net. Sean Hood (**Cube 2**) prend le relais et remanie quelque peu le script, permettant ainsi à **Halloween : The Homecoming** (le film change de titre pour la première fois) de rentrer officiellement en préproduction en mars 2001. En plein casting, la réalisatrice Whitney Ramsick, initialement prévue, est évincée au profit de Rick Rosenthal, réalisateur ayant fait ses armes sur **Halloween 2**.
Un réalisateur apparemment ravi de retrouver une Jamie Lee Curtis qui, obligée par contrat de faire un caméo, semble malgré tout assez motivée pour une nouvelle introspection dans la folie meurtrière de Michael Myers.
Rosenthal s'explique : *« toute cette histoire me fait penser au titre d'un James Bond :* **Jamais, plus jamais**. *Je pensais en avoir fini avec cette série. Mais les circonstances ont changées. Jamie a lu le script et y a vu l'opportunité d'en finir une bonne fois pour toutes avec son personnage. Nous étions de plus ravis de retravailler ensemble 20 ans après* **Halloween 2**, *nous avions pris énormément de bon temps sur ce film ».*
Sorti le 12 juillet dernier aux États-Unis, **Halloween Resurrection** (le film change de titre pour la seconde fois car la production tient absolument à faire savoir que Myers est vraiment de retour) rafle 12,3 millions de dollars lors de son premier week-end (pour un budget de 15 millions) pour finir à plus de 35 millions à la fin de l'été.
Aucun doute, Michael Myers est bien vivant.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Myers sort de l'ombre. Sara Moyer (Bianca Kajlich) et Freddie Harris (Busta Rhymes) vont déguster!

Toujours présente et aussi acharnée, Laurie Strode (Jamie Lee Curtis) se prépare pour le dernier round.

ÉPILOGUE

Au fond d'un couloir d'hôpital, Laurie Strode est prostrée dans sa chambre. L'homme qu'elle a décapité cette nuit-là n'était pas son frère mais un pauvre flic s'étant fait broyer le larynx par Myers qui en a profité pour échanger leurs vêtements et disparaître dans les bois. Laurie sait que rien n'est fini et que, tôt ou tard, son frère reviendra pour un ultime face à face. Et ce qui devait arriver arriva. Bien décidé à en finir, Myers déboule comme un taureau dans l'hôpital et fond sur une proie qui se battra jusque dans ses derniers retranchements. Rapidement acculée par cette impitoyable machine, Laurie Strode finit par faire face à son destin et rendra l'âme dans les bras de son frère, un couteau planté dans le dos. Fin d'une époque.

Un peu gonflé de la part des scénaristes de se débarrasser de Laurie Strode dès l'ouverture du film. Tuer ce personnage à cet instant de l'histoire peut s'avérer périlleux et à double tranchant. Certes, le film frappe fort d'entrée et marque l'histoire de la série d'une pierre blanche mais prend un risque incalculable concernant le récit à venir puisque Michael Myers n'a plus aucune motivation au moment où le cadavre de sa sœur touche le sol.

La scène qui suit est, à ce niveau, révélatrice. Enfin débarrassé de Laurie, Michael entre dans la chambre d'un des pensionnaires de l'hôpital psychiatrique, un taré passionné par les tueurs en série et passant ses journées à énumérer leurs forfaits. On s'attend à ce que Myers le charcle rapidement mais, contre toute attente, il lui remet son couteau. Le boogeyman dépose les armes, tout simplement. C'est fini maintenant. Impressionné devant l'une de ses idoles, le taré déblatère son palmarès. Une scène qui permet d'affirmer qu'il existe bien deux séries en une dans la saga **Halloween**, les épisodes 4, 5 et 6 d'un côté (Myers est le bras armé d'une secte païenne), les épisodes 1, 2 et 7 de l'autre (la traque de Laurie Stode) puisque le bonhomme ne fait à aucun moment allusion aux films impliquant la fameuse secte. Désormais apaisé, Myers tourne les talons et rentre chez lui. Rideau sur une histoire qui a duré plus de 20 ans.

THE MICHAEL MYERS PROJECT

Halloween Resurrection ne sera donc pas cette tragédie œdipienne qu'étaient les films de Carpenter et de Steve Miner. Rick Rosenthal renoue avec le slasher brutal, un rien décérébré sur les bords, malgré une volonté évidente de vouloir se démarquer d'une certaine concurrence ayant

Revenu dans sa maison natale, Michael Myers découvre que celle-ci sert désormais de lieu de tournage à une émission télé animée par des étudiants : des victimes toutes désignées.

L'HÉCATOMBE

MOINS PRODUCTIF QUE JASON VOORHEES, MOINS POSEUR ET BEAUF QUE FREDDY KRUEGGER, MICHAEL MYERS EST POURTANT DEPUIS PLUS DE 20 ANS MAINTENANT LE BOOGEYMAN ULTIME, L'INCARNATION DU MAL À L'ÉTAT PUR. VEDETTE DE SEPT LONGS-MÉTRAGES (IL N'APPARAÎT PAS DANS HALLOWEEN 3 : LE SANG DU SORCIER, LE TRÈS BON ÉPISODE DISSIDENT OÙ UN MAGNAT DU JOUET MET EN PLACE UN PLAN DIABOLIQUE POUR ÉRADIQUER TOUS LES ENFANTS DE LA TERRE), LE CROQUEMITAINE IMAGINÉ PAR JOHN CARPENTER ET DEBRA HILL EST À L'HONNEUR CE MOIS-CI AVEC UN PETIT RÉCAPITULATIF DE TOUS SES MEURTRES. TRICK OR TREAT !

HALLOWEEN
DE JOHN CARPENTER (1978)

L'odyssée sanglante de Michael Myers commence au soir du 31 octobre de l'année 1963. Encore bambin, mais déjà bien à l'ouest dans sa tête, le jeune Michael (Michel dans une vf d'un ringard) massacre sa sœur aînée avec un couteau de cuisine qui deviendra désormais son arme de prédilection. Il lui faudra attendre quinze longues années pour continuer à arroser sa soif intarissable de sang. Après avoir laissé un cadavre sur le bord d'une route, Myers se fait la malle sur un berger allemand avant de (re)tirer aux choses sérieuses. Il interrompt la matinée amie de Laurie Strode dans sa voiture avant de l'épingler joyeusement un type contre une porte au couteau et se déguise en fantôme à roulettes pour une seconde (re)prise avec un fil de téléphone.

Une agrafe à mettre dans le cou, un coup dans l'œil, un coup de couteau dans l'estomac et six balles dans le buffet n'empêcheront pas le boogey man (ici interprété par Nick Castle, pote de Carpenter et réalisateur de **Starfighter**) de revenir à la fin du film.

Bilan : 5 morts.

HALLOWEEN 2
DE RICK ROSENTHAL (1981)

À peine revenu, Myers (Dick Warlock, vu dans **Pumpkinhead** et assassin cubiculaire dans **Halloween 3**) prend le relais derrière le masque, s'empresse de dérober un couteau pour le ficher accessoirement dans la gorge d'une pauvre infirmière, traquer la sœur cadette dans un hôpital, s'éclater un marteau dans le crâne d'un garde, étrangler un Casanova en blouse blanche, abuser de la perche du fisc comme un forcené, planter une seringue dans l'œil d'un docteur et d'une infirmière, en voir une autre de tout son sang, en foutre une dernière de force avec un scalpel, blesser mortellement hors champ un ambulancier et exploser un flic. Cinq balles dans le corps, deux dans la tête et une crémation provoquée Myers de meurtres pendant sept longues années.

Bilan : 10 morts.

HALLOWEEN 4
DE DWIGHT H. LITTLE (1988)

The Shape is back ! Durant son transfert à l'hôpital, Michael (c'est le cascadeur George P. Wilbur qui s'y colle) en profite pour enfoncer son pouce dans le crâne d'un mec et en tue trois autres dans un accident de voiture. Puis cache derrière des barbelés, il s'amuse à planter une tige d'acier dans un poteau électrique.

Une fois le légendaire masque blanc récupéré, les choses sérieuses reprennent (et pas belle) : il se tape le deuxième infirmier de la caravane électrocuté en ouvrant sur des lignes à haute tension, massacre on ne sait comment un flic dans un commissariat, en égorge un autre avant de choper Kathleen Kinmont (la meuf qui se fait passer pour une infirmière dans la série **Le Fabuleux** avec Lorenzo Lamas) au fusil de chasse contre un mur. Puis il brise à mains nues les cervicales de son amant, poignarde et tranche trois centimètres d'une camionnette avant d'arracher la gorge du conducteur.

Un coup de rapid et des dizaines de balles traversent au fond d'un puit pour quelque temps.

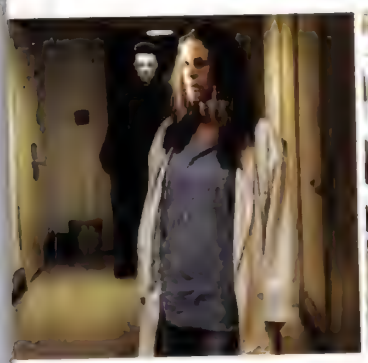
Bilan : 14 morts.

réussi à se renouveler avec succès (**Jason X**). Les nouvelles technologies (l'Internet) et la « real-tv » sont donc au centre de cette histoire.

La jeune Sara Moyer (Bianca Kajlich, une habituée de la série ***Boston Public***) et cinq de ses amis sont sélectionnés pour passer une nuit dans la maison de Michael Myers, nuit qui sera intégralement diffusée sur le Net via un réseau de caméras installées dans les pièces et sur les candidats eux-mêmes. Réticente dans un premier temps, Sara sera rapidement convaincue de participer à l'expérience par son producteur Freddie (le rappeur Busta Rhymes) qui voit en cette fille à l'apparence fragile une victime idéale pour un show d'horreur retransmis en direct. Équipés de micro-caméras, les étudiants se laissent enfermer pour une nuit qui s'annonce bien agitée car tout le monde ignore que Myers est revenu chez lui et vit désormais reclus dans les recoins les plus sombres de sa maison d'enfance. Le show commence, bientôt suivi par le carnage.

Unité de lieu, unité de temps, Rick Rosenthal ne déroge pas à deux des plus sacro-saintes règles du slasher-movie et se met en danger uniquement au niveau de la réalisation, délaissant pour le coup la narration de son film.

Passé ses scènes d'expositions, **Halloween Resurrection** enchaîne les meurtres avec la régularité d'un métronome, s'accordant même sur la fin une brutale accélération de la cadence. On est loin de la sobriété des épisodes 1 et 7, sobriété qui rendait Myers beaucoup plus dangereux et inquiétant. Moins intéressant, le challenge technique était, semble-t-il, celui que Rosenthal voulait relever : *« la chose la plus dure sur ce film fut de convaincre la production de mon plan, que chacun des 6 acteurs portent une caméra et que douze autres de surveillance soient disposées dans les pièces. Lors des scènes avec nos 6 acteurs, nous tournions avec 18 caméras. C'était vraiment très dur au début. Mais je suis content du film. Je trouve ce concept très malin et rafraîchissant. Je pense que c'est un bon mariage entre le film d'horreur classique et quelque chose de très moderne, de très hype !».*



Ci-dessus, de gauche à droite : le frère et la sœur, bons tous les deux pour l'internement à vie.

La brune Sara Moyer, nouvelle victime désignée du croquemitaine.

Page ci-contre, de gauche à droite et de haut en bas : Piégé comme une vulgaire marionnette, Michael Myers n'a pourtant pas encore dit son dernier mot.

Michael Myers se laisse aller à son sport favori : trucider du teenager !

Le résultat ? Une mixture improbable entre **Blair Witch** (un film plus vraiment en odeur de sainteté à Hollywood après l'échec artistique et commercial de sa séquelle) et un slasher lambda, laissant dans la bouche comme un goût de fumisterie à prétentions auteurisantes, abusant de split-screens et de plans filmés à l'arrache. Des effets de style inutiles pour un univers visuellement très riche (la nuit d'Halloween, ses masques et ses coutumes) auquel aurait suffi un réalisateur plus en harmonie avec son histoire qu'avec sa caméra.

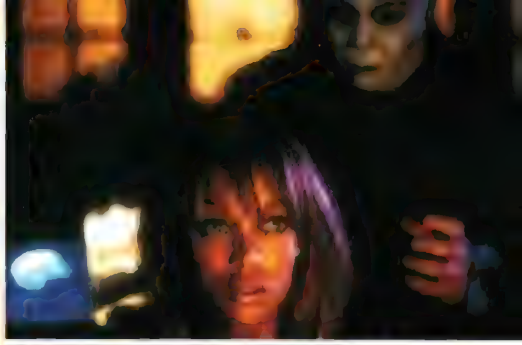
DAVID CONTRE GOLIATH

Pour la défense de Rosenthal, il faut admettre que le tournage d'**Halloween Resurrection** ne fut pas de tout repos. Au marché du film du festival de Cannes 2001, David DeCoteau projette son nouveau film en avant-première, le slasher **Final Stab** (sorti en France, en vidéo, sous le titre **Final Scream**, voir Mad 139). Bonne petite série Z mettant en scène un groupe de jeunes enfermés dans une maison où sévissent deux tueurs (un vrai et un faux), **Final Stab** met une grosse claque aux dirigeants de Miramax qui s'aperçoivent que leur film a exactement le même pitch et que DeCoteau a dégainé le premier. Impossible de présenter le film en l'état sans se faire traiter de pâles copieurs. Prévue pour septembre 2001, la sortie du huitième épisode d'**Halloween** est repoussée de plusieurs mois, contraignant Rosenthal et toute sa clique à se retrouver de nouveau pour tourner de nouvelles scènes écrites dans l'urgence. Le cocktail idéal pour envoyer un film à l'abattoir. Il ne reste à l'écran qu'une idée exploitée pendant environ 15 minutes. Histoire de mettre un peu de piment dans le jeu, Freddie endosse la panoplie de Myers et s'amuse à effrayer les étudiants. Au détour d'un couloir, il tombera nez à nez avec son illustre modèle. Croyant avoir affaire à un employé de son émission, Freddie s'emporte, l'engueule et lui ordonne de dégager. Et Myers s'exécute, sûrement saoulé par le flot ininterrompu de paroles du rappeur.

Peut-être l'une des meilleures scènes du film, du moins l'une des plus surprenantes. Puis le personnage interprété par Busta Rhymes tombera rapidement le masque et remettra par la même occasion le film sur les rails de la banalité. Un concept mort-né.

PROLOGUE

Halloween Resurrection laisse un peu nostalgique et songeur. Une page est tournée dans l'histoire de la saga. Pour preuve, le film ne fait jamais allusion au docteur Loomis, la Némésis de Michael Myers, magistralement interprété par le regretté Donald Pleasence pendant près de deux décennies. Enlever Loomis à Myers, c'est un peu comme enlever Van Helsing à Dracula. L'un ne peut fonctionner sans l'autre. Steve Miner l'avait bien compris en rendant hommage au personnage lors du générique d'**Halloween : 20 ans après** (la voix-off de Loomis décrivait la folie mentale de Myers) et en faisant planer son ombre sur toute la durée du film. Pour sa part, Rosenthal fait émerger de nouveaux personnages dans la saga. Des personnages atypiques comme



Freddie, ce producteur adepte du kung-fu (Myers et lui se foutent sur la gueule à deux reprises dans le film) et du bon mot (« *Trick or treat motherfucker!* » ou encore « *Happy fuckin'Halloween Mickey!* »), interprété par Busta Rhymes qui, après Snoop Dogg, Ice Cube et Ice T, nous montrent à quel point les rappeurs US aiment le cinéma de genre et y voient là un bien bel outil promotionnel.

Reste un Michael Myers égal à lui-même. Esthétique et charismatique à mort, le tueur de la Toussaint est, comme son collègue Jason, le véritable héros de l'histoire, contrairement aux derniers slashers en date qui sacralisaient des pouffes sans intérêts, cantonnant pour le coup leur tueur dans un second rôle inexploité. Derrière le masque, le nouveau venu Brad Loree jubile à l'idée d'être le croquemitaine : « *Pour moi, Myers est comme le requin des* **Dents de la mer**. *Il est l'ultime machine à tuer. Il traque et il tue. Avec Rick, nous voulions revenir au Michael Myers du premier épisode, à la démarche de Nick Castle. Je m'y suis beaucoup entraîné. Myers est le plus populaire des tueurs. Je serais honoré de continuer à l'interpréter* ».

Et on le lui souhaite, à Brad Loree, tant Myers effraie et fascine dès qu'il entre en action. Attitrer un acteur officiel au personnage (comme c'est le cas pour Robert Englund et Kane Hodder) ne peut-être que bénéfique pour le futur de la série, car futur il y aura, vu les recettes du film au box-office. Michael Myers superstar ? Plus que jamais malgré les faiblesses évidentes du film. Et en guise de consécration, le boogeyman connaîtra sous peu les honneurs d'une adaptation en jeu vidéo sur consoles nouvelle génération. C'est Big John qui va être content ! Le tiroir-caisse va encore tilter.

Alexandre BUSTILLO

USA.2002. RÉAL. : RICK ROSENTHAL. SCÉN. : LARRY BRAND & SEAN HOOD. DIR. PHOT. : DAVID GEDDES. MUS. : DIANEL LUX D'APRÈS JOHN CARPENTER. SFX : GARY J. TUNNICLIFFE. PROD. : MOUSTAPHA AKKAD & DIMENSION FILMS. INT. : JAMIE LEE CURTIS, BUSTA RHYMES, BRAD LOREE, TYRA BLANKS, BIANCA KAJLICH, SEAN PATRICK THOMAS... DUR : 1H25. DIST. : TFM. SORTIE LE 30 OCTOBRE 2002.

HALLOWEEN 5
DE DOMINIQUE OTHENIN-GIRARD (1989)

Pas reconnaissant pour un sou la tête de plâtre (Don Shanks un habitué du slasher vu dans **Douce nuit... sanglante nuit 2**) se prend dès le début du film pour Steven Seagal et déboîte la tête du pequenot qui l'a recueilli. Après cette petite remise en forme, il poignarde une greluche avec des ciseaux défonce la tête d'un fangio avec un outil de jardin et enfourche un amant trop pressé avant de décapiter sa belle à la faux. Avant bien aimé la fourche dans la scène de l'amant trop pressé, Myers la reprend pour massacrer deux flics stupides dans leur bagnole. Pour finir, il poignardera une jolie brune et pendra un gros flic mangeur de donuts par la fenêtre de sa maison. Deux balles dans le corps, des fléchettes soporifiques, un écrasement sous un filet d'acier et un tabassage à la poutre permettront aux forces de l'ordre de l'envoyer derrière les barreaux. Pas pour longtemps.

Bilan : 9 morts.

HALLOWEEN 6
DE JOE CHAPPELLE (1995)

L'épisode le plus faible de la série n'est pas le plus avare en meurtres. Alors attention, ça va aller très vite car Myers (après **Halloween 4**, George P. Wilbur reprend le rôle) est bien décidé à compenser l'absence de scénario par un déluge de sang. Inspiration ! Dans l'ordre, il embroche une tête sur une pointe d'acier, décapite un barbu avec ses grosses mains, empale sa nièce Jamie sur une moissonneuse-batteuse, plante une hache dans une petite vieille, électrocute son mari au point de lui faire exploser la tête, éventre un fumeur de joints et l'accroche à un arbre avec des guirlandes électriques (parfois, on se dit qu'il a rien à faire d'autre ce pauvre Michou), égorge un sosie d'Ewan Mc Gregor dans une salle de bains noyée de vapeurs, poignarde une punkette dans le dos (« *no future* », ça c'est sûr maintenant) tue cinq personnes d'un coup de machette dans un bloc opératoire et écrase la tronche d'un médecin contre une grille. Expiration ! Il ne faudra pas moins d'une chute dans un escalier, une décharge de flashballs, une injection de détergent et un fracassage de tête pour calmer ce pitbull en jupe.

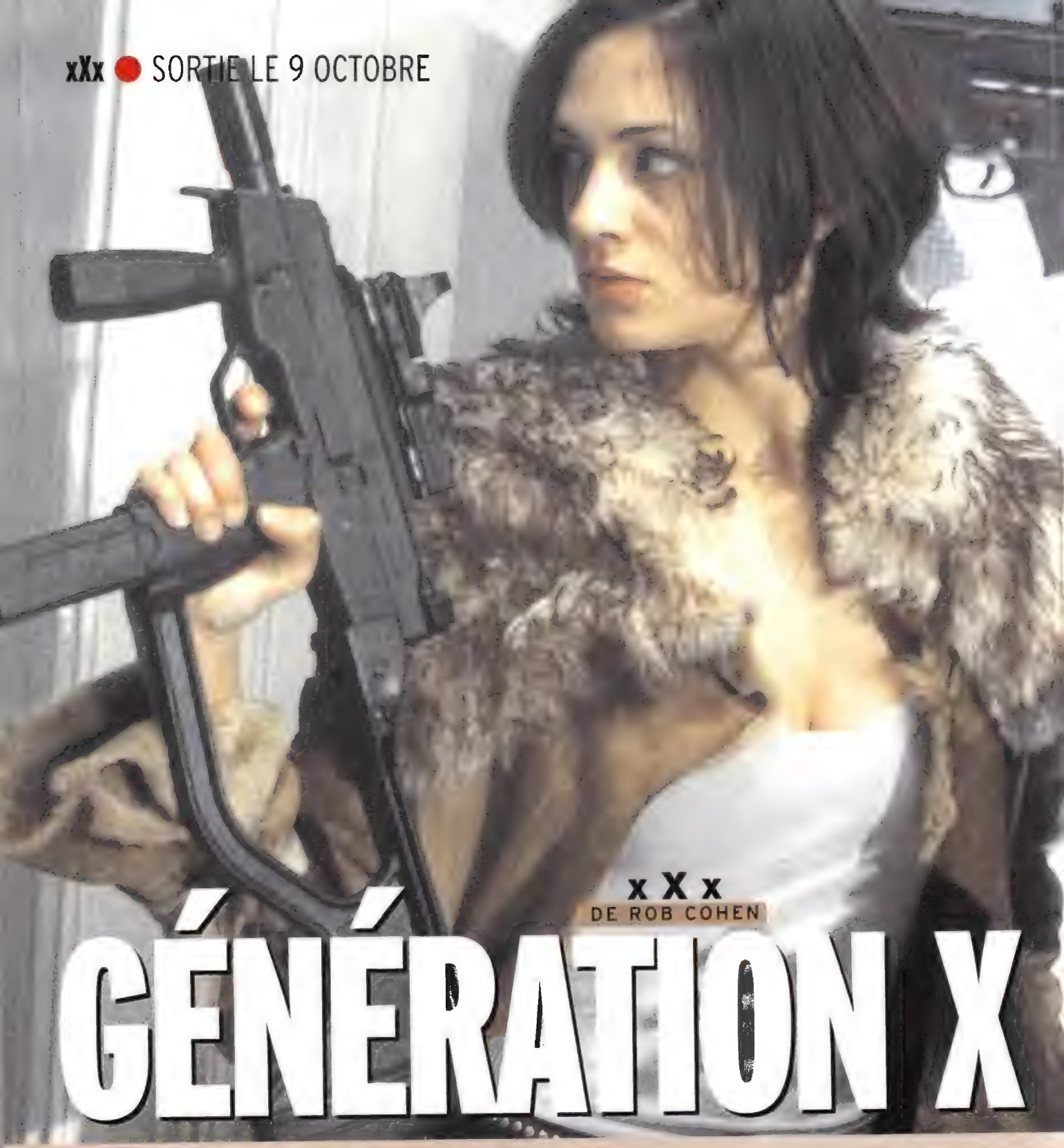
Bilan : 14 morts.

HALLOWEEN : 20 ANS APRÈS
DE STEVE MINER (1998)

Le film anniversaire calme le jeu et revient à l'économie, à l'image du film de Carpenter. Michael Myers (Chris Durand, un barou deur de la série B, vu dans **Uncle Sam** et **Demolition Man**) se fait plus discret, se tapit dans l'ombre observe et frappe ! Pour souffler ses bougies, le croquemitaine fracasse un branleur avec un patin à glace, poignarde son pote dans le dos et égorge l'infirmière du bon docteur Loomis. Puis il disparaît, se cache à nouveau, choisit ses victimes avec une seule cible en vue : sa sœur ! Après avoir planté un tire-bouchon dans la gorge d'un étudiant il défonce sa copine (la charmante Jodi Lyn O'Keefe) dans ce qui reste, à l'heure actuelle, comme son plus beau meurtre. Avec un sadisme raffiné, il lui brise la jambe, la tarde d'une dizaine de coups de couteaux, implante une lame dans son estomac et la suspend au plafond. La grande classe ! Après avoir poignardé un dernier type, Myers affrontera sa sœur, un coup de hache et une chute de balcon mettront un terme au premier round.

Bilan : 6 morts.

Alexandre BUSTILLO



xXx
DE ROB COHEN

GÉNÉRATION X

À PEINE UN AN APRÈS FAST AND FURIOUS, LE TRIO NEAL H. MORITZ/VIN DIESEL/ROB COHEN REMET LE COUVERT DANS LE DOMAINE DU GROS ACTIONER BOURRIN À DESTINATION DES MASSES ADOLESCENTES. QUAND MÊME PLUS RAPIDE ET FURIEUX QUE SON PRÉDÉCESSEUR, xXx FLEURE BON PAR CERTAINS CÔTÉS LE RETOUR DE LA GROSSE PÉTOIRE FUMANTE ET DE LA CASCADE «INCROYABLE MAIS VRAI». RESTE QUE LE FOND DE LA CHOSE PEUT LAISSER CIRCONSPECT...

Depuis le jour où il a été annoncé comme le prochain projet regroupant Rob Cohen et Vin Diesel, **xXx** a fait l'objet d'une campagne marketing particulièrement agressive. Constatant qu'il reste un énorme vide à combler en matière de gros films d'action bourrins, la Columbia et le producteur Neal H. Moritz font donc le forcing en se souciant bien évidemment de leur public, peut-être même un peu trop... Racontant l'histoire de Xander Cage (Vin Diesel), un jeune délinquant accro aux sports extrêmes qui va se retrouver engagé comme agent secret par le gouvernement et ainsi sauver le monde, **xXx** porte bien son titre. Tous les éléments du genre sont ici mis à jour et passés à la loupe grossissante. Il s'agit de faire un film bruyant, rempli de frime superficielle et de scènes d'action toutes plus maousses les unes que les autres et là-dessus, le contrat est rempli à 200 % si l'on pardonne une certaine baisse de rythme en milieu de métrage. À la base, on paye pour voir ce genre de films sans sourciller. Mais là, un petit rouage vient se glisser dans la grosse machine bien huilée.

Le film s'adressant directement aux jeunes adolescents, le public de base de ce genre de spectacle, tout est mis en œuvre pour les caresser dans le

sens du poil. Le héros pratique les mêmes sports qu'eux, accusant le même comportement réfractaire avant de se retrouver dans une situation que la plupart d'entre eux détesteraient : il est forcé de subir une sorte d'autorité parentale lorsque le gouvernement lui met le grappin dessus. Logiquement, il se rebelle, ce qui offre les séquences les plus réjouissantes du film, le point culminant étant établi dans une fausse séquence d'entraînement où Xander se fout ouvertement de la gueule de son geôlier (Danny Trejo !!!) en pensant avoir à faire à un entraîneur alors qu'il s'agit véritablement d'un ennemi. La gouaille burinée de Vin Diesel y fait merveille et le film aurait dû garder cette « fuck you attitude » tout du long. Malheureusement, le personnage rentrera dans le rang aussitôt que sa véritable mission, le point central de l'intrigue, sera mise en place. Il n'utilisera plus que ses compétences physiques sans avoir à y adjoindre son mode de pensée si particulier. Avec pour figure paternelle un Samuel L. Jackson qui le balade pour obtenir ce qu'il attend de lui, Xander va vite accepter de prendre ses responsabilités et devenir un « citoyen modèle », une figure héroïque au-delà de tout soupçon, rentrée dans le rang, alors même que ce qui faisait son charme appartient aux caractéristiques propres des anti-héros. Certes, cet arrière-goût de cynisme moralisateur (fortifié par un message anti-tabac surprenant) n'empêche pas d'apprécier les quelques gros morceaux d'action en multi-caméra (la seconde équipe a fait du bon boulot) au point de se voir revenir au temps des glorieuses eighties. Mais quand on aperçoit le véritable potentiel du film et qu'on le compare au produit fini, on se demande vraiment ce que le personnage de Xander Cage aurait donné sous le coude d'un vrai cinéaste maverick et non d'un réalisateur ayant, quant à lui, depuis longtemps perdu le peu de sensibilité dont il aura pu faire preuve.

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2002. RÉAL.: ROB COHEN. SCÉN.: RICH WILKES. DIR. PHOT.: DEAN SEMLER. MUS.: RANDY EDELMAN. PROD.: NEAL H. MORITZ, CREIGHTON BELLINGER & DEREK DAUCHY POUR ORIGINAL FILMS/REVOLUTION STUDIOS. INT.: VIN DIESEL, SAMUEL L. JACKSON, ASIA ARGENTO, MARTON CSOKAS, DANNY TREJO... DUR.: 2H03. DIST.: COLUMBIA. SORTIE LE 9 OCTOBRE 2002.

INTERVIEW

VIN DIESEL
LE GÉANT DE FER

UN PHYSIQUE MASTOC ET DU TALENT À REVENDRE. VOILÀ LA MANIÈRE LA PLUS RAPIDE DE PRÉSENTER LA NOUVELLE ACTION-STAR HOLLYWOODIENNE. REMARQUÉ DANS **IL FAUT SAUVER LE SOLDAT RYAN**, VIN DIESEL EXPLOSE À L'ÉCRAN EN INCARNANT LA MACHINE À TUER RIDDICK DANS **PITCH BLACK**. AVEC **FAST AND FURIOUS** ET AUJOURD'HUI **xXx**, DEUX CARTONS AU BOX OFFICE US, IL PEUT DÉSORMAIS PRÉTENDRE JOUER DANS LA COUR DES GROS SALAIRES.

Ci-dessus :
Véritable casse-cou adepte des sports extrêmes sans cesse en démêlés avec la justice, Xander Cage (Vin Diesel), alias xXx, devient un super espion au service du gouvernement pour éviter la prison.

Page de droite :
A moto ou en surf, poursuivi par une avalanche ou en plein cœur d'une explosion, Xander cage parvient toujours à se sortir des situations les plus périlleuses avec une dextérité certaine.

À PROPOS DU FILM ET DE SON PERSONNAGE

Il est difficile de décrire précisément **xXx** car il prend le genre entier et le retourne par ses racines. Les films d'espionnages existaient avant même que je ne commence à regarder des films, avant même **Dr No**, mais là, nous prenons en compte la pop culture et la nouvelle génération de spectateurs en nous adressant directement à elle : nous prenons l'un des leurs pour en faire un agent secret. Donc je pense que Xander Cage est un personnage universel et c'est ce qui rend le film si fascinant. Il fait ce que les jeunes d'aujourd'hui font : du snowboarding et du motocross. Mais je pense que Xander dégage également une sorte de patriotisme post-11 septembre. Les spectateurs vont comprendre à travers l'intrigue et le thème que ce gars, comme beaucoup d'américains et de gens à travers le monde, pensait auparavant que la croyance en son pays, le devoir de citoyen et ce genre de choses faisaient partie du passé. Nous avons affaire avec Xander Cage à un type qui est resté très longtemps nihiliste et dont l'engagement à la CIA pour sauver le monde a renforcé son sens du devoir. Il s'agit en quelque sorte d'un anti-héros, ce qui est toujours plus intéressant à interpréter. Si on racontait l'histoire d'un type qui a toujours voulu être agent secret pour le bien de sa patrie, ça aurait été moins intéressant d'un seul coup. Ce serait un héros parfait, droit, lisse, auquel personne ne pourrait s'identifier. Comme ce type fait des doigts au gouvernement, chaque gosse peut s'identifier à lui. Et quand il se retrouve à prendre en compte la situation de crise dans le monde, ça devient plus intéressant dès lors qu'on le suit dans ses aventures.

À PROPOS DE SON ENTRAÎNEMENT

J'ai eu deux fois plus d'entraînement sur ce film que sur n'importe lequel des autres que j'ai pu faire. J'ai dû apprendre l'escalade, le maniement des armes, le snowboard et le motocross, et c'était juste pour commencer. J'avais déjà conduit des motos étant plus jeune donc le premier jour, je faisais des doubles sauts et ce genre de choses. Le studio a pris peur et m'a demandé d'arrêter. Mais cet entraînement m'a permis de m'installer et de développer mon personnage parce que dans un sens, le studio prenait la place que le gouvernement occupe pour mon personnage, en annulant mes exercices et en se mettant en colère dès que je poussais un peu trop loin le zèle. Ironiquement, ce ne sont pas les cascades les plus spectaculaires qui faisaient peur au studio mais plutôt celles qui incorporaient le plus d'éléments logistiquement pointus. Je devais conduire une moto sans

ROB COHEN LES POINGS SUR LES X

LONGTEMPS IMPLIQUÉ DANS LA PRODUCTION, PASSÉ À LA RÉALISATION AVEC UN PETIT FILM INTIMISTE (UN PETIT CERCLE D'AMIS), PUIS BIOGRAPHE DE BRUCE LEE (DRAGON), FABRIQUANT DE BLOCKBUSTERS (DAYLIGHT, CŒUR DE DRAGON), PÉDAGOGUE PERVERS (THE SKULLS) ET ADEPTE DU TUNING (FAST AND FURIOUS), ROB COHEN ASSUME xXx AVEC LA BONNE CONSCIENCE DU DEVOIR ACCOMPLI.

***xXx* marque votre deuxième collaboration avec *Vin Diesel* après *Fast and Furious* ?**
Effectivement. À la fin du tournage de **Fast and Furious**, nous nous sommes promis de collaborer sur un projet plus important qui, cette fois, reposerait entièrement sur ses épaules. Pas de co-vedette comme Paul Walker dans **Fast and Furious**. Il fallait également que ce projet permette à Vin Diesel d'exploiter le maximum de son potentiel. Je voulais qu'il en soit vraiment LA star. Tout ceci nous a amené à nous intéresser au scénario de **xXx** plutôt que de nous satisfaire d'un **Fast and Furious 2** qui, s'il nous aurait enrichi, ne nous aurait pas donné la même satisfaction qu'un film original. Je pense que nous avons opté pour le bon projet.

Un projet qui slalome toujours entre humour et action, des ingrédients que vous semblez prendre plaisir à doser au gré des scènes.
Quand j'étudiais le cinéma à l'école, la plupart des élèves et professeurs pensaient que le plus important dans la réalisation d'un film tenait à l'angle de prises de vues, au travail de la caméra. C'est important, certes, mais pas autant que la couleur que vous voulez donner à votre film, à sa tonalité. Si vous la connaissez précisément, votre projet se développera de lui-même. Il faut surtout savoir ce qu'on veut. Si vous voulez tourner un drame, il faut savoir quelle part de lumière vous laisserez éclairer les ténèbres de la tragédie. Un réalisateur ne peut arriver sur le plateau et, selon l'humeur du jour, décréter qu'il va donner dans l'humour et, le lendemain, aller plutôt dans le sens du mélodrame. On ne peut traiter une scène indépendamment d'une autre.

Comment, justement, avez-vous défini les règles de xXx ?
Le ton donné à **xXx** dépendait étroitement de la personnalité de son héros, Xander Cage, quelqu'un d'à la fois ordinaire et extraordinaire. Ordinaire par ses réactions et extraordinaire par ses exploits. En fait, Xander Cage est un espion débutant. Il n'a pratiquement subi aucun entraînement et ne sait pas très bien ce qu'il doit faire dans certaines circonstances, ce qui l'amène à bousculer les règles du genre. Ce qui induit également de l'humour et du spectacle. D'où un ton très particulier, mi-sérieux mi-drôle, que nous n'avons pas improvisé au jour le jour, mais défini longtemps avant le tournage.

Tout xXx a été ainsi rigoureusement planifié, pensé à l'avance, calculé ?
Non. Certaines décisions se prennent à la dernière minute, sous la pression des circonstances. Ainsi, nous tournions à Prague en plein hiver. Il faisait un froid de canard et je ne pouvais pas laisser Vin Diesel se promener en débardeur. Pas question non plus de lui mettre sur le dos le premier manteau venu (sic). J'ai donc demandé à la responsable des costumes, Sanja Hays, de lui trouver un manteau de fourrure qui lui donne des allures d'ours. Elle a si bien réussi (re-sic) que Vin Diesel ressemble à un montagnard descendant directement des Rocheuses ! Des décisions de ce genre, j'en ai pris des centaines sur le plateau de **xXx**. Des réponses à des questions essentielles, comme l'aspect plus ou moins futuriste du décor du laboratoire. Sur un film d'action nécessitant des effets spéciaux, il faut en apporter des réponses, bien plus que sur une comédie romantique ou sur une tragédie.

Avec la scène de l'avalanche, avez-vous cherché à enfoncer les James Bond qui, souvent, présentent des séquences de montagne de ce type ?
Je n'y ai même pas pensé tellement **xXx** me paraît différent des James Bond. Je me rappelle vaguement de celle de **Au service secret de Sa Majesté** que j'ai vu quand j'étais gosse ! Cette séquence ne reflète absolument pas la réalité d'une avalanche. Pour la préparer, j'ai regardé des documentaires. Et je me suis aperçu que la progression d'une avalanche ressemble à une sorte d'épais brouillard poussé par un vent très fort. Rien à voir avec le film qui présente une masse compacte, un rouleau-compresseur. Un monstre en somme, que nous avons entièrement conçu en images de synthèse. J'ai essayé d'aller le plus loin possible dans le spectaculaire, même si je devais pour l'obtenir sacrifier un solide pourcentage de réalisme.

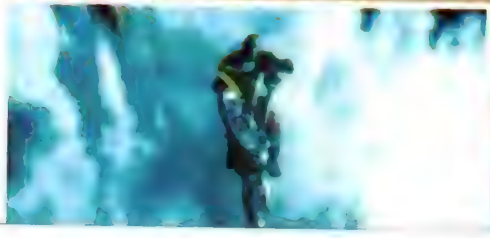
Propos recueillis et traduits par Cyrille GIRAUD

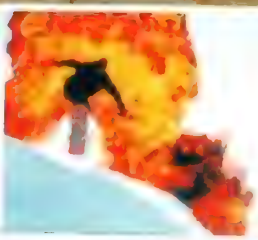
casque sur un terrain dangereux tout en évitant les mortiers et les explosions alors qu'un hélicoptère me canardait plein pot. Même mes potes ont pensé, ceux avec qui j'étais videur, que j'étais dingue de faire ça. Et pourtant, en général, ces types n'ont peur de rien ! Mais bon, je pense que ces montées d'adrénaline ont été provoquées par mon personnage et une fois que c'est le cas, il n'y a plus rien à faire : on est pris dans le jeu ! Je me suis également familiarisé avec les sports extrêmes au point de devenir vraiment accro à ça dès le départ. Les types qui pratiquent ce genre de sports font vraiment des trucs de malades.

À PROPOS DE SES PROJETS

Je commence à tourner **The Chronicles of Riddick** en novembre. Ce film n'est pas directement une suite à **Pitch Black**. Disons que **Pitch Black** ferait plus office de préquelle à **The Chronicles of Riddick**, de la même manière que *Le Seigneur des anneaux* n'est pas vraiment la suite de *Bilbo le Hobbit*. C'est toujours David Twohy qui réalise et nous bénéficions d'un budget bien supérieur à celui de **Pitch Black**. Concernant la suite de **xXx** (prévue pour une sortie en 2004 - ndlr), Rob et moi y avons pensés dès le départ, mais à condition qu'on puisse faire le film le plus explosif qui soit, ce qui justifierait la création d'une nouvelle franchise. Et je pense que nous y sommes arrivés car nous avons pu dépasser ce qui a déjà été établi dans le genre par des acteurs comme Stallone et Schwarzenegger. Rob a pu rendre **xXx** très spectaculaire car il reprend la technologie hollywoodienne exactement là où ces deux piliers l'ont laissée. Je suis flatté lorsqu'on compare **xXx** à un James Bond pour la nouvelle génération. J'adore James Bond mais je pense qu'un film comme **xXx** n'existerait pas si Schwarzenegger et Stallone n'avaient pas auparavant balisé le genre avec les **Terminator** et les **Rambo**.

Propos recueillis par Anne-Laure GAUBERTHIER et mis en formes par Stéphane MOÏSSAKIS





INTERVIEW NEAL H. MORITZ
LE MINISTRE DE LA JEUNESSE ET DES SPORTS

TOMBÉ DANS LA PRODUCTION PAR ATAVISME (SON GRAND-PÈRE ET SON PÈRE FURENT IMPLIQUÉS DANS A.I.P., LA BOÎTE DE JAMES H. NICHOLSON ET SAMUEL Z. ARKOFF), NEAL H. MORITZ, EN BON MOGUL HOLLYWOODIEN DE LA NOUVELLE GÉNÉRATION, A BÂTI SA CARRIÈRE SUR UNE SÉRIE DE FRANCHISES AVANT TOUT DESTINÉES AU PUBLIC ADO (**SOUVIENS-TOI L'ÉTÉ DERNIER 1** ET **2**, **URBAN LEGEND 1** ET **2**, **SEXE INTENTIONS 1** ET **2**, **FAST AND FURIOUS 1** ET **2**). SON NOUVEAU « PRODUIT », **xXx**, DÉBOULANT SUR NOS ÉCRANS (RASSUREZ-VOUS, VOUS AUREZ DROIT AUSSI À **xXx 2** ET MÊME À... **xXx 3** !), C'EST L'OCCASION DE SOUMETTRE LE BONHOMME À LA QUESTION, D'AUTANT PLUS QU'IL SE PRÊTE RAREMENT À CE GENRE D'EXERCICE.

Ci-dessus : Neal H. Moritz.

En haut, de gauche à droite :
Belle, troublante et agressive, Yelena (Asia Argento) travaille pour le compte du groupuscule terroriste Anarchy 99, qui menace la paix dans le monde.

Exécuteur à la solde d'Anarchy 99, Kirill (Werner Daehn) est l'assassin du prédecesseur de Xander Cage.

Défiguré lors d'une mission, l'agent Augustus Gibbons (Samuel L. Jackson), de la NSA, recrute Xander Cage pour l'aider à affronter une situation désespérée à Prague.

Quelle est votre part artistique sur un film comme xXx ?
J'ai travaillé avec Rob Cohen sur quatre films auparavant et c'est moi qui ai trouvé ce projet que je considérais comme parfait pour lui et pour Vin Diesel. À nous deux, nous constituons une bonne équipe. Nous nous comprenons bien. Mon boulot, c'est de permettre à Rob d'accomplir sa vision du mieux possible. Pour cela, j'étais avec lui pour définir le casting, trouver les endroits où nous allions tourner et même, définir le marketing. Il a voulu faire de **xXx** sa version de James Bond, un film dans lequel le jeune public pourrait se retrouver. Vous savez, les jeunes sont très apathiques aujourd'hui et **xXx** raconte l'histoire de l'un d'entre eux, un type qui a décidé de prendre ses responsabilités.

À propos du marketing, il semble que la Columbia ait mis le paquet sur xXx, et ce dès le premier tour de manivelle. Grande première : on peut même répondre à un sondage en téléchargeant le dernier trailer en date ! En quoi cela a-t-il aidé le film artistiquement ?
Nous sommes très soucieux de ce que le public peut attendre d'un tel film. Nous désirons être à son écoute puisque c'est avant tout pour lui qu'un film comme **xXx** est conçu. Les questions de ce sondage étaient très simples : quel moment préférez-vous ? quel moment vous plaît le moins ? Avec les résultats recueillis, nous pouvions encore mieux vendre le film. Maintenant, cela ne change rien sur le film en soi. **xXx** a été fait très très vite. J'ai rarement travaillé sur un film qui se soit fait aussi vite d'ailleurs. Le premier montage que nous avons fait est d'ailleurs le même que celui que vous avez vu, à quelques nuances près concernant le rythme et ce genre de choses. C'est très rare à Hollywood. Les effets spéciaux par contre sont arrivés très tard car la logistique aura été complexe à gérer en aussi peu de temps. Mais basiquement, le film n'a pas changé depuis ce premier montage.

Vous aimez les projections-tests, non ?
Je vais vous dire : le procédé des projections-tests est pour moi très important mais je déteste m'y rendre ! Quand j'assiste à la projection-test de l'un de mes films, je ne regarde pas le film, je regarde le public. Je ne prends pas tous les commentaires de celui-ci au pied de la lettre non plus mais j'aime savoir ce qui le fait rire, ce qui l'ennuie, ce qui lui plaît ou pas. Je note même les moments où je vois quelqu'un se lever pour aller aux toilettes ! De ce point de vue-là, c'est très bénéfique pour moi. Maintenant, je trouve que c'est un procédé douloureux dans le sens où c'est votre bébé qui se retrouve jugé en une petite heure et demie alors que vous travaillez dessus depuis un an ou deux...

Est-ce que les événements du 11 septembre 2001 ont changé votre manière de fonctionner ?
Dans le cas de **xXx**, nous avons eu cette discussion avec le studio. Nous sommes tombés d'accord sur le fait que nous ne tentions pas de dupliquer des événements réels, que nous ne faisions pas l'éloge du terrorisme et qu'il n'était donc pas nécessaire d'apporter des changements au script pour cette raison. Maintenant, en ce qui me concerne, je pense à ces événements tous les jours mais pas en ce qui concerne mon travail. Je ne me retrouve pas face à un script en me disant : *« Je ne vais pas produire ce film à cause des attentats du 11 septembre »*. En fait, si vous préférez, ces événements ont changé ma manière de percevoir la vie en soi, mais pas mon travail. J'ai eu un enfant cinq mois avant les événements et forcément, ça fait cogiter mais cela ne doit pas rentrer en ligne de compte quand je produis des films.

Tous les grands producteurs d'Hollywood semblent avoir une formule. Et vous ?
Non, je ne fonctionne pas comme ça. Moi, j'ai décidé de faire les films que j'ai envie de voir. Je ne tente pas de copier ce qui semble dans la mouvance actuelle. Si vous vous référez à la formule Joel Silver, qui exige une scène d'action toutes les neuf minutes et ce genre de choses, je vous arrête tout de suite. Je ne peux pas travailler comme ça... Disons que si j'ai une formule, c'est celle de placer des gens nouveaux devant et derrière la caméra.

Vous avez la quarantaine passée et vous prétendez produire les films qui vous plaisent. Pourtant, ceux-ci sont la plupart du temps des teen-movies. Pourquoi ?
Je produis des divertissements et pour moi, cela doit rester des films énergiques. Je ne cherche pas à tout prix à faire des films sur les jeunes mais plutôt des films jeunes. Pas besoin de mettre des teenagers dans son film pour ça, c'est un esprit, un feeling que l'on possède.

Vous êtes l'un des premiers à avoir tenu compte de la forte demande du public dans le domaine du slasher. Pensez-vous que le genre soit mort aujourd'hui ?

Moi, j'ai pris mon pied à produire **Souviens-toi l'été dernier** et **Urban Legend**. J'adore voir le public du samedi soir réagir à un film d'horreur. Pour cela, détrompez-vous : si quelqu'un fait un bon film dans le genre, s'il trouve la bonne idée, il aura un carton assuré. Moi-même, j'y songe de temps en temps et j'ai quelques idées qui ne sont pas fructueuses pour l'instant. Mais dès que je trouve la bonne, je lance le film tout de suite !

Depuis quelque temps, vous semblez vous intéresser au film d'action pur. Ce genre semblait mort depuis 3 ou 4 ans...
Comme je vous l'ai dit, je produit les films que je veux voir en salles. Certains sont des films d'action, d'autres non. Mais il me semble qu'il est impossible de faire des films d'action purs aujourd'hui. Les films comme ceux que faisaient Arnold Schwarzenegger ou Sylvester Stallone dans les années 80 sont morts aujourd'hui. Ils paraissent trop vieux. Le public veut quelque chose de frais, avec du caractère. Ce n'est plus le cas de ce type de films. Moi j'aime ce genre-là et je tente de le revitaliser.

Vous ne trouvez pas qu'il existe une certaine contradiction dans le fait que la plupart des films d'action purs sont maintenant classé PG-13 alors même que le public recherche la violence dans ce genre de spectacle ?
xXx n'est pas un film violent, c'est comme vous dites un spectacle et c'est sa fonction auprès du public. Maintenant, je pense que les films classés R peuvent marcher à condition qu'ils présentent des héros auquels le public puisse s'identifier et que la violence inhérente au projet ne soit pas gratuite. Ça ne me dérangerait pas de faire un film classé R, même si ce n'est pas la classification que je cherche à atteindre. Un des prochains films que je produis, **S.W.A.T.**, sera plus réaliste que les précédents dans le sens où il s'agit de décrire une guerre urbaine mais il sera classé PG-13. Cela ne l'empêchera pas d'être un bon film !

Quel genre de film, auquel vous n'auriez pas encore touché, aimeriez-vous produire ? Par exemple quelque chose comme* Sur la route de Madison *?
Non. Je ne comprends pas ce genre de film. Je vais le voir au cinéma et je ne le comprends pas. Je ne saisis pas ce qui peut plaire au public. Du coup, je ne pense pas être la personne capable de faire la meilleure version d'un film de la sorte. J'aimerais bien faire une bonne comédie en fait. J'en ai déjà fait par le passé, mais j'aimerais trouver LE concept qui peut prêter à rire, un peu comme ceux de **Splash** ou de **Menteur, menteur**.

Vous avez basé votre réputation sur des « sleepers », des petits budgets qui se sont avérés être particulièrement rentables au box-office. Vous pensez avoir le nez creux ?
C'est encore plus agréable d'être responsable d'un sleeper que d'un blockbuster. Maintenant, j'aimerais bien avoir le nez creux et il semble que c'est pour ça que les studios continuent de m'engager sur leurs projets, parce qu'ils pensent que j'ai le nez creux. Je ne sais pas si c'est le cas, mais je fais des films avec mes tripes et mon instinct. C'est la chose en laquelle je crois. On ne peut pas produire des films à formules. Moi je veux faire des films frais et la fraîcheur contredit le sens même d'une formule. Disons donc que ma formule serait de produire des films frais ou de régénérer un vieux concept. Vous avez vu **xXx**, non ? Qu'en pensez vous ?

Je trouve que vous auriez dû garder le coté « fuck you » du personnage de Vin Diesel durant tout le film, pas seulement au début, et il me semble que le film manque un peu d'action...
Ah bon, vous trouvez ? C'est la première fois qu'on me dit ça... Je le trouve meilleur que **Fast and Furious** et pourtant, j'adore ce film. Quand vous parlez aux gosses de ce film, leurs yeux s'illuminent et ils avouent l'avoir vu 10 ou 15 fois en vidéo, ils récitent les dialogues par cœur, etc... Ça fait plaisir à voir, je vous assure.

Propos recueillis et traduits par Stéphane MOÏSSAKIS

Ci-dessus : Xander Cage en pleine action, tentant de désamorcer des bombes chimiques avant qu'elles ne rayent Prague de la carte du monde !

Ancien commandant de l'armée Russe, Yorgi (Marton Csokas) est aujourd'hui à la tête d'Anarchy 99.

Pour s'infiltrer au sein d'Anarchy 99, Xander Cage n'hésite pas à balancer son contact à Prague, le commissaire Milan Sova (Richy Müller).

CRÉANCE DE SANG
DE CLINT EASTWOOD

N'OUBLIE PAS QUE TU VAS MOURIR

L'AUTOMNE VA ÊTRE AGRÉABLE CETTE ANNÉE PUISQU'IL MARQUE LE RETOUR DE NOTRE BON VIEUX CLINT SUR LES ÉCRANS. UNE BONNE CUVÉE, À LA FOIS GRAVE ET LÉGÈRE, QUI PERMET À NOTRE HÉROS DE FRANCHIR UN PAS DÉCISIF DANS SA RÉFLEXION SUR LA VIEILLESSE TOUT EN RETROUVANT, L'ESPACE DE QUELQUES SCÈNES, LA « NIAQUE » IRONIQUE DE SES POLARS RÉALISÉS DANS LES ANNÉES 70/80. VALEUR AJOUTÉE NON-NÉGLIGEABLE : CRÉANCE DE SANG EST AUSSI LE PREMIER ACTE DE LA RENCONTRE PASSIONNANTE ENTRE UN GRAND RÉALISATEUR ET UN GRAND SCÉNARISTE, L'INDISPENSABLE BRIAN HELGELAND.

Los Angeles filmée de nuit en plan aérien et sur une musique jazzy. Le générique d'ouverture de **Créance de sang** fleure bon le polar américain à la mode des années 70. Un genre balisé par des gens comme Don Siegel, John Flynn, Michael Winner ou... Clint Eastwood. Et un genre auquel certaines personnes travaillant aujourd'hui à Hollywood se plaisent à payer leur tribut. Des gens comme Brian Helgeland justement. Avant d'être le scénariste de **Créance de sang**, Brian Helgeland s'est fait remarquer dans le genre qui nous préoccupe ici d'une part en accomplissant le tour de force d'adapter l'univers foisonnant de l'écrivain James Ellroy sur grand écran (**L.A. Confidential**), et d'autre part en écrivant et en réalisant un petit polar « hard boiled » bien nerveux (**Payback**). Aussi à l'aise donc dans la fresque labyrinthique que dans la chronique sèche, Helgeland s'est finalement révélé comme un grand scénariste classique, capable de s'adapter à n'importe quel sujet, d'en débusquer la substance et d'en extraire une intrigue à la mécanique parfaitement huilée. Nul doute que Clint Eastwood a dû se reconnaître dans cette attitude de franc tireur : aller à l'essentiel, épurer tout élément superflu et ne montrer que ce qui sert la logique interne d'un film. Impossible en effet de ne pas faire le parallèle entre Porter, le héros de **Payback**, et Ben Shockley, personnage principal de **L'Epreuve de force** (Clint Eastwood – 1977) : même volonté inébranlable face aux gens qui les ont trompés, même parcours chaotique et jusqu'au-boutiste, et finalement même identité de dur à cuire têtu comme une bourrique. Issus de la littérature policière populaire (Dashiell Hammett, Ed McBain, Jim Thompson...), ces clichés parfaitement récupérés et cet univers immédiatement identifiable passionnent visiblement nos deux hommes. Même tournure d'esprit, mêmes centres d'intérêt. Il n'est donc pas étonnant de les voir aujourd'hui réunis au générique d'un film comme **Créance de sang**.

Terry McCaleb, célèbre profileur du FBI, course un étrange tueur en série depuis quelque temps. Au moment où il va l'appréhender, il est victime d'une grave crise cardiaque. Opéré, il est sauvé in extremis par une greffe du cœur. Devenu retraité, il vit désormais retiré sur son bateau, dans le port de San Diego, et partage son temps entre la pêche et les discussions qu'il a avec son voisin de quai, le paresseux Buddy. Jusqu'au jour où lui rend visite Graciella Rivers, qui vient lui apprendre que le cœur qu'il porte est celui de sa sœur, tuée par un assassin impuni qu'elle lui demande de retrouver. Après moult hésitations, McCaleb va donc repartir pour un ultime baroud d'honneur...

LE VIEIL HOMME ET LA MORT

Créance de sang, le roman de Michael Connelly, possédait à la base toutes les qualités susceptibles d'attirer Clint Eastwood. Une histoire de rédemption, un héros usé, pour ce qui concerne les thèmes chers à l'univers du réalisateur d'**Impitoyable**. Mais aussi un best-seller standard pouvant facilement être plié à ses exigences artistiques (dans la droite lignée de ce qu'il avait fait avec **Sur la route de Madison**) et enfin, l'occasion de revenir vers un genre qu'il n'avait pas traité depuis plus de dix ans : le polar pur et dur. Disons-le d'entrée : les fans authentiques du grand Clint vont prendre un panard évident en le voyant à nouveau traverser une ruelle en vidant le chargeur de son shotgun sur une

voiture suspecte. Rien que pour ça, il faut voir **Créance de sang**, d'autant plus que c'est peut-être la dernière fois que l'on peut assister à un tel spectacle. Cependant, au-delà de l'image elle-même, c'est bien ce sentiment étrange qui titille l'âme du cinéphile au travers d'une telle scène : l'impression de voir notre héros tirer sa dernière salve. Il n'est sans doute pas anodin qu'Eastwood, plus de dix ans après **La Relève**, ait placé une séquence comme celle-là dans son film. Comme un dernier coup de chapeau au genre qu'il a si bien servi. Et cette image fortement iconique prend tout son sens quand on la met en parallèle avec l'histoire dans laquelle elle vient s'enchâsser : celle d'un homme au bout du rouleau, une forte tête qui prend conscience de sa vulnérabilité et qui décide malgré tout, dans un dernier sursaut, de repartir une dernière fois en avant. Voilà pourquoi cette image est à la fois incroyablement jouissive et en même temps totalement bouleversante.

Clint Eastwood est peut-être en effet la seule légende vivante à avoir pris en compte le caractère éphémère de sa condition, à avoir si souvent jonglé avec l'image de son propre vieillissement (voir encore récemment **Jugé coupable** ou **Space Cowboys**). Avec **Créance de sang**, un pas de plus est franchi : il se représente clairement en icône mourante. La mort est ainsi la figure majeure du film, parcourant l'histoire à voix basse, et émergeant lors de scènes douloureuses (McCaleb sur la table d'opération, Graciella découvrant la mort de sa sœur en vidéo lorsqu'elle pénètre par inadvertance dans le bureau de McCaleb) ou émouvantes (McCaleb se relève la nuit pour contempler son torse meurtri dans le reflet d'un miroir). Autant de séquences qui participent du cachet funèbre conféré à son œuvre par un cinéaste qui se met littéralement en scène. Certes, l'élégance morale d'Eastwood le pousse à ne jamais appuyer le trait : il s'autorise régulièrement de petites digressions humoristiques et n'oublie pas les scènes d'action rondement menées. Mais en retour, il n'occulte jamais la vérité : il a 72 ans et ses préoccupations immédiates se tournent de plus en plus vers sa fin prochaine. C'est bien l'opportunité d'aborder ces thèmes-là qui l'a vraisemblablement poussé à retourner vers les rives du film policier : « **Créance de sang** *est à la fois un polar et un drame humain* » explique Eastwood, *« ce projet constituait une bonne occasion pour moi d'envisager une approche différente du polar, genre auquel je suis associé depuis pas mal d'années. À l'âge où je suis parvenu, j'ai senti qu'il était temps de confronter mon personnage à certains obstacles que ne connaît pas un homme plus jeune »*. Ou comment parler de soi à travers un pur film de genre. C'est là tout le credo de Clint Eastwood depuis qu'il œuvre en tant que cinéaste.

Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : Terry McCaleb (Clint Eastwood), profileur légendaire du FBI, se lance à la poursuite d'un simple braqueur qui s'avère être un serial killer sur le retour.

Victime d'un infarctus qui a bien failli lui coûter la vie, McCaleb attend deux ans avant de recevoir un cœur tout neuf. Grâce aux bons soins du Dr. Bonnie Fox (Angelica Huston), il peut désormais reprendre du service !

Le retour de l'Inspecteur Harry ? Pas vraiment, même si McCaleb n'hésite pas à sortir les grosses pétoires pour interpeller un suspect.

LE DERNIER DUEL

En l'occurrence, le genre illustré ici est plus précisément celui de la course-poursuite entre un flic et un tueur, le premier tentant de mener son enquête en s'identifiant de plus en plus à son antagoniste. Eastwood et Helgeland y apportent un traitement subtil et jamais ostentatoire dans la manière qu'ils ont de mettre en place les identités opposées des deux personnages principaux. McCaleb est ainsi la star de sa profession, connu des médias et du grand public, vivant à bord d'un lieu ouvert (un bateau ancré dans le port ensoleillé de San Diego), bref un homme de la lumière. Le tueur, lui, est logiquement un homme de l'ombre, agissant la plupart du temps de nuit et ayant installé son repaire dans un vieux bateau échoué en état de délabrement avancé. Avant d'aboutir dans cet endroit insalubre, que l'on doit par ailleurs au vétéran Henry Bumstead (**Sueurs froides**, **Impitoyable**), McCaleb remontera la piste du meurtrier, mû par ce cœur étranger qui est désormais le sien. Comme il l'a déjà fait par le passé (notamment dans ses westerns mais aussi dans **Sudden Impact**), Eastwood en profite pour imprimer à son intrigue de légères touches surnaturelles : il est plusieurs fois suggéré que McCaleb a finalement bénéficié de cette greffe pour pouvoir mener son enquête à terme. Ce qu'il n'a pu faire lorsqu'il était en pleine possession de ses moyens, il lui est donné une chance de l'accomplir alors qu'il est à l'article de la mort. Dans cette optique, il ne s'épargne rien, et par la même, il n'épargne rien à ses fans : Clint écroulé sur le bitume, terrassé par une crise cardiaque, Clint opéré, Clint malade comme un chien, vieil homme fiévreux carburant aux cachetons… Un véritable « festival » où Eastwood semble répéter l'instant de sa propre mort, instant fatal qui surgira bien sûr au milieu du film, lors d'une séquence traumatisante où McCaleb se fait cribler de balles. Horreur ! Malheur ! Stéphane Moïssakis en déchire son strapontin à pleines mains en hurlant *« Noooon !!! C'est pas possible ! Clint ne peut pas mourir !»*. Heureusement, ce n'est qu'une scène de cauchemar. On a eu peur.

À l'arrivée, l'originalité de **Créance de sang** tient donc dans le mélange hybride de deux genres en apparence peu conciliables : le polar « hard boiled » et le portrait crépusculaire d'un homme en train de mourir. L'ironie froide du premier et l'émotion vibrante du second se rejoignent dans

Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : Terry McCaleb : un homme loyal, déterminé et profondément humain.

Entre McCaleb et son voisin Buddy (Jeff Daniels) s'installe une relation de maitre à élève.

McCaleb entouré des deux flics chargés de l'affaire : les inspecteurs Ronaldo Arrango (Paul Rodriguez) et John Waller (Dylan Walsh).

Graciella Rivers (Wanda De Jesus), dont la sœur a été abattue lors du hold-up d'une épicerie, vient demander à McCaleb de retrouver le coupable.

la scène de la crise cardiaque pour culminer dans un plan résumant à lui seul toute l'attitude d'Eastwood face à la vie et face à son cinéma : tandis que le tueur s'approche de lui, McCaleb, à terre, le visage déformé par la douleur, porte la main à son cœur… et en sort un revolver pour faire feu sur sa Némésis. Tout le panache d'un homme qui se confronte volontairement à sa propre mort tout en lui adressant un roboratif majeur bien tendu.

Ce numéro d'équilibriste parfaitement exécuté suffisait amplement pour faire de **Créance de sang** un superbe polar, aussi jouissif que touchant. Néanmoins, quelques petits accrocs à la cohérence globale du projet viennent en amoindrir l'impact : la romance facultative entre McCaleb et Graciella, le duo de flics incompétents, dont le numéro comique tape bien souvent à côté… Quelques broutilles en somme, mais qui n'en nuisent pas moins à la facture d'ensemble. On pardonnera ces légers dérapages à Eastwood et Helgeland et on les mettra sur le compte de leur première collaboration. Nos deux « tough guys » ayant en commun pas mal de choses, on peut penser qu'Helgeland s'est retrouvé quelque peu dérouté par le fait de faire subir un tel traitement à l'acteur qui doit sans doute être l'une de ses stars favorites. On peut aussi se dire que **Créance de sang** ne constitue que le galop d'essai de deux bêtes de cinéma, une sorte de préliminaire où ils ont pu s'estimer, se jauger à loisir. Bref, une répétition avant de les revoir ensemble sur une affiche, en l'occurrence celle de **Mystic River** (en tournage actuellement) : l'histoire de trois amis d'enfance se retrouvant 25 ans après, au moment où la fille de l'un d'entre eux vient d'être assassinée. Un pitch accrocheur, un casting trois étoiles (Sean Penn, Kevin Bacon, Tim Robbins, Laurence Fishburne, Laura Linney, Marcia Gay Harden), et la promesse de retrouver Helgeland et Eastwood au mieux de leur forme peuvent légitimement provoquer une attente fébrile chez tout cinéphile qui se respecte.

En attendant, on ira voir **Créance de sang** pour ressentir le plaisir de retrouver Clint Eastwood « comme au bon vieux temps », l'arme à la main et le mot qui fait mal à la bouche, et de le découvrir comme on l'avait rarement vu jusqu'ici. en homme sage qui regarde la Faucheuse dans les yeux.

Arnaud BORDAS

BLOOD WORK. USA. 2002. RÉAL.: CLINT EASTWOOD. SCÉN. : BRIAN HELGELAND D'APRÈS UN ROMAN DE MICHAEL CONNELLY. DIR. PHOT. : TOM STERN. MUS.: LENNIE NIEHAUS. PROD.: CLINT EASTWOOD POUR MALPASO ET WARNER BROS. PICTURES. INT.: CLINT EASTWOOD, JEFF DANIELS, WANDA DE JESÚS, TINA LIFFORD, PAUL RODRIGUEZ, DYLAN WALSH, ANJELICA HUSTON... DUR.: 1H49. DIST.: WARNER BROS. PICTURES. SORTIE LE 23 OCTOBRE 2002.

Les sports d'hiver selon Suzuki : Tetsuya Watari dans **Le Vagabond de Tokyo.**

HAUT EN COULEURS

D'UN CÔTÉ, SEIJUN SUZUKI A ÉTÉ ÉLEVÉ EN OCCIDENT VERS LES PLUS HAUTS SOMMETS PAR UNE POIGNÉE DE CINÉPHILES MORDUS POUR QUI LA VISION DE SES FILMS ONT PROVOQUÉ UN ÉLECTROCHOC À LA LIMITE DU DÉCROCHAGE CÉRÉBRAL (PARMI CEUX-CI JARMUSCH, TARANTINO, POLLACK SANS OUBLIER EN ASIE JOHN WOO, WONG KAR WAI...). D'UN AUTRE, SUZUKI RESTE COMPLÈTEMENT INCONNU DU GRAND PUBLIC. LA RÉTROSPECTIVE QUI COMMENCE LE 30 OCTOBRE, PRÉSENTANT NEUF CLASSIQUES DU MAÎTRE DU POLAR POP ET DÉCALÉ, ESPÈRE BIEN EN TOUT CAS REMÉDIER À CE DERNIER ÉTAT DE FAIT.

Difficile de ne pas connaître aujourd'hui la superbe musique de **Happy Together**, l'énorme succès mondial du plus acclamé des réalisateurs hong-kongais, Wong Kar Wai. Ce que peu de personnes savent par contre, c'est que ce thème provient en fait d'un film de Suzuki, **Yumeji** (1991). C'est pour vous dire à quel point l'œuvre de Suzuki a eu des impacts variés sur la création cinématographique de nombre de réalisateurs, aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest.

Si Suzuki est un réalisateur aussi influent, ce n'est pas sans raison. Cet homme a en effet chamboulé toutes les règles du film de yakuzas dans les années 60 avant de se faire virer de sa compagnie pour avoir fait, je cite, « *des films incompréhensibles* ». Mais à l'inverse de nombre de réalisateurs dont la carrière s'étend sur plusieurs décennies (genre Argento), le talent de Suzuki n'est pas qu'un lointain souvenir du passé. Aujourd'hui, à l'âge de 79 ans, le réalisateur japonais continue encore de faire preuve d'une réjouissante inventivité visuelle. Son dernier film en date, le magnifique **Pistol Opera** (2001), qui se finit comme une pièce de théâtre kabuki entre assassins à gages, le prouve plus que copieusement.

DES DÉBUTS ORDINAIRES

Pourtant, lorsque Suzuki commence sa carrière dans le milieu étroit des studios japonais, rien ne laisse vraiment prévoir qu'il va réussir à sortir du lot. Ses débuts dans le métier sont assez obscurs, et Suzuki lui-même dénie beaucoup de choses qui ont déjà été écrites. Il semblerait qu'il ait passé avec succès l'examen d'entrée de la Shochiku à la fin des années 40 et travaillé comme assistant réalisateur dans cette compagnie jusqu'en 1954 où il rejoint alors la toute puissante Nikkatsu. Suzuki commence, là aussi, par

faire ses armes comme assistant auprès de plusieurs réalisateurs établis tels Hidesuke Takisawa ou Noguchi Hiroshi. Dans sa lancée, il écrit plusieurs scénarios pour la compagnie avant qu'il ne signe enfin un contrat comme réalisateur maison en 1956. Il commence alors à enchaîner des projets de série B et officie tout aussi bien dans le polar que dans la bluette lourdingue. À l'époque, Suzuki travaille encore sous son vrai prénom, Seitaro. En 1958, avec la sortie de **Beauty of the Underworld**, Seitaro Suzuki se transforme alors en Seijun Suzuki – ce qui ne change pas le moins du monde sa carrière. **Love Letter**, film qu'il tourne en 1959, est bien symptomatique de cette période où il ne trouve guère l'occasion de s'exprimer – comme, finalement, la plupart des réalisateurs maison (1) – et tourne des films aussi bien réussis que guère inspirés, voire franchement insipides comme ce dernier.
Néanmoins, la donne ne tarde pas à changer au début des années 60, où plusieurs des polars de Suzuki ne passent pas inaperçus – du moins lorsqu'on les regarde rétrospectivement, ceux-ci n'ayant souvent guère été reconnus à l'époque.

PREMIER SOUBRESAUTS

En 1963, il tourne **Akutaro**, film mineur autour d'un lycéen, qui marque cependant son début de collaboration avec Takeo Kimura, directeur artistique qui marquera indéniablement le reste de la carrière de Suzuki. Leur travail commun, qui s'étale sur la plupart des classiques de Suzuki des années 60, aida à renforcer, voire même à forger la « Suzuki touch ». S'ensuit peu de temps après, **Détective Bureau 2-3**, un polar décalé dans sa forme, Suzuki préférant effectivement détourner les conventions du genre pour se lancer dans une certaine caricature du monde des gangsters.
Le véritable changement s'amorce en fait via **La Jeunesse de la Bête** (1963), le premier film phare du réalisateur.

Ci-dessus :
Seijun Suzuki, toujours frais et guilleret, se dirige allégrement vers ses 80 ans.

En haut :
Le gang de prostituées rebelles de La Barrière de chair.

Cette production, hautement évocatrice du film noir français et américain, décrit l'infiltration d'un flic violent dans le milieu de la pègre tokyoïte afin d'enquêter sur la mort d'un de ses collègues. Froid et brutal, le flic en question est un peu l'archétype du « tough cop » qu'affectionneront plus tard Charles Bronson, Clint Eastwood ou Maurizio Merli. Suzuki utilise de nouveau l'acteur principal de **Détective Bureau 2-3**, Jo Shishido, pour tenir le rôle du flic et s'inspire encore d'un roman de Haruhiko Oyabu, dont l'œuvre avait été aussi utilisée pour tourner ce même **Détective Bureau 2-3**. Même si **La Jeunesse de la bête** ne marque pas encore tout à fait la floraison de délires pop colorés qui vont constituer la marque de fabrique de Suzuki, l'ouverture du film, qui utilise déjà la couleur comme élément central de l'image, reste symptomatique des films à venir.

LA VOIE DE L'ÉMANCIPATION

En 1964 sort **Les Fleurs et les vagues**, intéressant film socio-politique mâtiné parfois d'une touche zorroesque. Écrit par Takeo Kimura, ce film suit les mésaventures d'un groupe d'ouvriers qui se font exploiter par leurs boss et la mafia. Mais l'un d'eux, un yakuza caché, ne tarde pas à s'élever pour tenir tête à l'oppresseur, et à ses anciens partenaires qui veulent sa peau.
Il ne serait pas très difficile d'analyser ce film à la lumière d'une réflexion marxiste-léniniste. Les masses opprimées, le soulèvement contre le patron… Suzuki serait-il d'obédience communiste ? On pourrait bien le penser à première vue, surtout lorsque sortent par la suite **La Barrière de la chair**, suivi l'année suivante d'**Histoire d'une prostituée** et enfin **Élégie de la bagarre** en 1966.
La Barrière de la chair suit la vie au quotidien d'un petit groupe de prostituées dans le Japon de l'immédiate après-guerre. Un portrait qui mêle à la fois de nombreux com-

mentaires contre l'impérialisme nippon, qui a conduit le pays dans le bourbier où il se trouve à l'époque, antiaméricain plus par l'occupation du territoire que pour les bombardements atomiques et, surtout, qui témoigne admirablement de la vie du « petit peuple », pas forcément responsable de la guerre mais qui en paye cependant lourdement le prix. Ce thème de la guerre sera frontalement abordé dans **Histoire d'une prostituée**. Sans être farouchement critique envers la politique belliqueuse de son pays durant les années 30, en particulier en Chine, où se situe l'action du film, Suzuki montre clairement du doigt les aberrations d'un système qui a conduit le Japon à occuper par la violence une grande partie de l'Asie – et n'hésite pas durant une scène magnifique à montrer un Chinois parler de paix, un Bouddha éclairé dans son dos ; lorsque le soldat japonais reprend la parole, le Bouddha replonge dans l'obscurité. Pour autant, son portrait des « femmes de confort » utilisées par les militaires japonais reste très superficiel et trop « gentil » par rapport à la réalité historique.

Ci-dessous de gauche à droite et de haut en bas : les ados violents de Elégie de la bagarre ; Joe Shishido en halluciné dans La Marque du tueur ; l'héroïne «femme de confort» de Histoire d'une prostituée; le prolétariat se révolte contre l'oppresseur mafieux dans Les Fleurs et les vagues.

ENGAGEMENT POLITIQUE

Élégie de la bagarre continue d'explorer ces blessures du passé. Ce film, où pointe peut-être une certaine part autobiographique, suit Kiroku, un lycéen (joué par un Hideki Takahashi qui doit approcher la trentaine !) qui, pour se prouver sa virilité, ne cesse de se battre. Bien incapable de montrer les sentiments qu'il éprouve pour une jeune fille catholique dont il est amoureux, Kiroku s'enferme de plus en plus dans un monde d'organisations ultra nationalistes qui causeront sa perte. Le film est tout à la fois une mise en boîte des pulsions sexuelles des jeunes Japonais qui ne peuvent en fait s'exprimer que par la violence, qu'une étude sur la façon dont l'extrême droite réussissait dans les années 30 à s'imposer auprès de la jeunesse. Suzuki rajoute d'ailleurs durant le tournage une scène qui n'existe pas dans le scénario original, l'apparition de Kita Ikki, leader d'extrême droite qui tenta un coup d'état en 1936. Un homme qui poussera dans le film de nombreux jeunes à rejoindre les rangs de l'armée. Fable antifasciste ou glorification de la jeunesse combattante et prête à mourir pour son pays ? Bien difficile à dire au final, tant percent dans ce film une certaine nostalgie pour l'adolescence romantique et chevaleresque qu'une vision très éclairée sur les mouvements ultra nationalistes. Autre thème qui revient en filigrane dans **Élégie de la bagarre** et **La Barrière de chair**, la religion chrétienne, symbole de rédemption et de pureté, qui ne réussit néanmoins jamais à sauver les héros.

Si les films de Suzuki peuvent sembler porter des connotations gauchistes ou gauchisantes, il ne faut pas oublier que cela résulte aussi du travail de ses scénaristes, comme Kaneto Shindo (scénariste de **Élégie de la Bagarre** mais surtout connu comme réalisateur de **L'Île nue** et **Onibaba**). Enfin, certains commentaires très conservateurs (sur le Japon, la place de la femme) que Suzuki a tenus par le passé collent difficilement avec cette image progressiste de gauche. Néanmoins, il est indéniable que les films suscités aidèrent Suzuki à gagner le soutien de nombreux étudiants de gauche dans les années 60, par leur aspect politique comme par leur esthétique unique.

Les Fleurs et les vagues, que Suzuki réalise en 1964, marque aussi l'un des tout derniers films traditionnels (dans la forme) du réalisateur, même si l'on peut déjà entrapercevoir les futures innovations qu'il apportera par exemple dans **La Vie d'un tatoué** (1965), en particulier dans le face à face final des deux films. Mais le lien de ces deux œuvres se trouve en fait surtout dans leur sujet commun, bien que l'aspect social soit moins marqué dans le second.

Deux yakuzas en cavale se font engager dans une équipe d'ouvriers. Mais leur passé ne les lâche pas aussi facilement et la police, ainsi qu'une bande de mafieux, ont toujours la ferme intention de leur mettre la main dessus. Même si Suzuki a fait preuve dans **Histoire d'une prostituée**, par exemple, de partis pris esthétiques pour le moins surprenants et novateurs (arrêt sur image, déchirement de l'image…), **La Vie d'un tatoué** est néanmoins vraiment le tout premier film ouvertement libre dans sa mise en scène. Le final, où l'un des deux frères combat ses ennemis un katana à la main, reste encore aujourd'hui un summum de mise en scène colorée. Utilisant des angles de vues tout simplement inédits (et que l'on n'a depuis lors pas souvent vu utilisés, sauf peut-être dans les jeux vidéos et l'animation), cet affrontement est devenu depuis la scène étalon du cinéma de Suzuki. Au point que Sidney Pollack essaiera de la copier dans son très bon **Yakuza** (1975), hommage sincère et amoureux aux films de yakuzas et à ceux de Suzuki en particulier. Avec **La Vie d'un tatoué**, Suzuki se détache enfin de tout son être du monde cloisonné des studios pour s'affirmer en tant que réalisateur individualiste et visionnaire – ce qui ne sera pas sans lui causer quelques problèmes avec ses employeurs.

DÉLIRES FORMELS

À partir de 1966, les tensions larvées qui existent entre le réalisateur et la Nikkatsu vont se faire beaucoup plus vives. À commencer par la sortie de son film **Le Vagabond de Tokyo**, film de yakuzas à l'intrigue très classique mais à la mise en scène tellement dévergondée que le studio n'apprécie guère. L'histoire se résume très vite : un yakuza rangé, errant à travers le Japon, ne cesse de se faire harasser par ses anciens ennemis, jusqu'à ce qu'il réalise que son propre ancien patron l'a trahi. A priori, on ne trouve pas de quoi s'exciter à la lecture de ce synopsis. Mais Suzuki va évidemment surprendre tout le monde, à commencer par les pontes de la Nikkatsu, en tournant un film dont l'imagerie tranche avec ce qui se fait dans le genre : héros habillé d'un costume bleu ciel très saillant lorsqu'il marche dans la neige, jeux d'éclairages (rouge, jaune…) sur les décors servant à magnifier l'action ou l'état d'esprit des personnages, bagarre de saloon ultra bourrine… C'est à nouveau dans le final que Suzuki, aidé de nouveau de son compère Takeo Kimura, laisse exploser son art : dans un décor blanc où ne se trouvent qu'un piano et deux colonnes, le héros affronte ses ennemis dans un ballet kabuki. C'est clair, on comprend facilement que les très conservateurs producteurs de la Nikkatsu se soient mordus les doigts face à ce film qu'ils espéraient tout ce qu'il y a de plus traditionnel… Et ce n'est pourtant rien comparé à ce qui les attend dans le film que Suzuki enchaîne peu de temps après, **La Marque du tueur** (plus connu sous son titre américain **Branded to Kill**, 1967), sommet de son œuvre à la Nikkatsu et film qui provoquera la rupture pure et simple entre le réalisateur et la compagnie.

Avec ce film, Suzuki frôle l'abstraction la plus totale et n'hésite jamais à donner dans un cinéma que l'on qualifierait aujourd'hui d'expérimental. Un tueur, classé numéro deux dans la hiérarchie des professionnels, se trouve devenir la cible de ses anciens patrons. Et c'est nul autre que le fantomatique tueur numéro un, que personne n'a jamais vu, qui s'occupe d'honorer le contrat.

Ci-dessus de gauche à droite :
Le yakuza en cavale de La Vie d'un tatoué se révéle ; Akira Kobayashi (à gauche) dans un face à face violent de Les Fleurs et les vagues ; Joe Shishido prêt à déssouder ses ennemis dans La Marque du tueur ; un flic (Joe Shishido) aux méthodes brutales, La Jeunesse de la bête.

Page de gauche de haut en bas :
Un face à face stylisé comme Suzuki les affectionne, Détective Bureau 2-3 ;
l'une des prostituées de la Barriére de chair se fait torturer par ses collégues pour avoir osé donner son corps à un homme sans se faire payer.

C'est de nouveau Joe Shishido (que Suzuki avait aussi utilisé dans **La Barrière de chair**) qui se retrouve au centre de l'intrigue, le visage plus bouffi que d'habitude. Suzuki s'en donne véritablement à cœur joie avec **La Marque du tueur**, où il s'adonne aussi bien à un érotisme très osé pour l'époque qu'à la caricature pure et simple du genre. Les méthodes d'assassinat dudit tueur numéro deux sont exemplaires à ce niveau : il abat dans une scène mythique un dentiste qui se lave les mains dans son lavabo en tirant plusieurs mètres plus bas dans le tuyau de canalisation ! Si la thématique du film est pour le moins originale, ce n'est cependant rien comparé à l'esthétisme du film. Dans une autre scène inoubliable, au lieu de filmer la pluie et l'envol d'oiseaux, Suzuki va en effet jusqu'à incruster de petits dessins sur son image pour les faire apparaître !

Trop c'est trop, la Nikkatsu retire le film très rapidement des écrans et, peu de temps après, décide de renvoyer le réalisateur à cause de ses débordements filmiques. Suzuki, surpris, n'hésite pas à intenter un procès à son ancienne compagnie pour licenciement abusif (ce qui se fait relativement peu au Japon) et finit même par le gagner en 1971, causant par la même occasion la démission du big boss de l'époque.

Tous les films de genre que Suzuki a tourné dans les années 60 ont eu tendance en Occident à faire oublier les films les plus personnels du réalisateur, ceux qu'il réalise au début des années 80 dans sa toute récente maison de production : **Zigeunerweisen** (1980) et **Kageroza** (1981). **Pistol Opera**, remake ou variation sur le thème de son classique **La Marque du tueur**, offrira peut-être la chance que l'on se penche à nouveau sur leurs cas dans quelques années. En attendant, ruez-vous en salles à partir du 30 octobre pour (re)découvrir les premiers films qui ont fait de Suzuki l'un des réalisateurs les plus « cultes » du Japon.

Julien SÉVÉON

(1) La seule exception étant Shohei Imamura, dont l'œuvre ouvertement « arty » – et déjà reconnue en Occident – lui laisse quasiment les mains libres pour faire ce qu'il veut.

CONSIDÉRÉ AUJOURD'HUI COMME UN DES PAPES DE LA SÉRIE B DES ANNÉES 70, JACK HILL S'ÉVERTUE À DIRE QU'IL NE SERAIT TOUJOURS PAS RECONNU SANS L'INTERVENTION DIVINE DE QUENTIN TARANTINO. AYANT ŒUVRÉ SUR PLUS D'UNE TRENTAINE DE FILMS, DONT LES GENRES VARIENT DU FILM ÉROTIQUE À LA BLAXPLOITATION EN PASSANT PAR L'HORREUR MADE IN MEXICO, HILL A SURTOUT ÉTÉ, AUX CÔTÉS DE ROGER CORMAN, L'UNE DES FIGURES MAJEURES DE LA COMPAGNIE AMERICAN INTERNATIONAL PICTURES, TENUE PAR LE TANDEM JAMES H. NICHOLSON/SAMUEL Z. ARKOFF. INVITÉ D'HONNEUR À L'ÉTRANGE FESTIVAL, NOUS AVONS TENU À RENCONTRER L'HOMME RESPONSABLE DE MOULT TRAUMATISMES CHEZ L'AMATEUR DE SÉRIES B AVERTI, ET DÉTERRER TOUT UN PAN DE CARRIÈRE QU'IL PENSAIT MORTE ET ENTERRÉE DEPUIS BIEN LONGTEMPS. C'ÉTAIT MAL CONNAÎTRE MAD MOVIES.

L'ÉTRANGE PARCOURS DE MR. JACK

Racontez-nous vos débuts...
J'ai fait pas de mal de films érotiques avant de travailler à American International Pictures. J'étais le chef opérateur et le monteur sur la plupart d'entre eux. Le genre était très en vogue à l'époque, pas comme aujourd'hui. Puis, petit à petit, j'ai accumulé les fonctions de scénariste et de réalisateur. Ce n'est pas une chose dont je suis fier et que je répète au premier venu, mais enfin bon... Je travaillais en free-lance jusqu'à ce que Roger Corman, qui était à la recherche de personnes aux fonctions polyvalentes, ne me repère et m'enrôle dans la compagnie A.I.P..

Vous avez fait des études de cinéma ou vous avez appris sur le tas ?
Tout petit déjà je commençais à filmer tout ce qui bougeait avec la petite caméra 8mm d'un de mes proches. Puis je suis allé à U.C.L.A. bien plus tard pour approfondir mes connaissances en la matière. Mais, en fait, je suis avant tout issu du circuit musical. J'étais musicien et arrangeur et j'étais allé à U.C.L.A. pour apprendre à composer des musiques de films. De fil en aiguille, je me suis improvisé scénariste sur le film de fin d'études d'un de mes amis, qui m'a ensuite encouragé à continuer dans cette voie. Alors je m'y suis lancé avec rigueur et je suis pratiquement sorti de mon circuit d'origine.

Apprendre le métier chez Corman a dû être bien différent de celui que vous avez appris à U.C.L.A. ?
Oh oui ! Sur le plateau d'un de ses films, Corman vous apprend à exploiter une chose au maximum avec un minimum de moyens, ce qui est très bien. Corman est en soi un réalisateur talentueux, mais ses films sont tellement... fauchés. Il est tellement avare qu'il refuse de dépenser un dollar de plus pour qu'un film puisse se faire dans de bonnes conditions. Corman est un cas.

Vous avez accumulé pas mal de fonctions sur le film* The Terror *avec Jack Nicholson et Boris Karloff...
Oui, hélas ! J'étais scénariste, quelquefois chef opérateur et même coréalisateur...

C'est un mauvais souvenir ?
Oh que oui ! C'est vraiment un très mauvais film. La seule raison pour qu'un spectateur puisse voir un tel film, c'est que Nicholson et Karloff se disputent le haut de l'affiche. Sinon, ce film est une catastrophe !

Vous étiez pourtant entouré de Roger Corman, de Monte Hellman et de Francis Coppola...
Ça n'a hélas pas sauvé le film.

C'était juste après cette expérience que vous avez travaillé sur* Dementia 13 *de Francis Ford Coppola...
Exact. Francis avait commencé à tourner le film en Irlande et il était revenu avec à peu près soixante minutes de rushes inexploitables. Roger Corman m'a donc demandé de réécrire certaines scènes et de tourner toutes sortes d'inserts et de plans supplémentaires pour raccorder avec ce que Francis avait déjà filmé. Ce film-là aussi est un peu spécial ! À vrai dire, il n'y a aucun film « normal » chez American International Pictures.

Vous avez gardé contact avec Coppola ?
Mon Dieu, ça doit faire bientôt 30 ans que je ne l'ai pas revu.

Francis est vraiment un cas à part. Il possède deux qualités inestimables pour faire ce métier : le talent et l'intelligence. C'est aussi un homme d'affaires redoutable et très manipulateur. Pas étonnant qu'il ait fait un film comme **Le Parrain**.

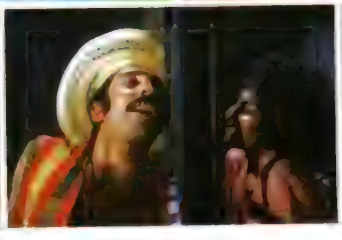
***Vous avez été très proche de Boris Karloff lors de ses derniers jours. Plus particulièrement durant sa période « mexicaine », lorsqu'il a tourné* House of Evil, Isle of the Snake People, The Fear Chamber *et* The Incredible Invasion...**
Mon Dieu, faut-il vraiment en parler ? Proche, non... C'est plutôt une relation de travail qui s'est établie entre nous. J'ai en effet fait quatre films mexicains avec lui.

Comment vous êtes-vous retrouvés sur ces films ?
Mon avocat à cette époque représentait également une compagnie cinématographique mexicaine aux États-Unis. Et cet avocat m'a mis en contact avec le producteur de cette compagnie, parce qu'il avait un contrat de quatre films avec Boris Karloff. Et quel contrat ! Un véritable contrat de dingue comme seuls les Mexicains savent les faire ! Bref, à cette époque, Karloff était très malade et il ne pouvait pas se rendre au Mexique pour tourner ses scènes. Alors, ce producteur m'a demandé si je pouvais écrire les quatre scénarios en un temps record et réaliser les scènes avec Karloff en studio à Hollywood. Heureusement, travailler avec Roger Corman vous prépare aux éventualités les plus périlleuses, et j'ai donc réussi à m'acquitter de cette tâche le plus rapidement possible. Karloff a lu les scénarios et les a trouvés satisfaisants.

Nous avons donc commencé à tourner en studio, dans des décors somptueux créés par mon père, et parallèlement le reste des films se tournait au Mexique. Bien sûr, les problèmes ont commencé à pleuvoir. Le producteur mexicain refusait d'engager une équipe américaine complète, ce qui m'irritait. De plus, les acteurs mexicains que j'avais choisis n'étaient pas ceux qui se sont montrés sur le plateau. En retard en plus . Ce qui a chamboulé le planning que j'avais mis au point. De trois semaines de tournage, nous sommes passés à quatre semaines et demie de tournage. Après je devais me rendre au Mexique pour compléter les scènes restantes des quatre films, et à ce moment-là, le producteur est mort d'une crise cardiaque ! Depuis ce jour, je n'ai plus jamais entendu parler de ces quatre films, jusqu'à des années plus tard où l'on m'a annoncé que ces films ont bel et bien été finis. Et à ce jour, je n'en ai vu que deux et je refuse de voir les deux autres. Je les ai chez moi, mais j'ai peur de les voir ! Vous les avez vus ?

Oui, hélas. Même Karloff n'a pas pu les sauver.
Je ne vous le fais pas dire...

Au temps où vous travailliez chez A.I.P., la compagnie regorgeait de jeunes talents prometteurs comme Coppola donc, Martin Scorsese, Monte Hellman, John Milius, Jack Nicholson, qui ont ensuite laissé une trace indélébile sur l'industrie hollywoodienne. Pourquoi n'avez-vous pas aussi suivi les mêmes sentiers que vos camarades ? Était-ce le manque d'ambition ?
Oui, je n'étais pas aussi ambitieux. Francis, par exemple, savait depuis toujours qu'il allait devenir l'un des plus grands réalisateurs hollywoodiens du XX[e] siècle. Et puis il est issu du circuit théâtral. Francis avait à l'époque déjà écrit et mis en scène plusieurs pièces de théâtre. Il consacrait sa vie entière à l'écriture et à la direction d'acteurs. Moi, je n'étais qu'un musicien qui, par accident, s'est retrouvé à écrire et à réaliser. À vrai dire, je ne prenais pas le métier aussi sérieusement que les personnes que vous venez de me citer. Quand vous faisiez un « hit » quelconque, vous vous intéressiez de plus en plus au milieu d'Hollywood, vous cherchiez un excellent agent et engagiez un ténor du barreau pour veiller sur vos intérêts. Quand cela m'arrivait chez A.I.P., je ramassais le blé et je partais le claquer en Amérique latine avec deux ou trois nanas pendant six mois ! Ce n'est pas vraiment une manière sérieuse de gérer sa carrière, pas vrai ? En fait, les films sur lesquels j'ai travaillé ont toujours été rentables, donc j'avais la chance de pouvoir en faire un autre de manière régulière. Hélas, les films que je faisais à l'époque n'étaient que des films d'exploitation et j'étais catalogué partout où j'allais comme étant l'un des faiseurs les plus prospères. Et j'avais beau dire que j'avais envie de faire autre chose, les gens ne me prenaient jamais au sérieux ! Alors, je me suis barré du milieu cinéma pendant quelque temps. Maintenant, avec ma reconnaissance tardive, toutes les critiques écrivent de drôles de choses sur moi et mes films, comme : « *En*



Photos de cette page :

Dementia 13 de Francis Ford Coppola, sur lequel Jack Hill a réécrit plusieurs scènes et tourné bon nombre d'inserts et de plans supplémentaires à la demande de Roger Corman.

Spider Baby, un film authentiquement fou où se cotoient Lon Chaney Jr. et Sid Haig, acteur fétiche de Jack Hill. « En fait, je me shootais pas mal à cette époque » commente le réalisateur. « C'est donc pour ça que Spider Baby est un film un peu étrange ».

Film sur l'univers des courses automobiles, Pit-Stop influencera Lee H. Katzin deux ans plus tard pour la réalisation de son film Le Mans avec Steve McQueen.

A la fin des années 60, Jack Hill réalisa plusieurs scènes avec Boris Karloff pour les besoins de 4 films mexicains qui cumulaient de nombreux problèmes logistiques. Il faut reconnaitre sous ces nouvelles affiches, de gauche à droite : The Incredible Invasion, Isle of the Snake People, House of Evil et The Fear Chamber !

The Big Doll House est un film de prison de femmes tourné aux Philippines. Il s'agit de la première collaboration entre Jack Hill et Pam Grier.

avance sur son temps », « L'un des chefs de file du manifeste féminin dans le 7e art », « L'un des réalisateurs les plus importants des années 70 », etc...

Maintenant, parlons de votre film le plus audacieux et le plus fou :* Spider-Baby *! Ce film a tout du récit fiévreux...
C'est vrai. En fait, je me shootais pas mal à cette époque, donc c'est pour ça que **Spider-Baby** est un film un peu étrange.

Dans quelles circonstances ce film a-t-il vu le jour ? Était-ce une commande ou un projet personnel ?
C'était une commande. Si je me souviens bien, je suis arrivé sur le projet par le biais d'un de mes amis de U.C.L.A., qui est devenu enquêteur privé pour une compagnie de gestion immobilière. Il s'était associé avec certaines personnes qui voulaient investir des sommes d'argent considérables dans un film d'horreur. Ces mêmes personnes avaient lu bon nombre de scénarios et ils n'en avaient retenu aucun. C'est à ce moment que mon ami leur a parlé de moi comme étant l'un des réalisateurs les plus rentables de l'écurie Roger Corman. Nous nous sommes rencontrés et je leur ai fourni un scénario une semaine plus tard. Ils l'ont adoré. Ils avaient trouvé l'histoire passionnante et osée. Tout de suite après, j'ai signé un contrat et je me suis lancé dans l'aventure. Malheureusement, les cours des compagnies de gestion immobilière à cette époque ont chuté en bourse, et celle qui assurait la production du film a déposé le bilan. Résultat, **Spider-Baby** fut saisi puis bloqué pendant quatre ans. Un ami distributeur avait vu le film lors de la première projection que j'avais organisée à l'époque, et il voulait l'acquérir à tout prix. Il y est parvenu après une longue bagarre juridique qui dura donc quatre ans. Le film fut un succès à sa sortie.

Vous êtes fier de ce film ?

Oui et non. En fait, je ne sais pas. Et vous, qu'avez-vous pensé du film ?

Je pense que c'est le meilleur de toute votre filmographie.
Ah bon ! Je dois quand même

reconnaître que c'est le film dont on me parle le plus souvent lorsque je suis invité à des conventions de films fantastiques. Il est considéré comme culte. Certaines personnes me disent que c'est l'un des films qu'elles ne se lassent pas de voir. Même Joe Dante m'a dit que c'était l'un de ses films préférés. Donc, finalement, j'en suis plutôt fier.

Les rumeurs concernant le réaménagement du scénario par Quinn Redeker (l'un des scénaristes de* Voyage au bout de l'enfer *de Michael Cimino - ndlr) sur le tournage sont-elles vraies ?
Non, elles sont fausses. Je ne l'avais engagé qu'en tant qu'acteur, et il était très bon d'ailleurs. Mais il n'a jamais retravaillé le scénario, même si nous n'étions pas toujours d'accord sur certaines scènes.

Parlez-nous de Sid Haig, qui en plus d'être votre habitué, est l'un des meilleurs seconds couteaux des années 70. Comment l'avez-vous découvert ?
Cela remonte à mes années à U.C.L.A.. Sid Haig a également joué dans mes films de fin d'études ! Il faisait partie d'une troupe de jeunes acteurs à Pasadena, et mon mentor à U.C.L.A. me l'avait fortement recommandé. J'ai fait un bout d'essai avec lui, et depuis nous ne nous sommes plus jamais quittés.

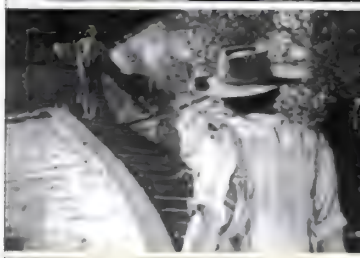
Avez-vous conservé vos films de fin d'études ?
Certains, pas tous. Je souhaite remercier au passage Quentin Tarantino pour avoir pu financer le remastering de ce court métrage qui est disponible en supplément sur le DVD de **Switchblade Sisters**. Par ailleurs, ce court-métrage a beaucoup influencé Francis pour la séquence finale d'**Apocalypse Now**.

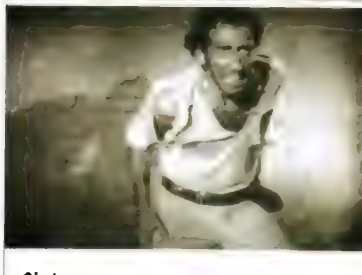
Vraiment ?
Francis et moi avons travaillé sur nos films de fin d'études respectifs. Mon caméraman à cette époque fut Steven Burrum qui devint par la suite le chef opérateur de seconde équipe sur **Apocalypse Now**. Et il me disait que sur le tournage du film, Francis n'arrêtait pas de blaguer en lui répétant : *« C'est le film de fin d'études de Jack Hill avec des hélicoptères en plus !»*.

***Pit-Stop* ne ressemble à aucun autre film dans votre filmographie...**
C'est exact. Corman m'a demandé un jour si j'étais intéressé pour faire un « film de voitures de courses ». Je lui ai d'abord répondu non en premier lieu. Je me foutais totalement de l'univers des courses de voitures, ça ne m'intéressait pas du tout. Je n'avais pas précisé ces remarques à Corman. Pourtant, j'avais désespérément besoin d'argent, alors j'ai dit *« oui, allons-y !»*. Je me suis alors immergé dans l'univers des courses de stock-cars pendant plusieurs semaines, et je me suis soudainement pris de passion pour la chose. C'était un univers à part, bizarre et très décalé, où la folie humaine atteint des sommets dantesques. Lors des premières mises en images des courses sur le circuit, j'étais tellement excité et extatique que j'y ai mis la gomme. Comme vous dites, j'y ai injecté une énergie hors du commun. Avec le recul, je pense que **Pit-Stop** est vraiment le film dont je suis le plus fier. Celui qui correspondait le plus à mon désir de faire autre chose que des films d'horreur et de fantastique.

Le fait que le film ait été tourné en noir et blanc a-t-il affecté son exploitation ?
Oui, énormément. Si **Pit-Stop** avait été tourné en couleurs, il n'aurait certainement pas eu la même carrière. Les drive-ins refusaient de projeter des films en noir et blanc, alors **Pit-Stop** a été condamné à être programmé en seconde partie d'un film d'aventures en couleurs dans de petites salles. Le film est rentré de justesse dans ses frais. Il avait en plus été cassé par la critique, qui lui reprochait son traitement graphique proche du documentaire. Maintenant, il est considéré comme un classique parmi les cinéphiles.

On sent l'influence de* Pit-Stop *sur le film* Le Mans *de Lee H.Katzin, avec Steve McQueen...
C'est exact. Je l'avais moi-même remarqué. En fait, j'avais amené **Pit-Stop** à Universal, dans l'espoir que ces derniers puissent le distribuer. Les responsables du studio ont été impressionnés par ce qu'ils ont vu, mais ils ne pouvaient pas se porter garants de sa distribution. Ils ont néanmoins organisé une projection supplémentaire et j'ai ensuite appris que Steve McQueen avait été invité. Lorsque j'ai découvert **Le Mans** quelques années plus tard au cinéma, il était évident que McQueen et son réalisateur avaient été influencés par **Pit-Stop** pour l'élaboration de certaines scènes, en particulier celles des courses nocturnes, ou encore les crashes et certains mouvements de caméras, qui sont franchement similaires. Mais enfin bon... si seulement j'avais eu leur budget !





Ci-dessus :
Trois photos provenant de The Host, un court-métrage que Jack Hill réalisa à l'Université et qui inspirera par la suite son camarade Francis Ford Coppola pour la fin d'Apocalypse Now ! Resté totalement inédit pendant des années, The Host est désormais visible sur le DVD Zone 1 de Switchblade Sisters.

Photos de ces pages :

The Big Bird Cage, deuxième film de prison de femmes tourné aux Philippines par Jack Hill pour le compte de Roger Corman, toujours avec Pam Grier, qui n'était jusque là apparue que dans La Vallée des plaisirs de Russ Meyer.

Coffy, un des films les plus célèbres de la Blaxploitation, toujours avec Pam Grier, fut réalisé par Jack Hill suite à la demande express de Larry Gordon, alors chargé de la production aux studios A.I.P..

Foxy Brown, que Jack Hill dirige dans la foulée de Coffy, avait en fait été imaginé comme une suite de ce dernier et portait alors le titre Burn, Coffy, Burn.

Comédie gentiment cochonne avec un zest d'action, The Swinging Cheerleaders militait pour le droit des femmes en démontrant que l'activité de pom-pom girl les rabaissait au rang d'objet sexuel !

Tourné dans des conditions plus que précaires avec trois sous en poche, Sorceress est le dernier film en date de Jack Hill et le premier pour Jim Wynorski, qui faisait ici ses débuts de scénariste pour le compte de Roger Corman.

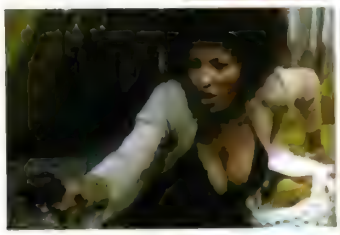
Tourné après ses films « Black », Switchblade Sisters est un film de gang au féminin et reste à ce jour l'oeuvre la plus connue de Jack Hill grâce aux bons soins de Quentin Tarantino, son plus grand fan, qui l'a lui-même distribué en DVD.

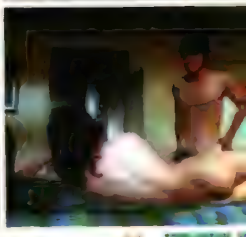
Parlons maintenant de deux de vos plus gros succès commerciaux :* The Big Doll House *et* The Big Bird Cage. *L'idée de s'attaquer à l'univers carcéral féminin était plutôt osé pour l'époque...

Pas tant que ça. En fait, Roger Corman avait vu le film **99 Women** de Jess Franco, qui avait très bien marché. Corman était convaincu qu'il y avait un marché à exploiter concernant le film d'action féminin. Je venais de tomber sur un scénario titré **The Big Doll House**, écrit par un jeune scénariste inconnu. Je l'ai soumis à Corman en lui expliquant que j'aimerais le réaliser après mon retour d'Europe. Et je suis alors parti en Allemagne tourner un documentaire que je préfère oublier...

Ich, Ein Groupie ?

Rien ne vous échappe ! Bref, à mon retour, j'apprends que Corman avait soumis le script à son tour à une jeune femme qui cherchait à faire ses débuts de metteur en scène pour la compagnie. Elle avait entièrement remanié le script pour le tourner aux Philippines, et avait tout fait pour me déposséder du projet. Après un intermède juridique qui prit beaucoup de temps, et surtout beaucoup d'argent, j'ai réussi à me réapproprier le scénario de **The Big Doll House**. Mais je n'étais pas au bout de mes peines. Cette femme avait littéralement saboté le matériau de base. Son scénario était une merde innommable qui n'entretenait que très peu de points communs avec le scénario original. Heureusement, j'avais réussi à mettre la main sur le premier jet du script et j'ai tout repris à partir de là. J'y ai injecté pas mal d'humour, musclé quelques scènes et revu deux ou trois situations. À sa sortie, **The Big Doll House** a cassé la baraque. Le film est devenu mon plus gros succès et il a fait son chemin jusqu'au tableau d'honneur de Roger Corman. Personne n'avait pu prévoir un tel succès, c'était une surprise totale. Six mois plus tard, nous avions finalisé le scénario de la séquelle, **The Big Bird Cage**, et nous nous préparions à embarquer pour les Philippines.





Comment avez-vous repéré Pam Grier ?

Je faisais des auditions en groupe pour **The Big Doll House**. Chaque jour, des groupes de cinq jeunes femmes passaient et nous récitaient leurs lignes. Pam en faisait partie et elle m'avait charmé. Ce n'était qu'une inconnue à l'époque, auparavant elle n'avait fait qu'une brève apparition dans **La Vallée des plaisirs** de Russ Meyer. Elle dégageait une telle aura, une telle présence que j'ai décidé de lui donner sa chance en lui offrant l'un des rôles principaux. Elle travaillait très dur sur le tournage. Sid Haig l'avait prise sous son aile, et l'a beaucoup aidé à paraître plus détendue à l'écran.

Ça n'a pas été très dur pour elle de jouer nue et de se faire tripoter par l'ensemble de la distribution masculine dans* Coffy *et* Foxy Brown *?

Non, du tout. Pam a très bien réagi, et il n'y a pas eu de dégâts, ni de malaise sur les plateaux. Une chose que j'ai apprise en tant que réalisateur, c'est que lorsque des actrices possèdent un corps magnifique, elles désirent le montrer au public. Pam voulait partager ses moments en tenue d'Eve avec le spectateur. C'est une vraie mangeuse d'hommes !

Comment s'est déroulée votre collaboration avec Lawrence Gordon et Buzz Feitshans, vos nouveaux producteurs sur* Coffy *et* Foxy Brown *? (les deux hommes seront par la suite deux des plus gros tycoons d'Hollywood - ndlr)

Il y a eu des hauts et des bas. Larry Gordon m'a énormément soutenu lors de la production de **Coffy**, c'était quelqu'un de bien. Hélas, lorsque je me lançais dans la pré-production de **Foxy Brown**, il s'en allait créer sa propre compagnie (Lawrence Gordon Pictures, plus tard responsable, entre autres, de succès comme **Piège de cristal** - ndlr). La production a donc engagé Feitshans sur le tas, et tout ne se passait pas très bien entre nous. Malgré ces nombreux problèmes, j'avais réussi à finir **Foxy Brown** en avance, et lorsque vous faites ça chez A.I.P., vous êtes considéré comme le Messie en personne ! Feitshans m'a donc proposé un autre scénario à réaliser. Je l'ai lu et je lui ai dit que ce scénario était impossible à tourner en l'état, et qu'il fallait le réaménager de fond en comble. Feitshans ne m'a pas cru, il croyait que je réclamais plus d'argent, ce qui était faux. Énormément de personnes à Hollywood ne savent pas lire de scénario, même des producteurs ! Comme Feitshans pensait que l'on pouvait tourner ce scénario, j'ai donc été écarté du projet. Sur **Foxy Brown**, j'avais un assistant metteur en scène en or, qui allait extrêmement vite et qui anticipait chaque problème. C'était grâce à lui qu'on a pu finir le film en avance sur le budget et le planning. Feitshans s'est donc tourné vers lui en l'érigeant en vrai héros de **Foxy Brown** et lui a proposé le script que j'avais rejeté. Feitshans n'était pas vraiment conscient du fossé qui séparait le réalisateur de son assistant. Pour lui c'était la même chose. Mon jeune assistant s'est donc lancé aveuglément dans l'aventure, malgré mes avertissements sur le fait que ce scénario était impossible à tourner. Le tournage de ce film maudit avait commencé, et trois jours plus tard, il s'était fait viré avec pertes et fracas. Tout de suite après, Feitshans s'est d'ailleurs retiré de la production de ce film, dont je ne me rappelle plus le titre.

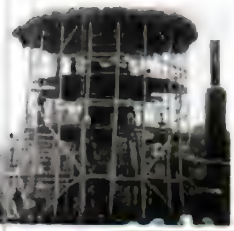
Pouvez-vous nous parler de Bob Minor, le premier chef-cascadeur noir d'Hollywood, qui a fait ses classes sur* Coffy *et* Foxy Brown*...

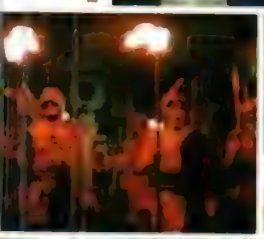
Vous êtes la première personne à me parler de Bob Minor - c'est quelqu'un qui a beaucoup compté pour moi - je tiens à vous en remercier. Quand j'ai commencé à réaliser **Coffy**, il y a eu beaucoup de critique de la part de la communauté afro-américaine qui me reprochait de n'engager aucune personne noire derrière la caméra. C'est à ce moment que j'ai rencontré Bob, et je l'ai tout de suite engagé. Nous avions au moins un chef-cascadeur

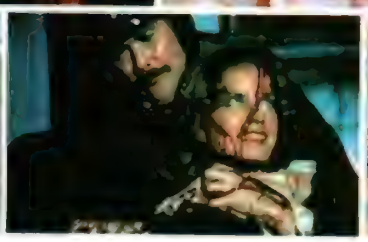
noir, ce qui n'était pas si mal. Le seul problème, c'est que Bob débutait dans le métier. **Coffy** était son premier film en tant que chef-cascadeur et en tant que cascadeur tout court ! Il a donc appris sur le tas avec une facilité déconcertante, et il s'est donné à fond sur le tournage. Je lui ai donné sa chance, maintenant il est l'un des meilleurs cascadeurs dans le métier. Sur **Coffy**, il venait avec d'excellentes idées et il mettait rapidement ses plans à exécution. Bob est quelqu'un de très efficace.

À l'époque, Coffy était sorti en même temps que Dillinger de John Milius, non ?
C'est exact. Le film était très bon, mais ce fut l'un des plus gros fours de la production. A.I.P. avait mis le paquet sur **Dillinger**, ils étaient convaincus que le film allait casser la baraque. Ils ne prêtaient aucune attention à **Coffy**. Pourtant, lorsque les films sont sortis, **Coffy** a tellement bien marché qu'il a comblé les pertes de **Dillinger**. C'est pour dire. Encore une fois, je ne me suis pas fait que des amis. Milius était en pétard contre mon film.

Vous avez écrit le film* La Cité en feu *de Alvin Rakoff, qui est votre première expérience avec les pontes de la Warner à Hollywood...
My God, ce fut la pire expérience de ma vie. Le film avait beau être doté d'un casting quatre étoiles (Henry Fonda, Ava Gardner, Barry Newman et Leslie Nielsen entre autres ! - ndlr), il s'agit vraiment de l'une des pires merdes qui m'ait été donné de voir ! Alvin Rakoff avait beau avoir réalisé d'excellentes







adaptations de Shakespeare à la télévision, il ne savait pas du tout comment manier une caméra sur un film de ce genre. J'avais écrit d'excellentes scènes, et ce mec les a bousillées avec de pauvres effets qui faisaient sombrer le film dans le ridicule le plus total. Quel désastre ! Ce film est vraiment une honte ! J'étais sous contrat avec lui. J'avais d'ailleurs écrit un autre scénario, **The Bees**, avec John Saxon, qu'il a également bousillé...

Cela vous fait plaisir d'être un réalisateur reconnu mondialement pour seulement deux films « blacks »...
Oui et non. Je n'aime pas cette étiquette. Certains pensent même que je n'ai fait que des blaxploitations dans ma carrière. Ce sont les deux films qui font de l'ombre au reste de ma filmographie, je trouve ça dommage. Mais paradoxalement, ce sont les films qui me valent d'être reconnu aujourd'hui ! Mais ce ne sont pas les meilleurs, **Pit-Stop** et **Spider-Baby** sont un cran au-dessus.

Vos détracteurs disent que l'on peut interchanger votre nom avec celui des autres réalisateurs blancs du métier, et que les films resteraient les mêmes. Qu'avez-vous à dire là-dessus ?
Je ne sais pas. À vrai dire, je ne regardais pas les autres films catalogués comme étant de la blaxploitation. Les thèmes exploités dans mes films sont universels, ils peuvent très bien être adaptés à n'importe quel autre milieu ethnique. C'est pourtant bizarre que certaines personnes puissent dire de telles choses. Énormément de Noirs étaient intrigués par ce que je pouvais savoir de leur milieu. Étant musicien, j'avais énormément d'amis qui vivaient dans le Watts ou en plein Compton. Encore une fois, mes thèmes sont universels : l'amour, le courage, la trahison, la rédemption, etc. Si l'acteur joue juste, alors tout est juste.

Vous reconnaissez-vous dans le cinéma d'aujourd'hui ?
Non, pas vraiment. Il y a certains films faits aujourd'hui à Hollywood, qui sont cent fois plus honteux que ceux que l'on a pu faire dans les années 70. Ces films-là, en plus d'être mauvais, ont des budgets colossaux ! À l'époque, il était inconcevable qu'un acteur puisse toucher 10 millions de dollars pour une prestation de bas étage. L'industrie cinématographique américaine d'aujourd'hui est vraiment malade. Je dois sûrement faire figure de paria. Par contre, le cinéma européen me passionne toujours autant. Sinon, je viens tout juste de voir le film australien **Lantana**, qui est vraiment un chef-d'œuvre.

Comment avez-vous géré ce que l'on appelle communément « l'effet Tarantino » ?
J'en suis resté ébertué. Du jour au lendemain, des personnes se sont mises à connaître mes films par cœur, à revoir leur jugement sur ce qu'ils avaient vu de moi auparavant, à faire des demandes d'interviews, alors que je n'ai pas fait de films depuis le début des années 80 ! De *« mauvais »* et *« pathétiques »*, mes films sont passés aux titres d'*« œuvres importantes des années 70 »* par les critiques.
Tout a changé pour moi depuis le jour où Quentin a commencé à me citer comme l'une de ses références. D'ailleurs, si Quentin n'existait pas, nous ne serions certainement pas l'un en face de l'autre aujourd'hui.

Combien de films regrettez-vous aujourd'hui ?
Plein ! Par exemple, il fut un temps où je détestais **Foxy Brown**. Je suis assez content qu'un remake soit mis en chantier avec Halle Berry. S'il y a un film qui méritait d'être remaké, c'était bien celui-là. Sinon, les films dont on a parlé précédemment, comme ceux avec Karloff et mes films érotiques, méritent vraiment de passer à la trappe !

Des projets ?
Quelques-uns, oui. J'ai un film d'aventures en préparation qui s'appelle **Tangiers**, et des comédies romantiques que j'ai écrites en compagnie de mon épouse. Dont une titrée **The Perfect Wife** qui se situe dans la veine de **Quatre mariages et un enterrement**, et qui je l'espère trouvera acquéreur en Europe. Qui vivra, verra !

Propos recueillis et traduits par Fathi BEDDIAR

Remerciements à toute l'équipe de L'Étrange Festival.

FILMOGRAPHIE

Jack Hill, né le 28 janvier 1933 à Los Angeles, Californie.

THE WASP WOMAN (Coréalisateur avec Roger Corman, non crédité), 1960
TONIGHT FOR SURE (Directeur Photographie), 1961
THE PLAYGIRLS AND THE BELLBOY (Réalisateur des scènes additionnelles), 1962
THE TERROR (Coréal. avec Roger Corman, non crédité), 1963
DEMENTIA 13 (Réalisateur des scènes additionnelles), 1963
SPIDER BABY, 1964
PORTRAIT IN TERROR, 1965
THE RAW ONES (Dir. Photo), 1965
BLOOD BATH (Coréalisateur avec Stéphanie Rothman), 1966
MONDO KEYHOLE (Coréal. avec John Lamb), 1966
ISLE OF THE SNAKE PEOPLE (Coréal. avec Juan Ibanez), 1968
THE INCREDIBLE INVASION (Coréal. avec Juan Ibanez), 1968
HOUSE OF EVIL (Coréalisateur avec Juan Ibanez), 1968
THE FEAR CHAMBER (Coréal. avec Juan Ibanez), 1968
PIT-STOP, 1969
ICH, EINE GROUPIE (Coréalisateur avec Erwin C. Dietrich), 1970
THE BIG DOLL HOUSE, 1971
THE BIG BIRD CAGE, 1972
WOMAN HUNT (Scén.), 1972
COFFY, 1973
THE SWINGING CHEERLEADERS, 1974
FOXY BROWN, 1974
SWITCHBLADE SISTERS, 1975
THE BEES (Scénariste), 1978
CITY ON FIRE (Scénariste), 1979
SORCERESS, 1980

L'actualité culte des collectionneurs

MLB série 3 version collector

JUAN GONZALEZ
réf. 7044 prix : 19,00 €
ROY OSWALT
réf. 7046 prix : 19,00 €
ROBERTO ALOMAR
réf. 7043 prix : 19,00 €
VLADIMIR GUERRERO
réf. 7048 prix : 19,00 €
CHIPPER JONES
réf. 7045 prix : 19,00 €
CURT SCHILLING
réf. 7047 prix : 19,00 €
JASON GIAMBI
réf. 7406 prix : 19,00 €
ADAM DUNN
réf. 7405 prix : 19,00 €

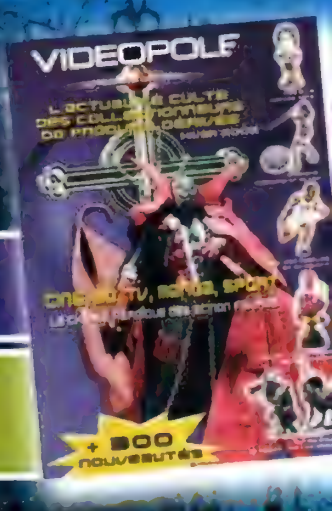
Star Wars nouveautés stellaires

PADME AMIDALA CORUSCANT ATTACK 7 cm réf. 2301 prix : 13,00 €
YODA DELUXE 20 cm réf. 2304 prix : 24,00 €
ANAKIN 20 cm réf. 2305 prix : 24,00 €
DROID BD-9 ET DAGOBAH 20 cm réf. 2303 prix : 24,00 €
PADME 20 cm réf. 2306 prix : 24,00 €
DARTH VADER 20 cm réf. 2307 prix : 24,00 €
SABRE LASER ANAKIN SKYWALKER 116 cm réf. 7276 prix : 298,00 €
SABRE LASER COUNT DOOKU réf. 7274 prix : 599,00 €
SABRE LASER OBI WAN 27,5 cm 2 500 ex. réf. 9682 prix : 499,00 €
SABRE LASER YODA 27 cm 2 500 ex. réf. 9681 prix : 499,00 €
SABRE LASER LUKE 27,5 cm 2 500 ex. réf. 9715 prix : 499,00 €
SABRE BLASTER HAN SOLO 30 cm 1 500 ex. réf. 9716 prix : 649,00 €
BOBA FETT réf. 9868 prix : 13,00 €
DEXTER JETTSTER réf. 9869 prix : 13,00 €
SAESEE TIIN réf. 9876 prix : 13,00 €
JAR JAR BINKS réf. 9875 prix : 13,00 €
VAISSEAU STAR WARS JEDI STARFIGHTER réf. 9870 prix : 69,00 €
NOUVEAUTÉS ÉPISODE II
5 figurines DELUXE pour 99 € seulement*
SABRE LASER DARTH VADER 116 cm réf. 7275 prix : 298,00 €
SHAAK TI JEDI MASTER 12 cm réf. 9864 prix : 14,00 €
DARTH MAUL 9 inch réf. 9866 prix : 49,00 €
NEJAU PARLANTE 10 cm H et 16cm L réf. 9869 prix : 20,00 €
JANGO ET BOBA FETT 9 inch réf. 9867 prix : 49,00 €
MACE WINDU 12 cm réf. 9865 prix : 14,00 €
ANAKIN SKYWALKER + SABRE ET GEONOSIAN 10 cm environ réf. 9868 prix : 35,00 €

KISS mouvement Hard Rock

SCENE KISS ALIVE environ 16 cm réf. 6047 prix : 20,00 €
GENE SIMMONS environ 18 cm réf. 6049 prix : 19,00 €
PETER CRISS environ 18 cm réf. 6050 prix : 19,00 €
PETER CRISS Coul. metal non peint réf. 9741 prix : 18,00 €
PAUL STANLEY Coul. metal non peint réf. 9742 prix : 18,00 €
GENE SIMMONS Coul. metal non peint réf. 9740 prix : 18,00 €
PAUL STANLEY environ 18 cm réf. 6051 prix : 19,00 €
ACE FREHLEY environ 18 cm réf. 6048 prix : 19,00 €
Vos 4 idoles KISS pour 65 € seulement*

Le catalogue de la rentrée est arrivé avec plus de 300 nouveautés.



BOUTIQUE - 12 BIS AVENUE DE CLICHY 75018 PARIS
M°PLACE DE CLICHY
OUVERT : LUNDI 14H-19H30 • DU MARDI AU SAMEDI 11H-19H30

VENTE PAR CORRESPONDANCE :
AU 01 47 90 37 62 • email : serviceclients-videopole@wanadoo.fr

02 PRODUITS DERIVÉS

VIDEOPOLE

PRODUITS DERIVES

SPAWN 22

MC FARLANE SOUS TOUTES LES COUTURES

DARK HAIDER
réf. 9793
prix : 17,00 €

VALKERIE
réf. 9791
prix : 17,00 €

BLOODAXE
réf. 9789
prix : 17,00 €

SPAWN 22

*Commandez votre série complète pour 109 € seulement**

ACTION FIGURES TWO PACK SPAWN 1 VS SPAWN 5 réf. 7404
prix : 29,00 €

ICONES D'ACTUALITÉ

STATUE THOR EN RESINE
réf. 9864
prix : 169,00 €

BUSTE WOLVERINE ORIGINES
réf. 9765
prix : 180,00 €

DELUX THUNDERHOOF
réf. 9880 prix : 29,00 €

SKULLSPLITTER
réf. 9760
prix : 17,00 €

BERSERKER TRE TROLL
réf. 9772
prix : 17,00 €

BLUETOOTH
réf. 9794
prix : 17,00 €

MOVIE MANIACS

ALIEN ET PREDATOR DELUXE
réf. 7404
prix : 45,00 €

EDWARD AUX MAINS D'ARGENT
réf. 6133
prix : 50,00 €

J'BON J'
réf. 6038
prix : 18,00 €

*La série des 5 Action figures Movie Maniacs pour 75 € seulement**
*Action figure 18 €

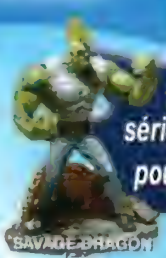
TOOTHFAIRY
réf. 9722
prix : 18,00 €

WISH MASTER
réf. 9723
prix : 18,00 €

SARAH CONNOR
réf. 6033
prix : 18,00 €

ENDOSKELETON
réf. 6032
prix : 18,00 €

SPAWN 15 cm
réf. 6037 prix : 49,00 €



SAVAGE DRAGON
15 cm
réf. 3039
prix : 19,00 €

*Les 4 Héros de la série 10ème Anniversaire pour 65 € seulement**

SHADOW HAWK
15 cm
réf. 3038 prix : 19,00 €

RIP CLAW
réf. 6040 prix : 19,00 €

TORTURED SOULS SÉRIE 2

SUFFERING BOB
réf. 9929
prix : 18,00 €

MORIBUNDI
réf. 9930
prix : 18,00 €

ZAIN
réf. 9928
prix : 18,00 €

FEVERISH
réf. 9927
prix : 18,00 €

SZALTAX
réf. 9926
prix : 18,00 €

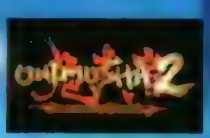
CAMILLE NOIRE
réf. 9925
prix : 18,00 €

ONIMUSHA SÉRIE 2

ODA NOBUNAGA
réf. 6043
prix : 18,00 €

FUMA KOTARO
réf. 6041
prix : 18,00 €

SAIGA MAGOICHI
réf. 6045
prix : 18,00 €



GOGANDANTES
réf. 6042 prix : 18,00 €

OYU FROM ODANI
réf. 6044 prix : 18,00 €

YAGYU JUBEI
réf. 6046 prix : 18,00 €

Envoyez ce bon de commande à : VIDEOPOLE - 15 Rue des Champs 92600 ASNIÈRES

PRODUITS	PRIX UNITAIRE	QUANTITÉ	TOTAL

RAISON ET PORT : Vidéopole vous livre en COLISSIMO
vi sous 2 à 3 jours à reception de votre commande
ns la limite des stocks disponibles). Voir ci-dessous.

SOUS-TOTAL	
Frais de port et d'emballage	
TOTAL A PAYER	

ntant de votre commande TTC	Frais de port TTC* (conditionnement, assurance, livraison compris)
- de 30€	5.5€
de 30 à 150€	7.5€
+ de 150€	14.5€

*valable pour la France métropolitaine.
Autres déstinations : nous consulter

☐ chèque **JE JOINS MON RÉGLEMENT À L'ORDRE DE VIDÉOPOLE**

☐ CB n° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Date de validité ☐☐ ☐☐ **Signature obligatoire**

MM9/02

NOM :..... PRÉNOM :.....

ADRESSE :.....

CODE POSTAL :..... VILLE :.....

TEL :..... NÉ(E) LE :..... e.mail :.....

Je désire recevoir le catalogue rentrée 2002 ☐

Je désire être informé des prochaines offres Vidéopole ☐

Je désire être informé par e.mail de l'ouverture du site internet de vidéopole ☐

11e Salon du Livre de Cinéma

École Nationale Supérieure des Beaux-Arts
14, rue Bonaparte - 75006 Paris

"Guys and dolls" Joseph L. Mankiewicz, 1955 Coll. Librairie Atmosphère - Paris - DOUBLE MÈTRE © 2002

2 et 3 novembre 2002

Entrée libre de 11 h à 19 h

Métro Saint-Germain-des-Prés - Bus 24.27.39.48.68.69.95

Cinémathèque Française

MUSÉE DU CINÉMA

AVEC LE SOUTIEN DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE, LA DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES ILE-DE-FRANCE, LE CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE ET L'ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DES BEAUX-ARTS

Mad gazine

DVD · VIDÉO · TÉLÉ · MANGA · JEU VIDÉO · GOODIES · LIVRES · MUSIQUE

Mort aux rats !

sommaire

#76 DVD
De sales bestioles inédites (**Rats**, **Python 2**, **Tremors 3**), David Lynch et Joe Dante, du manga, du Disney, du Stephen King, **Near Dark**, **The Barber** et en plus de tout ça, on vous en remet une couche sur le **Rollerball** de McTiernan. Alors, heureux ?

#86 TÉLÉ MANIAC
Bon, le p'tit père Yannick se faisait une joie de vous faire découvrir ***Birds of Prey***, un spin-off télé de Batman plutôt alléchant. Manque de pot, en cours de route, les exécutifs hollywoodiens sont venus lui casser sa baraque. Pas content le Yannick !

#87 ANIME NATION
À l'occasion de la sortie DVD, notre bon vieux Bertrand se penche sur une vieille série d'OAV qui vaut son pesant de sushis : le pessimiste **AD Police**.

#88 PLAYMAD
Entre **Project 0**, un survival horrifique féminin à la **Resident Evil** et **Mafia**, un GTA3-like dans lequel on endosse la panoplie d'un gangster des années 30, le coeur de Rafik balance. À tel point qu'il a décidé de vous parler des deux!

#90 TOP GOODIES
Les Minimates et les Heroclix. Kézako me direz-vous ? De magnifiques petits jouets vous répondra ce grand enfant de Numa. Au programme : rock'n roll, kung fu et super-héros. Yeah !

#92 MÉLOMAD
Notre Rafik est allé à la pêche au trésor pour vous ramener les petits bijoux du Varese CD Club (**Furie**, **La Cannonière du Yang Tse**...) tandis que l'ami Cédric se repasse en boucle la BO de **Signes**. Les fous !

#93 SANG D'ENCRE
Depuis qu'il a lu le comic book *Les Sentiers de la perdition*, Arnaud aime de moins en moins le film, et depuis qu'il a lu le roman *Le Scénariste*, il aime de plus en plus les frères Farelly. Voyons voir si ça vous fera le même effet...

RATS

DE TIBOR TAKACS

Gore, sombre et méchant... Rats est un véritable film d'horreur signé Tibor Takacs, bien plus réussi que Lectures diaboliques, qui lui avait pourtant rapporté le Grand Prix à Avoriaz en 1989.

Envoyée dans l'hôpital psychiatrique de Brookdale après une tentative de suicide, Jennifer Lawrence (Sara Downing, la petite blonde dans **Les Vampires du désert** et actuellement au cinéma dans le slasher **Wishcraft**) ne tarde pas à découvrir que quelque chose ne tourne pas rond dans ce repaire de cinglés, où les plus démunis côtoient les enfants junkies de stars en cure de désintoxication. Plongeant elle-même dans la folie, Jennifer n'a plus le choix et doit faire sauter sa couverture : elle s'appelle en réalité Samantha et travaille pour le journal Philadelphia Enquirer en tant que grand reporter. Son but ? Dévoiler au grand jour les malversations morales et financières orchestrées par le tout puissant Docteur Winslow (Ron Perlman), responsable de l'établissement. Mais des multiples disparitions de patients et d'étranges bruits dans les murs ne tarderont pas à mettre la belle blonde sur les traces d'un scoop bien plus terrifiant encore. L'hôpital de Brookdale est construit sur un gigantesque réseau de galeries souterraines infesté de rats, résultat d'une expérience abandonnée par le docteur Winslow. Mais Ernst (Michael Zelnicker), un doux dingue, a mystérieusement développé l'étrange capacité de pouvoir communiquer avec les rats par télépathie. Ayant pris goût à la chair humaine, les rongeurs gagnent chaque nuit un peu plus de terrain et s'apprêtent à boulotter tous les patients de l'hôpital...

Financé par Nu Image, **Rats** s'inscrit dans la mouvance des autres productions de cette petite boîte qui se spécialise doucement dans l'agression animale : des requins (la série **Shark Attack**), des araignées géantes (**Spiders**), des crocodiles (**Crocodile 1** et **2**), des Jean-Claude Van Damme (**Derailed**) ou encore des pieuvres (**Octopus**). L'amateur éclairé ne manquera pas de souligner la présence de Tibor Takacs derrière la caméra. Ayant connu une très courte heure de gloire dans les années 80 avec **The Gate** (où le débutant Stephen Dorff affrontait des gnomes et des lutins) et **Lectures Diaboliques** (Grand Prix très discuté du festival d'Avoriaz 89, avec son tueur en série qui se refait la tronche en prélevant les matières premières sur ses victimes), le bonhomme est depuis tombé dans les abysses de la série Z, dont quelques unes avec Olivier Grunner, notre frenchy fighter.

Le voici donc de retour avec un film revenant aux sources d'un genre qui l'a fait connaître. Ayant sans doute conscience de ses propres lacunes (esquisse de scénario, petit budget, tournage à l'économie en Bulgarie), Tibor Takacs compense en customisant son film avec du gros gore qui tâche et nous dévoile sous toutes les coutures les victimes atrocement mutilés de cette horde grouillante et carnivore. Des effets spéciaux (de Sofi Davidova et Ivan Ivanova, seul Julien Dupuy les connaît !) bien plus convaincants que lorsqu'il s'agit de nous montrer une grosse ratte en images de synthèses ayant un mal fou à s'intégrer aux prises de vues. Mais une galerie de personnages bien sentie (avec un exterminateur de rats copie carbone du personnage interprété par Brad Dourif dans **La Créature du cimetière**), la sincérité de la démarche et la présence de Ron Perlman (un jour sûrement en couverture de Mad en Hellboy) font de **Rats** un direct-to-video très fréquentable.

Alexandre BUSTILLO

DVD INFO : USA. 2001. RÉAL. : TIBOR TAKACS. INT. : SARA DOWNING, RON PERLMAN, AMY PARKS... TRANSFERT 4/3. SON : 5.1 (VF UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS : BANDE-ANNONCE. DIST. : IMATIM.
DISPONIBLE EN DVD ET VHS

THE BARBER

DE JOEL ET ETHAN COEN

Commençons par ce qui énerve. Au festival de Cannes 2001, **The Barber** a obtenu le prix de la mise en scène ex-aequo avec **Mulholland Drive**. Ou comment mettre avec idiotie sur un pied d'égalité un cinéaste en perte de vitesse qui s'autoparodie et deux frangins géniaux, en constante évolution, qui, hors des modes et des tendances, au-delà du prêt à penser qui anime le cinéma populaire et du crypto-auteurisme brossant dans le sens du poil la critique institutionnelle, continuent humblement, et avec une sincérité étourdissante, d'interpeller le spectateur, le rôle de son regard et ses responsabilités face à l'image, comme nouveaux enjeux de la condition humaine. Véritable marche funèbre composée autour d'un noir et blanc ultra référentiel, qui ausculte avec ironie tout un pan de la mythologie américaine, **The Barber** est le nouveau chapitre iconoclaste d'une œuvre toute entière dédiée à la recherche de l'homme de la rue, spectateur apathique des grands événements du monde qui, au sein d'une société américaine dont les Coen s'évertuent à offrir une vision désacralisée, devient l'épicentre de leur cinéma, comme métaphore d'une réflexion pamphlétaire sur l'histoire de l'Amérique, sur l'histoire des images, de leur fonction et de leur détournement, mais avant tout sur la liberté de l'homme dans un monde moderne qui le conditionne, le labellise et l'oblige à se résigner.

Œuvre essentielle, à la beauté fulgurante, qui demande au spectateur de construire lui-même le sens du film, **The Barber** sort dans un superbe coffret 3 disques, doté de la version couleurs du film avant transfert (imposée par la producteurs !), et de plusieurs bonus dont le premier commentaire audio des frères Coen ! Bref, il s'agit sans conteste du DVD du mois, hommage fidèle et passionné à un chef d'œuvre qui s'impose, sans véritable concurrence, comme un des plus grands films des dix dernières années. Un miracle cinématographique rare, ce que l'on ose appeler, sans hésitation ni réserve aucune, un classique instantané !

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WILD SIDE. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO & VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : VERSION COULEUR DU FILM AVANT TRANSFERT – MAKING OF – ITV DE ROGER DEAKINS – SCÈNE COUPÉE – DOCU SUR L'UNIVERS DES FILMS NOIRS – COMMENTAIRE AUDIO – BANDE ANNONCE.

ROLLERBALL

DE JOHN MCTIERNAN

D'entrée, précisons qu'il s'agit ici du même montage classé « R » que celui proposé sur l'édition Zone 1 chroniquée voici deux numéros. Ceux qui espèrent une version différente, un montage « approuvé » par le réalisateur peuvent passer leur chemin : si ce n'est une belle séquence de liaison entre Aurora et Jonathan (affinant la psychologie de la combattante) et quelques taches de sang épargnées par les miracles du numérique (voir gros plan de Chris Klein), il s'agit très exactement de la version vue en salles et d'ailleurs « approuvée » par le réalisateur, auteur de ce remontage. S'il est évident que **Rollerball** a souffert de ce bidouillage orchestré d'un commun accord avec le studio, il reste dans le film plus que de superbes restes, plus que la promesse d'un autre spectacle mieux tenu. Car oui, dans l'état, **Rollerball** reste un grand film. Il ne faut pas chercher loin pour comprendre ce qui a pu rebuter le commun de la critique et des spectateurs dans les partis pris osés de John McTiernan. Avec la même verve que Paul Verhoeven sur son **Starship Troopers**, McT décide d'établir une connexion directe avec le spectateur, lui renvoyant à la gueule ce qu'il cherche précisément à voir dans un film comme **Rollerball**, à savoir de la violence peinarde maquillée en spectacle aseptisé ! Ainsi, dans la continuité de son précédent travail, le cinéaste formaliste va utiliser la caméra comme élément narrateur du film et véhicule premier de son propos thématique. En matière de spectacle, **Rollerball** reprend donc à son compte l'esthétique outrée et vulgaire des matchs de la WWF comme pour mieux nous en dégoûter. Du bruit, de la fureur, des coups dans la gueule : on en a pour notre argent avec une précision filmique toujours aussi ébouriffante. Mais ce rapport entier n'atteint finalement le point culminant que dans la désormais fameuse séquence en infra-rouge, celle-là même qui aura fait bondir 90 % des spectateurs pris dans le piège cynique du réalisateur. C'est l'esthétique générale des codes télévisuels que McTiernan cite ici en faisant de la mort de l'un des principaux protagonistes un moment d'une froideur inégalable. Il est d'ailleurs amusant de constater les liens évidents entre les corporations mondialistes décrites dans le film (une poignée de dirigeants qui contrôlent les images) et le travail de sape des exécutifs sur beaucoup de films, et notamment sur **Le 13ème guerrier**. McT ayant connu les pires atrocités sur ce dernier, on ne s'étonnera pas de la charge particulièrement virulente qui fait de **Rollerball**

une œuvre vraiment subversive. Une œuvre détestable dans son cynisme donc, fonctionnant tant au premier qu'au second degré (car son intrigue proprement linéaire propose finalement un sous-texte particulièrement acide), et qui ne fait rien pour se faire aimer de son audience. C'est peut-être pour cela que l'on aime autant John McTiernan d'ailleurs : parce qu'il fait tout sauf des films de putes...

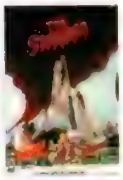
Stéphane MOISSAKIS

Chris Klein, la gueule en sang : une exclu de la version "R" du film.

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : COLUMBIA. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO & VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : VERSION « R » – COMMENTAIRE AUDIO – FICHES – BANDES ANNONCES.

THE SWARM

(Fnac Import) DE IRWIN ALLEN



En 1977, Irwin Allen, auréolé des succès galactiques de **L'Aventure du Poséidon** et de **La Tour infernale**, décide de lancer **The Swarm** (**L'Inévitable catastrophe** en vf) en faisant l'économie d'un réalisateur, persuadé que les succès précités ne devaient qu'à son flair (bien réel) de producteur. Avec le double du budget de Star Wars, il réussira à prouver une seule chose : le film catastrophe est intrinsèquement le genre le plus crétin de l'histoire. Avec son casting de stars sur le retour, au cabotinage éhonté, son sujet débile et son avalanche de gags involontaires, **The Swarm** est un des grands nanars de cette décennie, et cette édition DVD a eu l'idée heureuse de déterrer la featurette d'époque qui, plutôt que de nous renseigner sur le tournage s'acharne à nous foutre la pression à coups de *« Oh oui, un jour, de grosses abeilles africaines viendront nous manger tout crû »*. Superbe.

Rafik DJOUMI

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 2.0 (VOST). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : FEATURETTE D'ÉPOQUE - BANDE ANNONCE.

De Lynch à Lynch

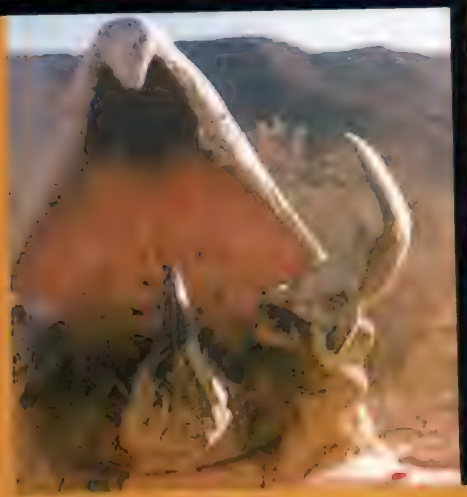
(BLUE VELVET ÉDITION SPÉCIALE - MULHOLLAND DRIVE)

Que l'on abhorre ou non les codes de son univers à la fois onirique, libidineux, et déterministe, Lynch aura en tout cas marqué le cinéma américain des 20 dernières années, développant une vision désacralisée (ce qui ne veut pas dire agnostique) de l'Amérique, des images mythiques qu'elle véhicule comme des utopies irréalisables qu'elle défend. Loin d'un simple expérimentateur à qui l'on reconnaît l'abstraction du peintre, la minutie de l'ingénieur du son comme l'apparat de l'artiste underground, Lynch ausculte avant tout les dérives de l'image et sa prégnance dans la constitution idéologique de l'Amérique. Images iconiques d'un **Sailor & Lula** qui parcourt l'espace mythologique américain pour mieux en rappeler la sauvagerie fondatrice, ou images d'Epinal d'un **Blue Velvet** et d'un **Twin Peaks**, qui dépeignent l'Amérique moyenne pour mieux en égratigner le vernis illusoire. Le tout au sein d'un univers fantasque, sensoriel, à l'émotivité extrême, aux symboles lourds de sens (et parfois simplement lourds). Le cinéma de Lynch, c'est au fond la vision contrastée, et relativement naïve, d'une réalité secrète, qui ne s'avoue pas, qui s'autodétruit, et dont la seule alternative est de l'ordre de la croyance en une autre réalité, fantasmée, immaculée, finalement christique (cf. la quantité « d'anges » sur fond blanc qui conclue ses films). Chacun pourra voir en Lynch Candide ou Machiavel. À la limite, on s'en fout, tant que le réalisateur fait preuve d'une inventivité visuelle constante.

Or, en redécouvrant en DVD **Blue Velvet** et **Mulholland Drive**, l'enthousiasme qui anime l'aficionado de Lynch s'émousse quelque peu. Si **Blue Velvet** reste une œuvre que le temps n'aura pu altérer, brillante métaphore d'une Amérique dont la vitrine mythologique s'effondre pour dévoiler la réalité de relations humaines basées sur des rapports de propriétés, de frustration et d'ultra violence, **Mulholland Drive** fait un peu figure de foutage de gueule ! Malgré quelques scènes à la beauté fulgurante, Lynch régresse, réitérant les mêmes codes visuels, les mêmes fantasmes devenus publicitaires, les mêmes effets de style « arty », et ce à un tel degré de cynisme que cela frise le mépris. Seules les deux actrices, impressionnantes, fascinent au point d'occulter l'aigreur d'un cinéaste qui, à l'aune d'un symbolisme proche de celui de **Lost Highway**, tourne clairement en rond. Du coup, les DVD reflètent cette réalité : peu de bonus mais un excellent docu dans **Blue Velvet**, plein de bonus dans **Mulholland Drive** mais tous auto-satisfaits. Vous savez ce qu'il vous reste à faire...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE & STUDIO CANAL. TRANSFERTS 2.35 ET 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO & VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRE - SPOTS TV - SCÈNES COUPÉES (SUR **BLUE VELVET**). MAKING OF - INTERVIEW REPORTAGE - PHOTO - CONFÉRENCE DE PRESSE À CANNES (SUR **MULHOLLAND DRIVE**).



TREMORS 3

DE BRENT MADDOCK

Tout le monde le sait, **Tremors** est un chef-d'œuvre. Difficile dans ces conditions de réaliser une suite qui ait autant de qualité que l'œuvre originale. **Tremors 2** s'y était déjà cassé les dents. Petite série B sans prétentions, cette suite n'arrivait à aucun moment à la cheville du film de Ron Underwood, un modèle d'efficacité jonglant adroitement entre la comédie et l'horreur pure.

Et ce n'est pas **Tremors 3** qui viendra inverser la tendance. Passé une scène d'introduction assez musclée, cette deuxième séquelle campe sur ses acquis, tout en essayant tant bien que mal de retrouver le souffle de **Tremors**. Pour cela, le réalisateur Brent Maddock joue sur la corde sensible et nostalgique du spectateur et nous ressort la quasi-intégralité du casting d'origine. Et ils sont tous là : Mindy, la fillette adepte du bâton sauteur et qui a bien grandie, sa mère Nancy et Miguel, le mexicain débonnaire. Manque juste Melvin, le jeune branleur trouillard. Cette joyeuse bande s'articule autour de Burt le « guns addict » (Michael Gross, fidèle au poste) et part à la chasse aux graboïdes, dans l'espoir d'en ramener un vivant pour le compte du gouvernement.

Malgré quelques bonnes scènes (Burt se fait avaler tout crû par un graboïd et communique depuis l'intérieur du monstre avec un talkie) et des idées biens crétines (une nouvelle race de graboïds est pourvue d'ailes et prend son envol en pétant), **Tremors 3** est, à l'arrivée, du même niveau que le deuxième épisode. Faut dire aussi qu'il manque dans ses deux films l'ingrédient magique de **Tremors** : le tandem Kevin Bacon/Fred Ward.

Alexandre BUSTILLO

DVD INEDIT USA. 2001. RÉAL. : BRENT MADDOCK. INT. : MICHAEL GROSS, SUSAN CHUANS, CHARLOTTE STEWART, TONY GENARO, JOHN PAPPAS. FORMAT : 1.85 COMPATIBLE 16/9. SON : 5.1 (VF ET VO). SUPPLÉMENTS : BANDES-ANNONCES DES TROIS **TREMORS** - MAKING OF. DIST : UNIVERSAL.

DISPONIBLE EN VHS ET DVD

SPOOF MOVIE

DE PARIS BARCLAY

Un genre dont les codes sont limités (ici, le film de ghetto) engrange-t-il automatiquement une parodie qui tourne en rond ? La question est posé avec **Spoof Movie**, effort pré-**Scary Movie** fomenté par les frères Wayans en petite forme. Ceux qui auront brillamment déstructuré le slasher new wave ont semble-t-il hésité entre bouffonerie à la ZAZ et revendication sociale d'un humour perpétré par les comiques blacks depuis le début des seventies (Richard Pryor, Eddie Murphy, Éric Blanc... heu... non, pas lui !). On préfèrera leur parodie blax, I'm Gonna Git You Sucka (inédit chez nous mais dispo en Zone 1 et en VOST !) mais en attendant, **Spoof Movie** propose quelques gags qui font mouche.

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : METROPOLITAN. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO & VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : PRÉSENTATION DU FILM - BANDES ANNONCES - FILMOGRAPHIES - GALERIE PHOTOS

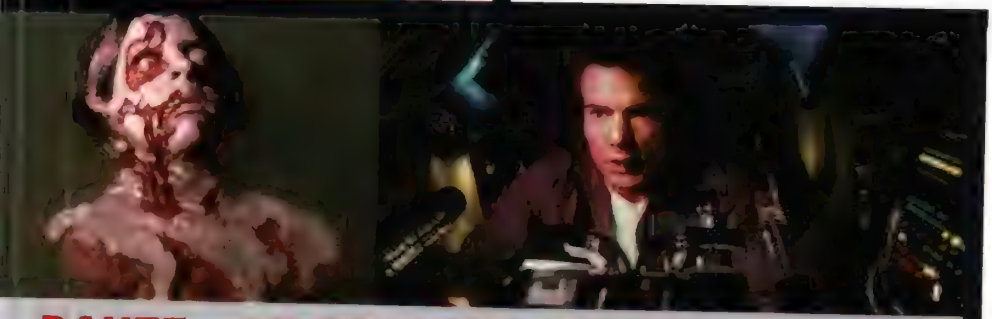
NEAR DARK (Import Fnac)

DE KATHRYN BIGELOW

Sorti un peu partout dans une indifférence quasi-générale (en France, le trio Starfix/Mad Movies/E.F. avait fort heureusement signalé la perle), **Near Dark** (**Aux frontières de l'aube** chez nous) fait partie de cette multitude de films fantastiques à avoir patiemment construit leur légende sur les rediffusions tardives et le marché vidéo, réunissant sous une même bannière les amateurs de néo-western couillu et les experts en gothisme appliqué. Contrecoup malheureux de ce succès à long terme, la disparition progressive de copies film non exploitées. Même les œuvres « cultes » les plus récentes peuvent connaître le sort tragique d'obscurs films muets, et la mise au point de ce DVD a vu son éditeur Anchor Bay rechercher désespérément des masters, ajournant ainsi à l'infini la sortie de cette édition. **Near Dark** avait ramené 3 pauvres millions lors de sa sortie en salles. L'édition DVD est prête à temps pour coïncider avec le cinglant échec en salles de K-19. Normal quoi ! (à ce propos, une fois de plus, Kathryn compte sur vous, les frenchies, pour inverser la tendance) Peu à l'aise dans l'exercice du commentaire, et affublée d'un ton monocorde qui ne prête pas vraiment à l'attention, Bigelow fait ce qu'elle peut pour raviver sa mémoire, plus occupée à congratuler son équipe et son chef-op qu'à vraiment se pencher sur son propre travail (l'ancienne artiste peintre a, semble-t-il, toujours peur de l'introspection). On aurait pu espérer un éclairage sur ses hésitations narratives, sa propension à ne jamais laisser ses films se terminer comme ils le devraient logiquement (**Near Dark** et **Strange Days** en tête), mais ce genre de considération auto-analytique semble largement prématuré. Par bonheur, le documentaire **Living in Darkness** rappelle l'investissement sentimental exceptionnel de toute une équipe qui présida à la création de ce film thématiquement novateur, et les accros pourront toujours se repaître de cette « légendaire » scène de rêve inédite (et inachevée) dont la rumeur faisait état depuis 15 ans (15 ans ?!?!). Remercions au passage Anchor Bay de ne pratiquement jamais oublier le mixage d'origine de ses films en sus du 5.1 de rigueur.

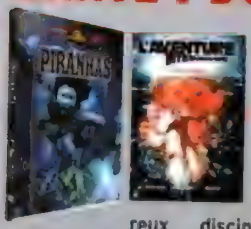
Rafik DJOUMI

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : ANCHOR BAY. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 5.1, DTS ET 2.0 D'ORIGINE (VO). SOUS-TITRES ANGLAIS. SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : DOCUMENTAIRE - COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNE COUPÉE COMMENTÉE - GALERIE PHOTOS - STORYBOARDS - BIOGRAPHIES - BANDES ANNONCES - SCRIPT ORIGINAL (DVDROM).



DANTE : DU PARADIS AU PURGATOIRE

(PIRANHAS + L'AVENTURE INTÉRIEURE)



Il est amusant de voir que le même mois sortent en DVD deux films charnières dans la carrière du plus dangereux disciple de Spielberg. Dangereux parce que Joe Dante a développé une filmographie de plus en plus politique sur les cendres des premiers chefs-d'œuvre de son mentor, **Duel** et **Les Dents de la mer**. Deux œuvres qui extrapolaient, au sein d'un fantastique iconoclaste, sur l'horreur quotidienne, sur les lâchetés et les compromissions propres à tout être humain confronté à l'inconnu, et qui poseront les bases du cinéma de Dante quand Spielberg décidera, lui, de s'orienter vers une réinterprétation de mythes populaires. Mais deux films charnières, d'abord parce que **Piranhas**, ersatz cynique des **Dents de la mer** au succès improbable, lancera la carrière de Dante sous l'égide de Corman, Spielberg remarquant ce disciple au militantisme discret qu'il pensait pouvoir contenir ; ensuite parce que **L'Aventure intérieure**, qui devait marquer l'apogée de sa collaboration avec Spielberg, annonça, en prolongeant l'échec d'**Explorers**, le début d'une rupture, qui deviendra définitive suite au subversif **Gremlins 2**, Dante affirmant avec une sauvage ironie son refus de l'autorité et de la soumission aux diktats hollywoodiens. S'ensuivront des œuvres phares mais oubliées (**Les Banlieusards**, **Second Civil War**) où Dante sacrifiera une célébrité toute tracée sur l'autel d'une honnêteté intellectuelle retrouvée. Évidemment, vu le mépris médiatique dont il est l'objet en France, les deux films sortent dans des DVD basiques. **L'Aventure intérieure** ne bénéficie que d'un commentaire non sous-titré et **Piranhas** sort sans bonus (une honte !) alors qu'il existe un DVD Zone 1 collector contenant le commentaire audio et des scènes coupées ! Non, décidément, la vie est parfois mal faite...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE ET WARNER. TRANSFERT 1.33 (4/3) ET 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO DE **L'AVENTURE INTÉRIEURE**) ET 2.0 (VO & VF DE **PIRANHAS** ET VF DE **L'AVENTURE INTÉRIEURE**). SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : BANDE-ANNONCE (SUR **PIRANHAS**) COMMENTAIRE AUDIO - BANDE ANNONCE (SUR **L'AVENTURE INTÉRIEURE**).

MAD DVD

L'humour SNL

(CONEHEADS - ZOOLANDER - ASTÉRIX & OBÉLIX : MISSION CLÉOPÂTRE)

On pourrait écrire une thèse sur l'apport social dont l'humour relayé par le ***Saturday Night Live*** fut responsable. Émission créée par le vénérable Lorne Michaels en 1975, le ***SNL*** a contribué à la découverte de talents tels que John Belushi, Bill Murray, Chevy Chase, Ben Stiller, Adam Sandler, Dan Aykroyd, Eddie Murphy, Chris Farley et bien d'autres. **Zoolander** et plus particulièrement **Coneheads** (ce dernier étant directement inspiré d'une série de sketches apparue dans l'émission) font partie de ce mouvement de dénonciation des mœurs les plus futiles de la société moderne sous le prisme du gag con. Certes, il ne s'agit pas forcément là des meilleurs exemples (l'age d'or du ***SNL*** date de la fin des 70's, le reste étant composé de hauts et de bas) mais une mise en parallèle est évidente avec le travail des Nuls (anagramme avec un U en plus) et, dans la continuité, avec **Mission Cléopâtre**, le second film d'Alain Chabat. Fan de la première heure, ce dernier cite allègrement ses sources depuis des années au point de parfois dépasser l'hommage.

Puisque **Mission Cléopâtre** est pour beaucoup composé de gags directement issues de ***L'Émission*** (rip off direct du ***SNL***, poussant même le vice à passer le samedi soir !), on retombe clairement sur nos pattes. Précisons également qu'en bon fanboy de base, Chabat s'en va même citer le James Cameron de **Abyss** pour son petit monologue d'intro au making-of. Comme quoi, y'a pas que la déconne dans la vie...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : PARAMOUNT & FPE. TRANSFERTS 1.85 & 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO & VF DE **ZOOLANDER** ET VO DE **CONEHEADS** ET **MISSION CLÉOPÂTRE**) ET 2.0 (VF DE **CONEHEADS**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES COUPÉES - BLOOPERS - GALERIE PHOTOS - GÉNÉRIQUE DE FIN ALTERNATIF (SUR **ZOOLANDER** ET **MISSION CLÉOPÂTRE**) MAKING OF - BANDES ANNONCES - SCÈNES COUPÉES - INTERVIEW - CLIP VIDEO - DIRECTOR'S CUT (SUR **MISSION CLÉOPÂTRE**).

PYTHON 2

DE LEE MCCONNELL

Sorti l'année dernière à la location, **Python** était une démarcation fauchée mais réussie d'**Anaconda**, le seul film au monde où le serpent fait du bass jump pour choper ses victimes. **Python 2** affiche d'entrée d'autres ambitions et se verrait bien marcher sur les traces du mythique **Predator**. Alors ça commence comme chez McTiernan avec un hélico bourré de gros baroudeurs armés de mitrailleuses lourdes, le tout rythmé par un score louchant dangereusement sur celui d'Alan Silvestri.

Largué dans les montagnes de l'Oural, le commando se met en chasse du gros serpent en images de synthèses de seconde zone, caché profondément dans une majestueuse caverne...

Python 2 brûle ses cartouches trop vite. Après cette entrée en matière nerveuse et excitante, le rythme du film se casse la gueule au moment où un ancien joueur de base-ball (Dana Ashbrook, le Bobby Briggs de la série ***Twin Peaks***) et sa femme acceptent la mission de convoyer le monstre, planqué depuis dans une base militaire désaffectée. Malgré quelques bonnes idées dans le script (comme de rendre aveugle la seule personne capable de lire le russe) et une générosité évidente (on n'arrête pas de voir la bestiole), **Python 2** ne retrouve plus la tension haletante de sa scène d'ouverture et vogue pépère jusqu'au générique final.

Vraiment dommage que le réalisateur ne soit pas allé jusqu'au bout dans sa contrefaçon de Predator.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA, 2001. RÉAL. : LEE MCCONNELL. INT. : DANA ASHBROOK, BILL ZABKA, ALEX JOLIG... TRANSFERT 4/3. SON : 5.1 (VF ET VO). DIST. : PARAMOUNT.
DISPONIBLE EN DVD ET VHS

LA BELLE ET LA BÊTE (Edition simple) DE GARY TROUSDALE & KIRK WISE

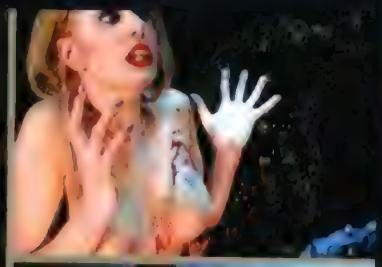
Le DVD n'aime pas le cinéma ! Support de haute technologie où l'on ne jure que par un son cristallin et une image parfaitement nickel, la galette a imposé des critères de qualité finalement plus proches de la vidéo HD que du grain cinéma. Les consommateurs et surtout la presse spécialisée, composée majoritairement de technicos qui ne découvrent pas les films en salle, pousse ainsi les éditeurs à « nettoyer » leurs masters plus que de raison (les DVD Zone 2 de **Seven** et du **13ème guerrier** sont, à ce titre, des aberrations).

Une des plus importantes marques de fabrique des grands dessins animés du studio Disney tient au velouté de ses images, à un léger halo qui entoure ses personnages et ses décors, et contribue à leur donner du volume. Ce procédé fut abandonné par le studio durant les années 70 et 80 (les pires), avant que **La Petite sirène** ne remette au goût du jour le look old-fashioned de la maison. C'est donc avec une certaine stupéfaction qu'on découvre que **La Belle et la Bête**, l'un des plus beaux Disney de récente mémoire, a subi cet affreux lifting, syndrome de l'image surpiquée, qui lui confère le look d'une suite direct-to-vidéo !!! Certes, on est bien content que le numéro à la Busby Berkeley de « Human again » ait été réintégré au métrage, mais on a également envie de gueuler à l'oreille des éditeurs que le FLOU, c'est un élément ESSENTIEL au cinéma. Que les heureux possesseurs du laserdisc NTSC gardent jalousement leur copie.

Rafik DJOUMI

PS : le 35 mm en est lui-même arrivé à un tel niveau de piqué, que Spielberg a récemment fait rajouter « numériquement » du grain à son **Minority Report** !

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : BUENA VISTA. TRANSFERT 1.75 MATTE EN 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO & VF). SUPPLÉMENTS (VF) : MINI MAKING OF - L'ORIGINE DES CONTES DE FÉES - 2 JEUX - 2 CLIPS VIDÉO - 5 CHANSONS EN KARAOKÉ.



FANTOM KILER 2

DE ROMAN NOWICKI

Le fantom kiler est de retour ! Tout commence par la découverte d'un cadavre planqué dans un camion frigorifique, découverte macabre s'accompagnant le retour du tueur le plus pervers et misogyne de l'histoire du cinéma bis. Secondé par une assistante et une prostituée, un jeune inspecteur de police au comportement névrotique va tenter de dénicher le chaud lapin, lointain cousin éloigné à l'italienne. Le réalisateur Roman Nowicki (déjà responsable du premier opus, voir Mad 58) vient d'inventer un sous genre avec **Fantom Kiler 2** : le polo-comico-sait-pas-trop. C'est simple, apparemment personne n'a découvert depuis **Fantom Kiler** (le casting et l'équipe technique sont les mêmes), toutes les filles à poils arrêtent dans un unique décor (un vous-vous bleuté) tandis que le tueur rivalise de rictus grotesques et se lustrine dans ses meurtres : à s'acharner pendant trois minutes montre en main sur une plantureuse blonde avec un boudoir en plastique et en électrocuter une autre en reliant ses seins à des fils de batteries, avec comme fond sonore une musique à la Ummalia. Mais la scène culte du film est toute autre. Si vous n'avez pas encore explosé de rire (en apprenant par exemple que la célèbre patronne des prostituées s'appelle Ramona), vous resterez à une poursuite de voitures paraplégique entre une zamboniale et une Citroën Visa. Pas de doute, nous sommes bien dans un pays de l'Est. Et quand on sait que le troisième épisode est déjà fini, on se dit qu'on a pas fini de se marrer.

Alexandre Poncet

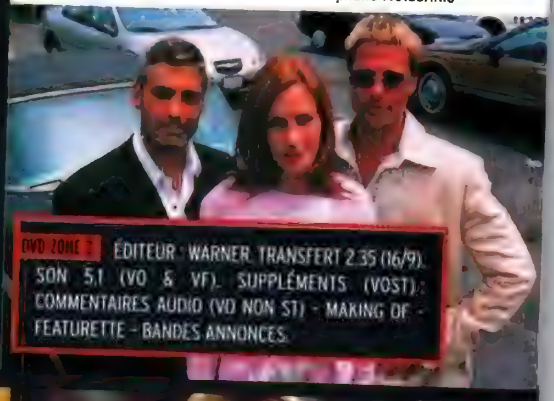
DVD ZONE 0 POLOGNE, 1999. RÉAL. : ROMAN NOWICKI. INT. : ELIZA BORECKA, ANDREJ JASS, KATARZYNA ZELNIK, MAGDA ZYMBORSKA... SUPPLÉMENTS : SCÈNES COUPÉES - BANDE-ANNONCE DE FANTOM KILER 3. DIST : UNCUT MOVIES.
DISPONIBLE UNIQUEMENT EN VHS (VENTE)

OCEAN'S ELEVEN

DE STEVEN SODERBERGH

En admettant que les suppléments reflètent inconsciemment la perception d'une œuvre aussi populaire qu'**Ocean's Eleven**, autant dire que le DVD met tout le monde d'accord. Si l'on excepte les propos d'un Soderbergh aussi peu pertinents que ses méthodes opportunistes, on se retrouve avec un making of promo (donc sans infos) et une featurette sur la garde-robe des acteurs ! Doit-on en déduire que l'intérêt du film se situe dans le fait qu'il délivre exactement ce qu'on attend de lui, à savoir du glamour et basta ? Dans un sens oui, et c'est bien le problème : après un **Hors d'atteinte** sacrément culotté, on attendait un peu plus de cette nouvelle réunion entre George Clooney et le wanna-be « génie » Soderbergh.

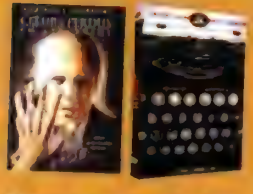
Stéphane MOÏSSAKIS



DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO & VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRES AUDIO (VO NON ST) - MAKING OF - FEATURETTE - BANDES ANNONCES.

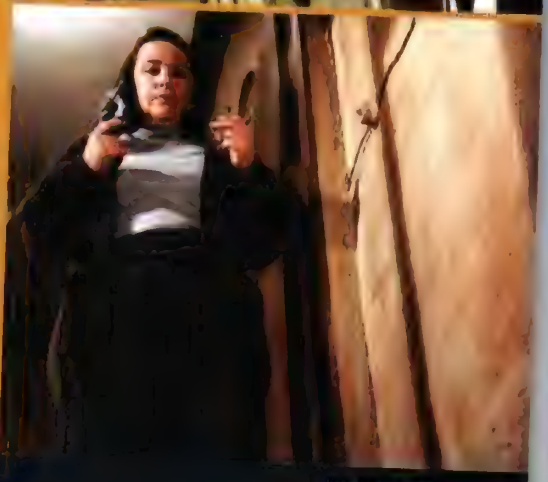
Stephen King ou King Goldman ?

(CŒURS PERDUS EN ATLANTIDE + MISERY SPECIAL ÉDITION)



Et c'est reparti pour deux autres films tirés de l'œuvre de Stephen King. Le commencer le mois dédié à la littérature, un fantasme aux saveurs chaleur et sac, n'est jamais meilleur qu'avec un fantastique adulte à clés psychologiques, sans métaphysique ni rien qui parle de vous qui est tentateur à surestimer son travail. Mais ce serait une erreur que de bouder notre plaisir avec **Misery** (sur lequel nous nous sommes) **Cœurs perdus en Atlantide**.

À partir de neuf travail de leur auteur original. Ce qui donne l'idée, arrivés même des réalisateurs chargés d'adapter ces deux histoires fondamentalement différentes (les enjeux de la création dans **Misery** contre la perte de l'innocence dans **Cœurs perdus en Atlantide**) n'est avant tout marqués du sceau indélébile de leur scénariste créateur, le brillant William Goldman (**Butch Cassidy et le Kid**, **Princess Bride** mais aussi le troublant adaptation de King, **Dreamcatcher**). Car en matière de cinéma respecter [illegible]



DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE ET WARNER. TRANSFERT 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO & VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : BANDE ANNONCE - GALERIE - DOCUMENTAIRE - COMMENTAIRE AUDIO (VO NON ST) (SUR **MISERY**). COMMENTAIRE AUDIO (VO NON ST) - GALERIE PHOTOS - INTERVIEW - BANDE ANNONCE (SUR **CŒURS PERDUS EN ATLANTIDE**).

Projections test

(LIAISON FATALE + LA PRISON DE VERRE)

Le rituel de la projection-test est simple : il concerne en priorité l'exécutif froussard des studios, celui qui cherche finalement à justifier son job (et surtout le garder !) en opérant, au montage, les changements qu'une tranche du public (généralement la plus basique) a demandé. Et la plupart du temps, ce que le public considère, du moins ce que les exécutifs comprennent, va à l'encontre du film. À ce titre, **Liaison fatale** fait figure de cas d'école puisque le changement drastique de son climax aura profité au succès du film (la fin alternative, plus sombre, est disponible sur ce DVD). Malheureusement, il faut savoir que c'est presque sur ce seul film que la réputation des projos-tests est basée, puisque rares sont les films remontés rendus meilleurs, ni même plus populaires par cette démarche. Ainsi, le commentaire audio de **La Prison de verre** est ébouriffant : le réalisateur et le scénariste énumèrent les scènes remontées par le producteur (après sondage) tout en se persuadant de la valeur du résultat final. Nous n'irons pas crier au chef d'œuvre massacré, vu le potentiel de base exécrable, mais on remarquera juste que cette méthode de marchand de poissons est tellement ancrée dans la politique hollywoodienne qu'elle devient presque un critère de qualité pour certains artisans du 7ème art qui s'expriment à longueur de suppléments. Et ça, ça fait peur !

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : PARAMOUNT ET COLUMBIA. TRANSFERTS 1.85 & 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO & VF DE **LA PRISON DE VERRE** ET VO DE **LIAISON FATALE**) ET 2.0 (VF DE **LIAISON FATALE**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - FIN ALTERNATIVE - DOCUMENTAIRE - FEATURETTES - BANDE ANNONCE (SUR **LIAISON FATALE**) COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNE COUPÉE - INTERVIEWS - BANDE ANNONCES (SUR **LA PRISON DE VERRE**).

LE DERNIER DES MOHICANS

DE MICHAEL MANN

Le Zone 1 du **Dernier des Mohicans** de Michael Mann propose « l'expanded director's cut » du réalisateur dans une copie directement issue du Laserdisc paru en 1996 (et donc proposée en codage 4/3). En tout, nous avions affaire à cinq minutes de métrage en plus, pas forcément nécessaires (le montage d'origine constituait déjà un monument) mais disséminées à travers tout le film, comme des petites retouches plus précises. Après avoir repoussé la sortie de ce fleuron du film d'aventures de plus d'un an, on pensait que la Warner nous concoctait donc une belle édition reprenant ce montage pour le gratifier d'une version française complète (sur le Zone 1, les passages rajoutés sont muets mais sous-titrés en vf). Il n'en est rien puisque cela reste le montage salles cependant présenté dans une copie formidablement lumineuse, codée 16/9, mettant en valeur la sublime lumière de Dante Spinotti, habituel collaborateur de Michael Mann. Qui peut le moins peut cependant le plus et les Bofophiles ne manqueront pas de se jeter sur cette édition puisque la musique de Randy Edelman et Trevor Jones (surtout Trevor Jones d'ailleurs) est proposée, pour la première fois, sur une piste isolée. Sinon bien sûr, il reste le film en lui-même, magnifique transposition lyrico-épique du roman de James Fenimore Cooper dont le dernier quart d'heure représente toujours, dix ans plus tard, un morceau de bravoure au montage parfaitement ciselé et rarement égalé.

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 1 ÉDITEUR : WARNER. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO & VF). SUPPLÉMENTS : SCORE ISOLÉ - BANDE ANNONCE.

SOCIETY (Fnac Import) DE BRIAN YUZNA

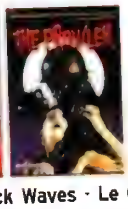
Grand prêtre du nouveau cinéma d'exploitation, Brian Yuzna avait débuté avec son premier long un sous-produit à cheval de Takashi Miike aujourd'hui. Si l'on excepte un délicat qui fut l'américain pense un remake aux films (...) on se souvient également qu'il fut tout de suite attaqué par la communauté (extrêmement) de hautes ambitions artistiques, ambitions qui, en toute bonne foi, ne furent jamais confirmées par la suite de sa carrière. La mise en scène horriblement télévisuelle de **Society** (vieil exemple de film vidéo le film à grande vitesse, mais son esprit supérieurement décalé demeurait néanmoins réjouissant qu'au premier jour (un prétexte ne lui étant nécessaire et les saucisses et les sourdeurs de l'ensemble des récents films. Le commentaire audio de Yuzna s'avère assez drôle et précieux, tant le bonhomme révèle une érudition bienvenue, une certaine conscience sérieuse de sa démarche artistique (le mot « surréalisme » revient à chaque chapitre) tout en dévoilant un manque absolu d'intérêt pour l'objet film lui-même, comme si sa tâche n'était chargée de « capturer » un peu au pif ce qui se trouvait sur le plateau. À cela s'ajoutent des détails assez précis quant à la construction empirique de ses films. En bref, Yuzna affirme son statut inclassable d'artisan, heureusement tributaire de l'originalité de ses sujets, et très éloigné du « masterbrain » critique qu'il a pu connaître ici et là.

Rafik DJOUMI

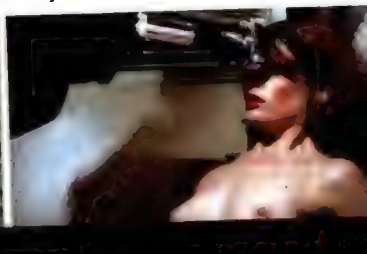
DVD ZONE 1 ÉDITEUR : ANCHOR BAY. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO). SOUS TITRES ANGLAIS. SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO - BANDE ANNONCE.

Blue Underground (Fnac Import)

(SHOCK WAVES - THE TOOLBOX MURDERS - THE PROWLER)



Après s'être occupé des suppléments des DVD Anchor Bay depuis près d'un an, la firme de William **Maniac** Lustig, Blue Underground, passe à la vitesse supérieure : la distribution de films. Suivant le même modèle que la fameuse boîte déjantée (transferts au top, interviews d'acteurs quasiment oubliés et matériel promotionnel d'époque en tout genre), on trouve donc trois films bien déviants, dans l'esprit justement de ceux du Lustig de la belle époque. Le monsieur nous sort donc de l'oubli **Shock Waves** - **Le Commando des morts-vivants** (le négatif original étant perdu à jamais, c'est à



Collection Manga

(GOKU MIDNIGHT EYE - MOZAIKA - GOODBYE LADY LIBERTY - LANDLOCK - GIANT ROBO VOLUME 2 & 3 - ARMAGEDDON)

C'est sans véritable surprise que Manga vidéo, éditeur capable du pire comme du meilleur (les **Patlabor**, **Ninja Scroll**, **Le Château de Cagliostro**), nous sort sept titres sans aucune logique éditoriale, si ce n'est l'étiquette fourre-tout « animation japonaise ». Il serait en effet illusoire d'espérer trouver un quelconque lien entre ces sept titres, produits pour différents marchés (films, télé, vidéo), dont la création s'étale sur près d'une décennie. Peu de rapports donc entre l'heroïc fantasy de **Mozaica** dont les trois premiers OAV s'oublient au fur et à mesure qu'on les regarde et celle de **Landlock**, plus axée « pseudo mysticisme avec des pouvoirs de la mort ». Peu mémorable, **Landlock** a cependant pour lui une animation digne de ce nom et un character design de Masamune Shirow (créateur du manga **Ghost in the Shell** comme le rappelle instamment la jaquette). Les liens entre **Goodbye Lady Liberty** (un téléfilm issu de la série **Lupin III**) et les OAV de **Giant Robo**, on les cherche également, si ce n'est un réel sens du rythme et du découpage, ainsi qu'un aspect « sérial » des plus plaisants. Enfin, carrément aucun rapport entre le coréen **Armageddon** (pas le Rin Taro), le vilain petit canard du lot recyclant lamentablement tous les thèmes de la SF animée made in Japan, et les variations cyberpunk et déviantes du film noir que propose Yoshiki Kawajiri avec **Goku Midnight Eye**. De loin, le DVD le plus intéressant de cette fournée, ces 2 OAV, réalisés voici près de 15 ans entre **La Cité interdite** et **Cyber City**, sont une énième démonstration de l'inventivité et du sens de l'excès qui caractérise toute l'œuvre de Kawajiri. Malheureusement, la découverte de ces DVD ne risque pas de se révéler une expérience inoubliable puisque la qualité des transferts oscille entre le « correct mais sans plus » et le franchement médiocre (le pire étant peut être **Armaggedon** qui a décidément tout faux). Comme si ça ne suffisait pas, les bonus se réduisent au mieux à une fiche présentant les personnages et à une ou deux bandes annonces (les bonus du box DVD **Giant Robo** japonais ? Où tu veux mais pas ici !).

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT : 1.33 (4/3). SON : DD5.1 (VF) ET DD2.0 (VF ET VO). SUPPLÉMENTS : FICHES PERSONNAGES - BANDES ANNONCES.

partir des éléments en possession du réalisateur qu'a été reconstituée cette copie), une série Z bien troussée et assez flippante qui met aux prises des naufragés avec des SS zombifiés. À peine moins fauché et tout aussi méconnu, **Toolbox Murders** est probablement l'une des influences les plus directes de **Maniac** puisqu'il est question d'un serial killer qui dézingue toutes les femmes sexuellement actives de son immeuble en utilisant tous les objets de sa boîte à outils. Con comme il en a l'air, **Toolbox Murders** reste cependant aussi malsain que **Maniac** et pas tellement moins gore. Mais quand on distribue du bis, on ne peut pas sortir que du bon : c'est **The Prowler**, alias **Rosemary's Killer**, qui fait office de daube du catalogue, restant tout de même loin devant le pire slasher des eighties (Tom Savini sauve le coup). Un démarrage sur les chapeaux de roues donc, d'autant que la suite s'annonce du même niveau : des polars italiens en octobre et des Jésus Franco en novembre. C'est vraiment un type bien ce Lustig...

Manuel COLOMBIER

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : BLUE UNDERGROUND. TRANSFERTS : 1.85 (16/9). SON : 1.0 (VO NON ST) SUPPLÉMENTS (VO NON ST) : COMMENTAIRE AUDIO - INTERVIEWS - BANDES ANNONCES - PHOTOS.

DVD RAPIDO

SF DU DIMANCHE Star Trek, on aime ou pas, mais on pourra pas dire que l'éditeur Paramount se fout de notre gueule. Ainsi l'éditeur nous propose la troisième saison de la série **Next Generation** sur le même modèle que les deux saisons précédentes. Superbe coffret comprenant l'intégrale dans un tranfert magnifique. Et si les Klingons vous laissent sur votre faim, vous pourrez toujours vous rassasier sur les deux nouveaux volets de la série animée **Starship Troopers : Opération Hydora** et **Opération Tophet** (Columbia). On vous prévient par contre, c'est inversement proportionnel à la qualité du film. Quoi qu'il en soit, on se demande encore, après visionnage, si les Troopers en synthèse foireuse n'ont quand même pas plus d'expressions faciales que Jean-Luc Picard (*le blasphème ils me hurle Dalsar*).

VÉHICULES POUR STARS SUR LE TROTTOIR Vous êtes fans de Michael Douglas (**Pas un mot** chez FPE), Sally Field (**Au-delà des lois** chez Paramount), Sandra Bullock (**Mafia Parano** chez TF1), Jean-Claude Van Damme (**Inferno** chez Metropolitan) ou encore Richard Chamberlain (**La Mémoire dans la peau** en version téléfilm chez Warner) ? Vous avez de la chance alors, car ce qu'ils ont pu faire de pire sort ses jours-ci dans ce qui se fait de mieux en DVD. Des copies nickels, quelques suppléments parfois, du 16/9, du 5.1 en rafale... On aimerait que certains chefs d'œuvre soient aussi bien traités !

FILMS D'ACTIONS BELLIQUEUX Le début de la fin pour Ted Kotcheff (**Retour vers l'enfer** chez Paramount) et la fin sans début pour John Moore (**En territoire ennemi** chez FPE) ont ceci en commun qu'ils traitent des prisonniers de guerre dans une enveloppe de film d'action débilos à la morale partout revancharde. Et dans les deux cas, y'a Gene Hackman en militaire au faîte enfié, ce qui ne fait jamais de mal. Le premier est partois rigolo dans ses excès de testostérone, le second ferait carrément passer Michael Bay pour Ingmar Bergman, ce qui veut tout dire...

S'IL VOUS RESTE UN PEU DE GOÛT APRÈS ÇA Et bien vous pourrez toujours faire un tour sur le beau coffret de **Papillon** (chez TF1) de Franklin J. Schaffner, malheureusement chiche en suppléments valables (deux docus sur les stars et basta). Pour le prix d'une poignée de cacahuètes, on retrouve aussi **Osmosis Jones** (chez Warner), le premier DVD « cradi-pédagogique », ce qui doit sûrement vouloir dire quelque chose puisque c'est écrit sur la jaquette. Et enfin, **La Chèvre des mondes** (chez Paramount) de Rudolph Maté constitue un achat intéressant si l'on visionne le film comme l'inspirateur du **Deep Impact** bas de plafond d'une Mimi Leder qui n'a malheureusement pas bien retenu la leçon.

ENFIN, UN CH'TI INÉDIT POUR LA ROUTE Deux crétins partent à la recherche d'une relique mythique, la pierre de Lazare. Un zest de gore, des gueuloches bien roulées, un cimetière crumeux, des vannes foireuses, un gros monstre en plastoque et Brad Dourif font de **Soulkeeper** une petite réalisation correctement emballée au charme non négligeable. Si vous n'êtes pas trop regardant sur la qualité, c'est du tout cuit. Vite fait bien fait comme on dit. (TF1 Vidéo)

MAD DVD

PATRICK

DE RICHARD FRANKLIN

PREMIER FILM DE LA COLLECTION DVD PORTANT HAUT LES COULEURS DE MAD MOVIES, VOICI PATRICK, **UN CLASSIQUE DU FANTASTIQUE AUSTRALIEN QUI TRAUMATISA LES SPECTATEURS DU FESTIVAL D'AVORIAZ EN SON TEMPS.**

Normalement, à l'écran, la fonction d'un méchant est évidemment de faire du mal à ses semblables, le plus de mal possible. Pas de rester cloué au lit comme un légume. Pourtant, dans **La Grande menace**, Richard Burton faisait déjà s'écrouler des cathédrales et envoyait des avions s'écraser dans des immeubles, sans bouger de son lit d'hôpital. Quelques mois plus tard, un autre psychopathe végétatif sévit à nouveau sur les écrans. Plus modestement celui-là. Pas question pour lui de détruire l'humanité. Non. Patrick, lui, s'applique consciencieusement à pourrir la vie de ses proches. Plongé dans un profond coma depuis le jour où il a assassiné sa mère et l'amant de celle-ci, il semble plus mort que vivant. Mais les apparences sont trompeuses car Patrick (l'inquiétant Robert Thompson, disparu de la circulation depuis belle lurette) agit par la seule force de son esprit. De la même façon que Carrie (dans le film éponyme de Brian de Palma), il déplace les objets à distance mais influe aussi sur les circuits électriques par l'intermédiaire de son équipement médical. Des pouvoirs bien utiles pour contrarier le fonctionnement d'un ascenseur, électrocuter une infirmière en chef trop zélée ou encore pour user du clavier d'une machine à écrire afin d'envoyer un message à une pulpeuse infirmière (Susan Penhaligon, oubliée depuis **Le 6ème continent** et le **Soldiers of Orange** de Paul Verhoeven) sur laquelle il a jeté son dévolu. Dans un souci réel de dynamiser l'action du film, le scénariste Everett de Roche, habile, alterne séquences intimistes en tête-à-tête et explosions de colère. Procédé très efficace de la part d'un scénariste qui contribue, au tournant des années 70 - 80, à la réputation du fantastique australien en écrivant coup sur coup **Harlequin**, **Long week-end**, **Razorback**, **Link** et le thriller routier **Road Games** avec Jamie Lee Curtis. Justement, **Link** et **Road Games**, tous deux réalisés par Richard Franklin. Franklin qui signe également la mise en scène de **Patrick**, dont le succès et les faveurs de la critique vont lui ouvrir les portes d'Hollywood. L'itinéraire classique pour un artisan venu des antipodes, à savoir mettre en boîte quelques bons films chez lui avant de s'expatrier vers la Mecque du cinéma pour y donner dans le tout venant. Que fit donc Richard Franklin à Hollywood ? **Psychose 2, F/X 2** et quelques autres titres sans relief particulier, des épisodes des séries ***Le Monde perdu*** et ***La Belle et la Bête***. Rien de honteux en vérité, rien de particulièrement glorieux non plus. Mais que pouvait-on espérer de mieux de la part de celui qui, en 1974, emballa le coquin **Fantasm** sous le pseudonyme de Richard Bruce ? Finalement, l'Everest de son savoir-faire, Richard Franklin l'atteint justement avec **Patrick** en 1978. Un succès donc, suivi de nombreuses couronnes de lauriers dans les festivals, y compris le très envié Grand Prix d'Avoriaz en 1979. Contribution majeure à la notoriété du cinéma fantastique australien, **Patrick** va pousser les producteurs et réalisateurs du cru à exploiter le filon jusqu'au bout. Suivent ainsi **Harlequin**, **Le Survivant d'un monde parallèle**, **Next of Kin**, **Razorback**... Pour ce qui est de sa descendance directe, **Patrick** engendrera un **Patrick 2**, alias **Patrick Vive Ancora**, d'origine italienne celui-là. Une suite totalement illégitime, torchée par un certain Mario Landi, avec Sacha Pitoëff (transfuge du théâtre français aperçu dans le **Inferno** de Dario Argento) et Carmen Russo (l'une des princesses coquines de la comédie sexy transalpine) dans les rôles principaux. Kézako **Patrick 2** ? Piratage du film de Richard Franklin, il met en scène un homonyme qui, paralysé et défiguré dans un accident, arrive dans une sinistre maison où des crimes ont déjà été commis. Quelques mauvaises vibrations et voilà que notre Patrick italien, possédé, pète dangereusement les plombs. En clair, **Patrick 2**, c'est l'addition de plusieurs succès fantastiques du moment : **Patrick** évidemment, mais également **Amityville** pour tout ce qui relève de la bicoque hantée, sans oublier, pour faire bonne mesure, une touche de gore local (le faciès du héros, directement inspiré de **L'Enfer des Zombies** de Fulci, mis en boîte l'année précédente). Classé Z, **Patrick 2** comporte sa dose de cul (le réalisateur déshabille systématiquement ses comédiennes !) comme sa dose de gore (bricolé avec les moyens du bord). Le plus hard du spectacle : une femme empalée du sexe jusqu'à la bouche ! Scène démente pour un film qui n'est finalement que le clone ringard de son modèle. Lequel **Patrick**, toujours bien flippant et tendu comme la corde d'un arc, finira bien par accoucher d'un remake, aux bons soins d'Hollywood évidemment, où la pénurie de sujets et de concepts costauds favorise le pillage du patrimoine. Étonnant d'ailleurs qu'aucun producteur ne se soit encore jeté sur la dépouille du «légume».

Cyrille GIRAUD

DVD INEDIT AUSTRALIE. 1978. RÉAL.: RICHARD FRANKLIN. INT.: ROBERT THOMPSON, SUSAN PENHALIGON, ROBERT HELPMANN, ROD MULLINAR, BRUCE BARRY... FORMAT: 1.77 COMPATIBLE 16/9. SON: 2.0 (VF ET VO). PROPOSÉ EN BACK AVEC MAD MOVIES

NOUVEAU

LE PACK COLLECTION DVD

le magazine Mad Movies

+

1 film fantastique en DVD

Collection Le meilleur des "B Movies"

Tous les mois, retrouvez votre magazine habituel avec un film complet en DVD de la nouvelle collection **Le meilleur des "B Movies"**.
Ce mois-ci, le film **Patrick**, Grand Prix du Festival du Film Fantastique d'Avoriaz en 1979, **inédit en DVD** (VO/VF).
Le premier pack Mad Movies 146 + le film Patrick est en vente en kiosques ce mois-ci.

LES EFFETS SPÉCIAUX DE MINORITY REPORT : LES PHOTOS EXCLUSIVES !
Mad Movies
PREVIEWS
HALLOWEEN RESURRECTION
xXx
MEL GIBSON EN ÉTAT DE GRÂCE
SIGNES
L'EMPREINTE DE M.NIGHT SHYAMALAN
CRÉANCE DE SANG
EASTWOOD NE RENONCE JAMAIS
SEIJUN SUZUKI
9 POLARS SINON RIEN
INTERVIEW CARRIÈRE
JACK HILL, AU SERVICE DU CINÉMA D'EXPLOITATION
Mad Movies LE MEILLEUR DES B MOVIES DVD
DU PLUS PROFOND DE SON COMA, IL PEUT CHANGER VOTRE VIE :
PATRICK
UN FILM DE RICHARD FRANKLIN
SUSAN PENHALIGON ROBERT HELPMANN ROD MULLINAR

POUR VOUS ABONNER AU NOUVEAU PACK MAD MOVIES + 1 FILM EN DVD

Bulletin à découper ou à photocopier et à renvoyer à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)
Joindre votre règlement à l'ordre de : **Mad Movies/CPF** ❑ par chèque bancaire (Eurochèques non acceptés) ❑ par carte bancaire ❑ par mandat

❑ **Oui,** je m'abonne pour **1 an** (**11 numéros du magazine + 11 DVD de la collection Le meilleur des B Movies**) :
92 € au lieu de 108,90 €, prix du pack au numéro,
soit **15 %** de réduction par rapport au prix du pack en kiosques)
Je recevrai **en cadeau 2 anciens n°** au choix de Mad Movies et/ou d'Impact.
Je choisis le(s) n° de **Mad Movies** et/ou le(s) n° d'**Impact.**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____
N° D'ABONNÉ (si abonné(e) à Mad Movies seul) _____

|_|_|_| |_|_|_| |_|_|_| |_|_|_| Date d'expiration : |_|_|_|_| Mois / Année

Date et signature obligatoires

Tarifs pour l'étranger : nous consulter

POUR COMMANDER LE DVD PATRICK SEUL

• Si vous n'avez pas trouvé le pack Mad Movies + le DVD Patrick chez votre marchand de journaux, vous pouvez commander le DVD seul
• Remplissez le bon de commande et joignez un chèque bancaire ou postal de 8 € à l'ordre de : **CPF/Mad Movies**
Délai de réception 4 semaines environ après réception de votre commande.
Dans la limite des stocks disponibles.

❑ **Oui, je commande le DVD Patrick seul,** au prix de **8,50 €** (5,60 € + 2,90€ de participation aux frais d'envoi inclus).

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____
N° D'ABONNÉ (si abonné(e) à Mad Movies seul) _____

|_|_|_| |_|_|_| |_|_|_| |_|_|_| Date d'expiration : |_|_|_|_| Mois / Année

Date et signature obligatoires

Tarifs pour : CEE 10 €, Suisse 16 FS (eurochèques non acceptés)
DOM-TOM et étranger 12 €
Dans la limite des stocks disponibles.

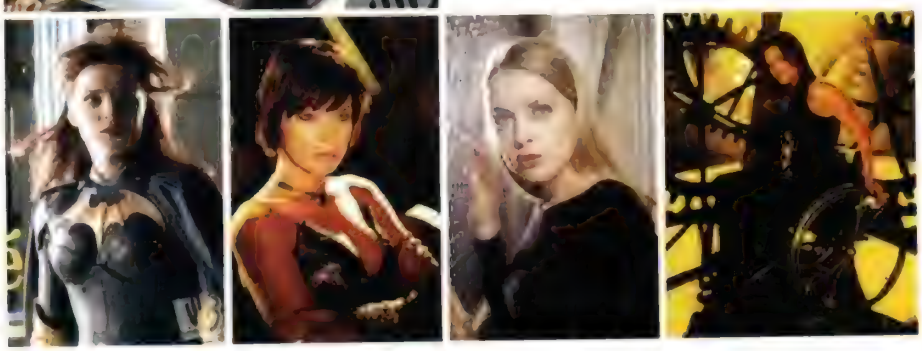
➜ par Yannick DAHAN

Birds of Prey

QUAND LA MARVEL S'IMPOSE AU CINÉMA GRÂCE À DE NOMBREUSES (ET POUR L'INSTANT BRILLANTES) ADAPTATIONS, DC COMICS CONTRE-ATTAQUE À LA TÉLÉVISION. APRÈS *SMALLVILLE*, VOICI DONC *BIRDS OF PREY*, UN SPIN OFF DE BATMAN AUSSI ATTENDU QUE... MASSACRÉ !

C'est le genre d'histoire que les grands networks américains n'aiment pas raconter. Les petits arrangements dans l'ombre, les connivences et les compromissions, les ajustements marketing imposés comme la mainmise (discrète et inavouée) du costard cravate sur le créatif. ***Birds of Prey*** est à ce titre symptomatique de ce qui arrive à la majorité des séries américaines avant qu'elles ne soient diffusées ou lorsque, brutalement et sans appel, elles sont sacrifiées en plein développement sur l'autel du célèbre «Fall Schedule» (l'annonce des nouveaux programmes, chaque automne aux États-Unis, qui signe l'arrêt de mort des séries sans succès).

Diffusée à partir d'octobre 2002 sur le network Warner Bros, ***Birds of Prey*** était un projet alléchant concocté par les trois principaux producteurs exécutifs de ***Smallville*** (Joe Davola, Brian Robbins, Michael Tollin), associés désormais avec Peter Giuliano (producteur exécutif de... **Sphère** et **Toys**). Adaptation d'un comics peu connu, qui se posait en spin off de Batman, **Birds of Prey** s'intéresse à une nouvelle génération de super héros. Le pilote débute dans New Gotham alors qu'un combat titanesque s'achève entre le Joker (interprété par Mark «je fais n'importe quoi» Hamill, qui lui donnait déjà sa voix dans le dessin animé) et Batman, accompagné de sa fidèle alliée Batgirl (Dina Meyer). Hélas, notre célèbre vengeur masqué le laisse s'enfuir et ce dernier en profite non seulement pour tuer Catwoman mais encore pour handicaper à vie la pauvre Batgirl. Sept ans plus tard, alors que Batman a disparu comme un gros lâche, cette dernière, qui désormais se fait appeler Oracle (et qui se traîne lamentablement dans une chaise roulante), monte une organisation secrète chargée de combattre le crime (pourquoi ? *«Parce que c'est notre destin»* dixit la belle !!). À ses cotés trône avec dégoût The Huntress (Ashley Scott, ex-***Dark Angel***), un superbe top model aux pouvoirs surnaturels qui est en réalité la fille de Batman et de Catwoman (vous me suivez ?).Vu que donner des coups de tatanes en chaise roulante n'est pas chose aisée, The Huntress est le bras armé d'Oracle, la véritable super-héroïne de la série qui, toute de cuir vêtue et en talons aiguilles, pratique aussi bien le kung-fu que les trois drôles de dames (ralentis, accélérés, câbles, le **Matrix** style fait encore des émules !). Enfin, pour remplir le cahier des charges, il fallait un troisième larron. Et là, pour le coup, on ne s'embarrasse pas de motivations profondes. Celle qui se joindra au groupe, Dinah Lance (ou Black Canary, interprétée par Rachel Skarsten) est l'insupportable petite blonde de rigueur (naïve, romantique, et dotée de pouvoirs divinatoires) qui, comme par hasard, avait vu en rêve ses deux futures comparses ! Une fois le trio formé, du haut de la Clock Tower leur servant de QG, elles vont essayer de faire régner l'ordre à New



Gotham, de comprendre, éventuellement (c'est-à-dire si la première saison marche), ce qui a bien pu arriver à Batman et au Joker, et enfin de résoudre leurs problèmes personnels.

Or c'est à ce niveau que le bât blesse. Car entre les intentions honnêtes de la série et ce qui sera réellement diffusé, les règles sauvages du marketing auront eu le dernier mot.

Bien sûr, les créateurs de ***Birds of Prey*** n'ont jamais caché leur volonté d'exploiter un filon. Et si ***Smallville*** assumait son côté ***Dawson Creek***, ***Birds of Prey*** ne se voulait rien d'autre qu'un ersatz de ***Charmed*** mâtiné d'action à la ***Buffy***. Une sorte de série pop-corn, orientée MLF du pauvre, où les préoccupations des adolescentes prendraient le pas sur des affrontements boostés à la testostérone. Mais, comme ***Smallville*** avait su le prouver, cette orientation ne devait à aucun moment signifier un traitement bâclé de son univers mythologique. Et on peut clairement le constater dans le pilote tourné il y a six mois, qui ne sera jamais diffusé et qui, pourtant peut se télécharger facilement sur le Net. Si la première enquête menée par notre trio de mannequins est ennuyeuse au possible (le concept est celui du serial, chaque épisode se suffisant à lui-même), la description de Gotham, du drame qui introduit la série, comme la présentation des héroïnes sont ouvertement «burtonesques» et plutôt réussies. Sombre et décalé, ce pilote non-officiel débute sur des plans dantesques et virevoltants de Gotham, sur des images énigmatiques d'un Batman en plein fight, sur deux meurtres violents filmés avec un pouvoir de suggestion énorme et sur des enjeux psychologiques si noirs qu'on a l'impression de pénétrer l'univers alternatif de Frank Miller. Certes, les actrices sont fades, la mise en scène succombe aux effets de style tendance et le scénario ne brille pas par son originalité, mais les relations entre les personnages sont captivantes. The Huntress est une bourrine qui déteste tout le monde et qui se défoule chez son psy (Harleen Quinzel, jouée par Sherilyn Fenn, qui deviendra bien sûr la bad bitch Harley Quinn), Oracle une frustrée qui rompt avec son copain parce qu'elle n'assume pas son infirmité et Dinah Lance une Candide qui se fait toujours pigeonner. Bref, des héroïnes torturées et/ou déçues, amenées davantage à s'affronter elles-mêmes qu'à combattre le Mal, ce qui pouvait assurer à la série une atmosphère ténébreuse collant parfaitement à l'univers de Batman.

Or, de tout cela, vous ne verrez rien ! A contrario de ceux d'HBO ou de la Fox, les exécutifs de Warner Bros n'aiment pas les histoires sombres, détestent la violence, et par dessus tout, abhorrent l'idée que l'on puisse être créatif à la télévision. Du coup, le pilote fut rejeté avec d'énormes modifications en perspective. Et là, tenez-vous bien ! En octobre sera diffusé un nouveau pilote où Sherilyn Fenn sera remplacée par Mia Sara (passe encore) mais où les décors seront éclaircis, où les plans violents seront coupés, où l'histoire d'amour impossible d'Oracle sera transformée en romance à l'eau de rose, où les conflits hargneux entre Huntress et Oracle disparaîtront au profit d'une amitié à toute épreuve et où le rock californien remplacera la musique de Danny Elfman (ils ne pensaient quand même pas se servir du score de **Darkman** sans qu'on s'en aperçoive !). Du coup, tout le potentiel dramatique de la série, qui se posait en variante gothique-punk des deux blockbusters de Tim Burton, se volatilise, laissant place à un énième produit formaté destiné aux teenagers lobotomisés.Le syndrome ***Buffy*** a encore fait des ravages... et ça m'énerve !!!

Site Internet : Aucun site officiel mais un bon site de fans (http://www.gothamclocktower.com/)
Diffusion : 9 octobre aux États-Unis. Non annoncée en France.

par Bertrand ROUGIER

AD Police

CE MOIS-CI, LA RUBRIQUE EST CONSACRÉE À AD POLICE, **UNE VIEILLE SÉRIE D'OAV SORTIE EN 1990 AU JAPON ET AUJOURD'HUI CHEZ NOUS, UNE VULGAIRE SÉQUELLE D'UN SHOW EXUTOIRE NOMMÉ** BUBBLEGUM CRISIS **(AVEC DES FIFILLES EN ARMURE QUAND MÊME), UN DVD AFFUBLÉE DE TOUS LES DÉFAUTS TECHNIQUES DU MONDE ET RÉALISÉE PAR DEUX INCONNUS (AKIHIKO TAKAHASHI ET AKIRA NISHIMORI), UNE SÉRIE PROPOSÉE EN VF SANS SUPPLÉMENT ET DOTÉE D'UN SCRIPT ÉCRIT PAR LE SCÉNARISTE DE** STARSHIP TROOPERS... **OUPS, IL FAIT CHAUD D'UN COUP.**

En effet, bien avant d'être un film sévèrement burné mis en scène par Paul Verhoeven, *Starship Troopers* fut un roman de Robert Heinlein récompensé en 1959 par le prix Hugo (la plus haute distinction en matière de littérature SF) et aussi une série d'OAV (1988) japonaise. À l'origine du projet : Tetsuro Amino (réalisateur de **The Heroic Legend of Arslan**) et Noboru Aikawa (et non pas Ed Neumeier, je vous ai bien eu, hein), qui adapta le livre pour le petit écran sous forme d'un scénario décomposable en trois épisodes de 50 minutes. Paul Verhoeven jeta évidemment un coup d'œil à ces OAV (il est coutumier du fait le bougre) avant d'aller batailler sur les plateaux de tournage. Or, ce qu'il en retint ne fut pas des partis pris esthétiques, mais bien quelques idées développées par Noboru Aikawa (notamment

en ce qui concerne le héros joué par Casper Van Dien dans le film, qui est assez différent de celui décrit dans le roman). Dans ces conditions, la seule présence d'Aikawa au générique d'**AD Police** (lisez les jaquettes bordel) confère à la série une véritable envergure. Bien sûr, cet auteur est surtout connu pour rédiger des scripts au kilomètre. Cependant, on peut remarquer que son CV comporte également des titres de gloire : **Kujaku-Oh**, **Hakkenden**, **Urotsukidoji**, **Violence Jack** (soit les deux séries d'OAV les plus hardcore) et **Vampire Princess Miyu**, ce qui est assez « Mad » dans l'esprit. D'autre part, **Vampire Princess Miyu** et **AD Police** figurent parmi les toutes premières OAV ayant été traduites en langue anglaise. Il n'y a pas de hasard, les Japonais reprochent de manière récurrente aux synopsis d'Aikawa d'être trop occidentalisés. Nous ne nous en plaindrons pas.

Ainsi, **AD Police** est bien un hommage aux œuvres Cyberpunk ayant popularisé le genre dans les « eighties ». Les thèmes abordés par Aikawa sont des copies conformes des obsessions brassées par William Gibson. Son univers est saturé de sexe et de drogues, il est corrompu par le pouvoir de l'argent et de la technologie. Ici, la vie d'un homme est moins précieuse que le dernier gadget à la mode. Et les résistants ne possédant ni organes cybernétiques ni boosters cérébraux sont devenus des bêtes curieuses. Ne manque au tableau que le Rock'n Roll. Nous ne nous en plaindrons pas.

Dans le premier épisode, une voomer dont le corps de métal imite à la perfection celui des Pin-up des années 40 décide de s'émanciper de son rôle de poupée (serveuse, secrétaire, soubrette, pute...). Mais, rongée par ses états d'âme, l'androïde devient folle. Elle refuse de finir à la casse et décide de ne pas mourir sans s'être vengée de ses tortionnaires humains.

Le second dossier s'intéresse au destin d'une « business woman » souhaitant à tout prix progresser dans la hiérarchie de son entreprise. Comme son sexe, son rythme de travail soutenu et même son cycle menstruel sont jugés par son patron comme étant des handicaps rédhibitoires; elle se fait donc greffer des implants cybernétiques lui permettant d'obtenir sa promotion. Si bien sûr elle atteint ses objectifs, elle va aussi y perdre son humanité, son mari trouvant alors du réconfort auprès des prostituées du Paradise Loop... Souhaitant reconquérir ce qui lui appartenait, elle choisit de sacrifier tout ce qui lui reste dans un final d'une rare intensité dramatique.

La dernière OAV est directement inspirée de *8 Man*, une ancienne série télé à laquelle **Robocop** a aussi payé son tribut. Tué lors d'une mission périlleuse, Billy se voit offrir une « seconde chance » en étant ressuscité dans la peau d'un monstre mécanique que seule la drogue maintien en « activité ». Mais les souvenirs de Billy s'effacent peu à peu, tandis que le rythme des expériences menées sur son « corps » par le gouvernement ne cesse de s'intensifier. Évidemment, le cocktail résultant de ce dangereux mélange s'avère explosif...

Vous l'avez compris, **AD**(vanced) **Police** est une série puisant ses influences à la source du thriller, de l'anticipation et du film noir. La durée réduite de chaque épisode (22 minutes) n'est pourtant pas un défaut, puisqu'en densifiant les scénarios de petites histoires au canevas déjà complexe, Noboru Aikawa empêche le spectateur de sombrer dans les failles de la mise en scène et de l'animation. Véritable triomphe du fond sur la forme, les qualités de ces OAV n'ont pourtant pas sauté aux yeux des spectateurs nippons, les cinq épisodes initialement prévus ayant été ramenés à trois. Reste que les portraits des martyrs de la techno-société présentés dans **AD Police** sont admirablement peints. Un bel exercice de style autour du sujet de la déshumanisation de la société et des êtres qui la composent.

NEWS

C'est fin novembre 2002 que va débuter sur nos écrans le programme **La Légende de la Forêt et autres histoires courtes** d'Osamu Tezuka. On vous en reparle dès le prochain numéro. D'ici là, croisons nos doigts, parlez hamster l'exploitant de la salle d'arts et d'essais près de chez vous, en le menaçant de ne pas aller voir la VO d'**Harry Potter** s'il ne diffuse pas la série de formidables courts dont il est question dans ces lignes.

Voilà, pas d'autres news. Fini ci-dessus c'est l'événement de l'année.

PROJECT ZERO

TECMO/WANADOO PS2

SI PROJECT ZERO EST ASSURÉMENT UN JEU NOVATEUR ET BOURRÉ DE BONNES SURPRISES QUI MARCHE SUR LES TRACES DE RESIDENT EVIL, IL DEMEURE MALHEUREUSEMENT INFÉRIEUR À SON MODÈLE. DE SON CÔTÉ, MAFIA S'INSCRIT PLUS VOLONTIERS DANS LA CONTINUITÉ DE GTA-3 ET CÉLÈBRE SANS AUCUN COMPLEXE LA « GANGSTER ATTITUDE » !

Bénéfice des industries du divertissement où le goût du public est scruté dans ses moindres soubresauts, le succès d'un jeu vidéo entraîne quantité de clones plus ou moins avoués. Cette fin d'année, par exemple, a vu les « GTA3-like » envahir les rubriques de sorties prévisionnelles, et ce phénomène de suivisme n'a rien de surprenant si l'on considère qu'un jeu original ET rentable entraîne le plus souvent la création d'un genre à part entière. Pourtant, les cartons internationaux des séries **Resident Evil** et **Silent Hill** sont loin d'avoir transformé nos consoles en réceptacles à fantasmes horrifiques. **Dino Crisis** se contentait de capitaliser sur l'attrait enfantin pour les reptiles bouffeurs d'hommes, et la tentative de ressusciter la saga **Alone in the Dark**, véritable fondatrice du genre, n'a pas eu les vagues escomptées. C'est comme si le survival-horror effrayait encore les décideurs, plus enclins à « laracrofter » les têtes de gondoles qu'à miser sur les pulsions macabres d'un public mal identifié. Pourtant, les séries d'horreur susnommées auront énormément contribué à rappeler la nécessité publique de l'effroi. Pendant que le cinéma d'horreur s'acharnait à grappiller les parts de marché en cumulant comédie et thriller innocent, le jeu vidéo imposait l'évidence : il est des genres où il vaut mieux conquérir 100 % d'un public spécifique plutôt que de séduire 2 % du grand public. Et tout porte à croire que le sérieux invoqué par les jeux vidéos d'horreur n'est pas totalement étranger au revival du film pétochard.

C'est là qu'apparaît **Project Zero**, et ses tentatives parallèles de bousculer la saga **Resident Evil** tout en faisant bifurquer le genre vers une horreur intériorisée. Au moment où Capcom lance sur le Gamecube son épisode relifté, le **Project Zero** de l'équipe de Tecmo emprunte le concept de son concurrent tout en bénéficiant de ses retombées médiatiques. Le principe de vue à la troisième personne demeure inchangé, avec ses cadres « bloqués » qui instaurent l'analogie cinématographique, et permettent de jouer à l'infini sur les effets chocs (entrées de champ, bruits inquiétants hors cadre, jeux d'ombres, etc.). Cependant, **Resident Evil** doit plus à la mention « survival » qu'au terme « horreur », au sens où il s'agit principalement de défourailler du cadavre ambulant. La notion de peur y est remplacée efficacement par un mix de surprise et de stress. La peur, transformation de l'inavouable en réflexe irrationnel de repli et de crainte, nécessite de jouer la durée, de laisser le sujet créer lui-même ses propres mécanismes effrayants, bref de plaquer ses démons intérieurs sur ce qu'il voit ou croit voir. À cet effet, **Project Zero** cumule un nombre raisonnable de choix judicieux.

Le manoir de la famille Himuro a la réputation d'être hanté par les esprits de victimes d'anciens rituels qui y eurent lieu il y a bien des années. En menant son enquête sur les lieux, le Pr Takamine et deux de ses collègues ont mystérieusement disparu. Mafuyu, élève de Takamine, descend d'une famille où le sixième sens est une seconde nature. Il se rend sur place à la recherche de son mentor, et finit par disparaître à son tour. C'est alors au tour de sa sœur, la délicieuse Miku d'infiltrer la bâtisse damnée.

Si le jeu propose, dans un premier temps, de contrôler Mafuyu, c'est dans le seul but de donner un aperçu des lieux et dangers imparables qui y rôdent. Le mode tutorial permet d'épuiser toute témérité, sachant qu'au bout du niveau, il n'y a aucun espoir pour votre personnage. Ainsi, dès lors que vous prenez le contrôle de la jeune Miku, la prudence dont vous auriez pu vous dispenser précédemment devient une absolue nécessité. Bien sûr, l'âge et le sexe du personnage ne sont pas hasardeux. Miku est à la fois une femme (chargée de tout un flot de concepts, vie, mort et tout le tintouin), elle est toujours un enfant (explorant une demeure sombre, soit ce qu'il peut arriver de pire à un môme) et sa tenue d'écolière sert bien plus à souligner un physique d'une fragilité excessive plutôt qu'a réveiller les instincts. Objectivement, le jeu a été conçu pour attirer les adolescentes japonaises vers un marché qu'elles boudaient. Concrètement, ce choix de personnage s'inscrit dans une démarche plus large de féminiser le genre et d'y favoriser des sentiments intériorisés. Mais l'angle d'attaque de **Project Zero** demeure son choix d'action. Oublier d'emblée les shotguns de Claire Renfield. Vos deux seules armes vitales sont ici votre lampe torche et un appareil photo de modèle antédiluvien, qui a le pouvoir de capturer les esprits sur film, et dans un premier temps de les distinguer clairement. Ainsi, si la vue à la 3ème personne permet dans une certaine mesure de maîtriser l'environnement, on joue ici explicitement sur deux niveaux d'obstruction du regard. L'obscurité tout d'abord, déchirée par le seul rayon de votre torche, et bien sûr le viseur de l'appareil. C'est au moment précis où les esprits se manifestent, au moment précis où vous aurez besoin de maîtriser votre environnement par le regard, que le jeu vous oblige à adopter une vue réduite, à la première personne, à travers le viseur de l'appareil. Impossible, dès lors, de ne pas se sentir particulièrement vulnérable alors que l'on fait face au danger, au sens propre comme au figuré.

Le procédé est parfaitement ingénieux, mais il s'avère accidentellement détourné de sa fonction première. Car **Project Zero** est avant tout un jeu d'exploration qui n'hésite pas à vous « perdre » dans un dédale de pièces et de couloirs. Or, en concevant les plans « bloqués » à la 3ème personne, l'équipe de Tecmo a commis l'erreur évitée par les concurrents de Capcom.

→ par Rafik DJOUMI

Chaque plan des **Resident Evil** est pensé en fonction du précédent et du suivant, assurant le repère géographique, la direction de regard et la fluidité de l'ensemble. **Project Zero** est, lui, bourré de... faux raccords ! Voici votre perso en légère plongée, faisant face à la porte qui se trouve à gauche de l'écran. Un pas de plus et vous passez à une vue en contre-plongée à plus de 180° ; votre perso regarde en direction de la droite en haut, la porte se trouve en bas à droite. Désarçonné, le premier réflexe est de partir dans la direction inverse pour réaliser un peu trop tard votre erreur. Ce nombre de faux raccords est suffisamment important pour vous détourner assez systématiquement de votre préoccupation (l'exploration) et, malheureusement, pour contribuer à diluer l'atmosphère installée. On a beau se dire que Michael Bay commet 128 faux raccords à la minute sans que cela gêne grand monde, on reste persuadé que ce manque de rigueur porte tôt ou tard préjudice à **Project Zero**. D'autant plus dommage que le jeu cumule d'autres innovations, comme cette visualisation inédite de la douleur. Les auteurs ont considéré l'importance littérale du « négatif » dans leur univers : le film de l'appareil photo, les actions passées de la famille Himuro, le concept même de l'esprit malfaisant capturé sur film. En toute logique, la douleur vécue par votre personnage passe par cette même inversion des valeurs, et l'écran devient peu à peu un négatif de lui-même, l'obscurité virant au blanc, les zones lumineuses vers le bleu profond. Un exemple de plus qui s'inscrit dans la cohérence de la démarche artistique, et qui prouverait à qui en doute encore que l'élaboration intellectuelle des jeux contemporains est absolument affaire de création, au sens le plus noble du terme.

MAFIA

ILLUSION SOFTWORKS/TAKE2 INTERACTIVE PC

Le jeu vidéo va-t-il connaître son code Hays ? On se rappelle qu'en 1929, une « charte de bonne conduite » soumise par des hommes d'église était adoptée par les studios hollywoodiens, et allait pourrir les choix scénaristiques de l'industrie durant trois décennies. Première victime de l'infamie, le film de gangster, qui se vit interdire toute représentation de bandit qui ne soit pas condamné explicitement à l'écran... Cette année 2002 restera entre autres comme celle du carton dément de **GTA-3** et de sa prochaine suite **GTA-Vice City** (une quasi-adaptation du **Scarface** de De Palma, déjà pré-commandé par quelques millions de psychopathes en herbe), des jeux tout bonnement merveilleux qui portent au rang de grand art le meurtre, le vol, le mensonge, le fracassage de pute à la batte de base-ball, les drive-by shooting, l'explosion de vieille dame au fusil sniper et le cramage d'innocents au lance-flammes (n'est-ce pas Arnaud ?). Marchant sur les traces de cet aîné glorieux, **Mafia** ne cache pas ses ambitions.

1930. Vous voici taximan dans une mégalopole américaine lorsque trois gangsters se précipitent dans votre véhicule et vous forcent à une course poursuite. Impressionné par vos talents, le clan Salieri vous propose une carrière riche, palpitante et surpayée, qui consiste en gros à dézinguer du clan ennemi. Bon certes, votre personnage aura toujours l'excuse d'avoir quelques vagues états d'âme au fil de votre progression, mais avouons qu'avec une douzaine d'armes à portée de main et 60 véhicules à faucher et à fracasser, l'essentiel de cette jolie bombe repose sur les mêmes réflexes défoulatoires que **GTA**. On tire au passage notre chapeau aux concepteurs pour s'être forcés à la discipline, et avoir choisi de conserver les caractéristiques de l'époque. Les véhicules ne déboulent pas à 300 à l'heure, les mitrailleuses Thompson ne provoquent pas de dégâts dignes d'un lance-missile, et si certains faciès font diablement penser à ceux de Joe Pesci ou James Gandolfini, cela demeure la seule révérence faite à notre monde moderne. **Mafia** respecte tout autant l'époque où il se déroule que les désirs cinégéniques du joueur qui le prend en main. En contrepartie, tout ce qu'on vous demande, c'est de ne rien respecter !

Gageons qu'il ne faudra pas longtemps aux associations familiales avant de venir nous pourrir la joie de vivre. Profitons donc de cette brèche de « moralité » qui vient de s'emparer de nos consoles et de nos PC. Ça risque de ne pas durer !

LE HORS-SÉRIE JOHN CARPENTER

L'interview exclusive du réalisateur sur sa carrière.
Tous ses films décryptés et bien plus encore. 148 pages.

Oui, je commande____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante :

D.I.P., MAD MOVIES HORS SÉRIE - 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code Postal _____ Ville _____ Pays _____

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

→ par Numa RODA-GIL

Les Minimates & les Heroclix

LES NOUVEAUTÉS TOYS DU MOIS S'ARTICULENT AUTOUR DE DEUX GROS PHÉNOMÈNES ARRIVANT EN DIRECT DES ÉTATS-UNIS ET DU JAPON : LES MINIMATES ET LES HEROCLIX.

Les Minimates sont la nouvelle gamme de la désormais célèbre boîte de jouets Art Asylum. Créée il y a quelques années, cette compagnie s'est très vite démarquée des autres en laissant la création de ses jouets à une équipe de jeunes sculpteurs et de designers hyper talentueux. Le résultat de cette démarche est de proposer aux collectionneurs des gammes sortant de l'ordinaire par leur look véritablement différent et des choix de licence plus risqués que les autres. Quand **Tigre & Dragon** a frappé un grand coup sur les cinéphiles américains qui n'avaient pas encore découvert la force du cinéma asiatique, Art Asylum s'est précipité sur les droits pour sortir une gamme de jouets. Quand McFarlane Toys a ouvert la voie des figurines Rock avec les Stars du genre, ils ont produit des toys plus pointus incluant la jouabilité et surtout le son. Véritables fans de films de Honk Kong, ils ont remis au goût du jour le grand Bruce Lee et quand aujourd'hui les grandes marques abandonnent **Star Trek**, ils récupèrent la licence pour enfin nous sortir des jouets tirés de la série s'adressant plus à des adultes qu'à des mômes.

Si les jouets Art Asylum s'adressent principalement aux collectionneurs adultes que nous sommes, avec des reproductions ultra fidèles des personnages choisis, ils n'en oublient pas pour autant le fun !

Depuis quelques années, une tendance venue du Japon commence à prendre une véritable importance dans le monde des produits dérivés. Cette tendance, lancée par Medicom Toys avec sa gamme Kubricks, consiste à reprendre de nombreux personnages de films et de séries déjà existants en action figures classiques et de les ressortir sous une forme très simple, proche des jouets «premier âge». La référence pour ce format restant les figurines que l'on trouve dans les playsets Lego.

Évidemment, Art Asylum ne pouvait pas se contenter de sortir comme d'autres marques des figurines «style» Lego sans y apporter une touche bien personnelle. Les Minimates, même si elles restent mignonnes, sont des figurines agressives ! Pas moins de 12 points d'articulations donnent à ces jouets de 10 centimètres une attitude totalement différente des autres et les licences choisies ne s'adressent pas une seconde aux enfants... Comme ils le disent eux-mêmes sur leur site (www.artasylum.com) : *«Ces jouets peuvent t'arracher la tête !»*

Les gammes Minimates reprennent les thèmes favoris des créateurs de la boîte. Le Rock bien sûr, avec des séries Kiss, Rob Zombie et autres Iron Maiden, et bien entendu, une ligne axée sur le désormais très hype Ozzy Osbourne. La deuxième partie est l'autre axe de prédilection d'Art Asylum : le cinéma asiatique, avec une série Bruce Lee représentant le roi du Kung Fu dans les différents films qui ont marqué sa courte carrière et une autre, magnifique, tirée de **Tigre & Dragon**. Dans un avenir proche, une série **Star Trek Classic** débarquera nous donnant l'occasion de retrouver Spok, Kirk et les autres absents depuis trop longtemps des rayons jouets.

Cerise sur le gâteau, ces jouets ont le bon goût de n'être pas chers du tout et sont évidemment tous complémentaires. Très addictifs, ils illustrent bien la phrase célèbre : *«Collect them all !»* (collectionne-les tous).

L'autre tendance lourde du moment nous arrive du monde des Comics croisé à celui du jeu de rôles.

La dynamique influée à Marvel par le rajeunissement de son équipe éditoriale et par le sublime **Spider-Man** de Sam Raimi se retrouve maintenant sur leurs produits dérivés. Si Toy Biz reste un peu à la traîne avec ses gammes toujours inégales, ce n'est pas le cas pour d'autres marques. Absente du monde du jeu de rôles depuis trop longtemps, Marvel vient de lancer la marque Heroclix. Succès phénoménal à sa sortie aux USA, ce jeu de rôles classique remplace les habituelles cartes de jeu par une série de figurines incluant sur leur socle les particularités de chaque super-héros.

Avec un «starter» contenant 8 figurines et un plateau de jeu, on peut commencer une partie. Reprenant la formule de jeu type Magic, les «boosters» contenant 4 Heroclix vous permettent d'agrandir votre cheptel de héros pour corser vos parties.

La particularité de ce jeu est de faire le pont entre les rôlistes et les collectionneurs de figurines. D'un côté, ce nouveau jeu rafraîchit le genre avec une vision modernisée des jeux classiques et d un autre côté, il offre aux amateurs des figurines d'un nouveau format s'incluant parfaitement dans toute collection.

Pré-peintes, ces figurines en PVC reproduisent les stars de la maison Marvel dans de nouvelles poses rarement utilisées par les fabricants de jouets traditionnels. Chaque personnage se décline en trois versions de différente «force» pour le jeu, remettant au goût du jour le ludisme lié à la recherche effrénée de tous les modèles différents. Cela ne risque pas de s'arrêter, Heroclix annonçant d'ores et déjà une série basée sur les héros de DC comics puis une autre extension plus tard dans l'année sur les Fantastic Four.

Fortes de leur originalité et de leur design volontairement simpliste, les Minimates et les Heroclix vont sûrement réussir à nous faire retomber en enfance.

Si vous voulez en savoir plus sur ces nouveaux jouets, sachez qu'au salon Collectors Rendez-Vous qui se tiendra Salle Wagram le Samedi 19 et le Dimanche 20 Octobre, un stand Art Asylum présentera toutes leurs nouveautés et qu'un tournoi de Heroclix y est organisé. Pour sa quatrième année, le Collectors Rendez-Vous offrira même un Minimates promotionnel et une figurine Heroclix pour toute entrée payante. Autour de nombreux exposants de boutiques spécialisées, d'éditeurs et de distributeurs internationaux, vous retrouverez de nombreux auteurs, dessinateurs et acteurs en dédicace. Parmi les acteurs, vous pourrez croiser Kenny Baker (R2D2) et Maud Adams (James Bond girl d'**Octopussy**). Une exposition Bond ainsi que de nombreuses animations agrémenteront le salon et bien sûr, vous pourrez y croiser la sympathique équipe de Mad Movies qui vous accueillera sur son stand.

Pour tous renseignements sur le Collectors Rendez-Vous : Arkham, 15 rue Soufflot, 75005 Paris. 01 40 51 82 55

ARKHAM PRESENTE

Collectors Rendez-vous

MAD MOVIES

4EME EDITION

L'EVENEMENT S-F DE LA RENTREE

AVEC Club 007

EN DEDICACE :

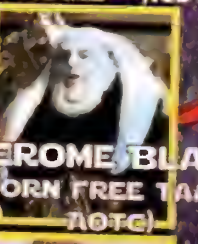
KENNY BAKER (R2-D2™)

AMY ALLEN (AAYLA SECURA -AOTC)

MIKE EDMUNDS (LOGRAY™ -ROTJ)

FEMI TAYLOR (OOLA™ -ROTJ)

DERMOT CROWLEY (MADINE™ -ROTJ)

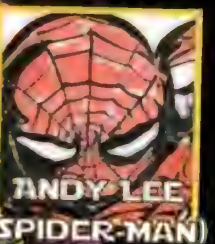


JEROME BLAKE (ORN FREE TAA™ -AOTC)

ALAN RUSCOE (BIB FORTUNA™ -ROTJ)

MAUD ADAMS (JAMES BOND : OCTOPUSSY)

ALEX MALEEV (DC - BATMAN...)



ANDY LEE (SPIDER-MAN)

LE SALON SPECIALISE COMICS, BD ET PRODUITS DERIVES

ATTENTION, LES DÉDICACES DES ACTEURS SONT PAYANTES

9€ /JOUR
(GRATUIT POUR LES - DE 12 ANS ACCOMP. AGES D'1 ADULTE)
16€/2 JOURS

HORAIRES :
SAMEDI 19 OCTOBRE
14H-19H
DIMANCHE 20 OCTOBRE
10H-19H

SALLE WAGRAM
39, AVENUE DE WAGRAM
75017 PARIS
M:TERNES/CHARLES DE GAULLE

POUR TOUT RENSEIGNEMENT:
LIBRAIRIE ARKHAM - 15 RUE SOUFFLOT
75005 PARIS
01-40-51-82-55
ET
WWW.ARKHAM-PARIS.COM

Star Wars character all © 2002 Lucasfilm Ltd. All rights reserved

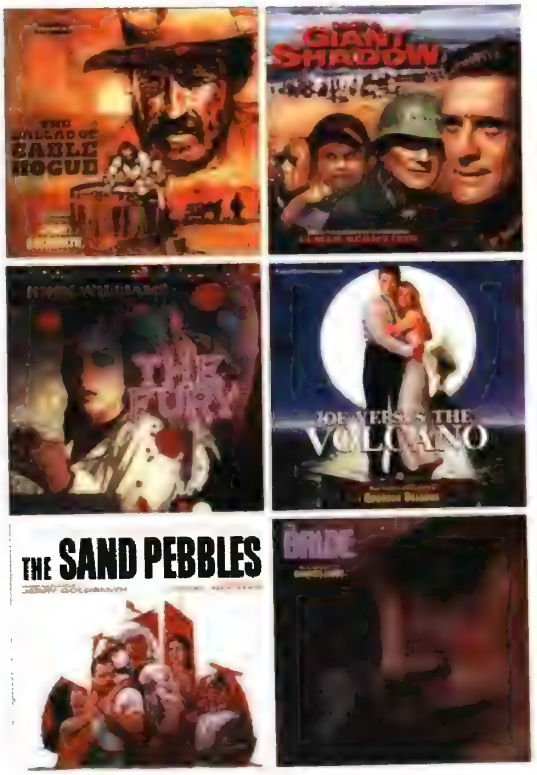
→ par Rafik DJOUMI et Cédric DELELÉE

Varèse CD Club

Fnac import

Vers la fin des années 80, le groupe Varese décida d'exploiter des BOF jugées à faible pouvoir commercial, en passant par un système de club et de tirages limités. Ceci lui permettait à la fois de contenter certains collectionneurs et de contourner une législation américaine particulièrement lourde (pour un report sur CD vendu en grande surface, tous les musiciens d'origine doivent être rétribués, ce qui dans le cas d'une partition symphonique, devient hors de prix). Sortis en quantité infinitésimale, réservés en priorité aux membres du Club Varese, ces CD allaient très vite figurer parmi les pièces les plus recherchées. Dix années durant, les enchères autour de **Cherry 2000**, **La Chair et le sang**, **Kalidor**, **Les Banlieusards**, **Fedora**, **Meurtres en cascade**, **Hurlements** et autres, n'en finirent plus de grimper.

Bien décidé, ces dernières années, à récupérer son prestige bofophile contesté par certains labels (Filmscore Monthly en tête), Varese multiplie les rééditions pour le marché grand-public (**La Malédiction**, **Aliens**) et réserve quelques mets de choix aux amateurs en rouvrant les portes de son fameux Club. Inaugurée par deux arlésiennes du marché que sont le score de **Die Hard** et celui d'**Heartbeeps**, la collection s'enrichit aujourd'hui de quelques monstres.



Un seul argument pour évoquer le score de **Furie** : 1978 ! Époque où John Williams, tel un Dante de l'univers sonore, sortait de la dépression causée par la mort de sa femme 4 ans plus tôt et inaugurait une page mémorable de l'histoire musicale hollywoodienne, en enchaînant une dizaine de scores qui lui vaudront à jamais son statut légendaire. Composé entre **Rencontres du 3ème type** et **Superman** (rien que ça), **Furie** aurait dû être confié à Bernard Herrmann, qui venait de décéder après avoir achevé **Obsession** et **Taxi Driver**. Tout en rendant son premier hommage au maître (le stupéfiant thème principal évoque la spirale de **Sueurs froides**, sous forme de valse macabre), Williams expérimentait là tout un pan de sa nouvelle « voix ». On pense tour à tour à **Dracula**, **E.T.**, voire même au premier **Indiana Jones**. Comme à son habitude, le compositeur a entièrement réarrangé, redécoupé, réorchestré et réenregistré son score pour l'édition discographique, ce qui rend l'album original au moins aussi indispensable que le score complet. Bénis soit donc Varese de nous offrir un double CD contenant les 2 versions du score, qui représentent bel et bien 2 expériences musicales spécifiques.

Autre monstre en vue, **La Cannonière du Yang-Tsé**, premier véritable score épique du Zeus de l'accord mineur, Jerry Goldsmith. Une édition semi-pirate et fortement incomplète avait autrefois été éditée en Allemagne (retranscription du vinyle d'époque). Puis Varese fit réenregistrer le score par le maître en personne, mais ce dernier écarta volontairement les morceaux les plus guerroyants pour ne conserver que la portion romantique du métrage (interprété, qui plus est, de manière beaucoup moins frondeuse). Cette édition intégrale de l'enregistrement original donne proprement le tournis ! Voguant entre la grandeur de la reconstitution historique, la profonde mélancolie qui parcourt le film et les explosions de violence, Goldsmith y donne une des plus larges palettes connues de son art protéiforme, et c'est ce score précis qui, bien avant **La Planète des singes**, fit connaître sa voix particulière aux oreilles du tout Hollywood. On y perçoit tour à tour la douceur nostalgique de **Papillon**, la tribalité du **Lion et le vent**, la pose contemplative du premier **Star Trek**, jusqu'aux échos lointains de **Mulan**. Un tour de force musical, qui cache l'effroyable complexité de sa structure derrière une totale limpidité à l'écoute, et rappelle pourquoi il existe des amateurs exclusifs de cet art « décalé » qu'est la musique de film.

Échec publique malgré un accueil critique sympathique, **La Promise** était une tentative maladroite de fantastique gothique et romantique à l'époque où fleurissaient **Terminator** et autres **Gremlins**. Mais la musique de Maurice Jarre, (à l'époque reboosté par sa collaboration avec David Lean sur **La Route des Indes**, ainsi que l'accueil public de son **Witness**) demeure une bien belle alternance entre les beaux restes de **La Fiancée de Frankenstein** et le grandioso romantique du début des années 80. Pour tout dire, elle ne dépareillerait pas dans un film contemporain du même acabit, quand bien même son utilisation volontairement datée de l'onde martenot stigmatise ses origines.

Puisqu'on parle de l'onde martenot, profitons-en pour faire un crochet par Elmer Bernstein (grand consommateur de cet instrument électronique centenaire). La réédition de **L'Ombre d'un géant**, film de guerre à stars ouvertement poseuses, ne réveillera pas les collectionneurs les plus acharnés (cet album ne contient qu'un morceau inédit par rapport à

→ par Arnaud BORDAS

l'antique édition MGM), mais il donnera l'occasion à d'autre de redécouvrir un score assez précurseur : une tentative de mixer les caractéristiques marquées de la musique symphonique guerrière aux sonorités folkloriques du pays où se déroule l'histoire (ca semble évident, ça l'était moins en 1966 où l'on préférait « alterner » entre l'un et l'autre). Prenant pour cadre la guerre pour l'indépendance de l'état d'Israël, Bernstein revisite les rythmiques dansantes de la musique juive d'Europe de l'Est en leur insufflant un véritable souffle épique. Une démarche qui l'amènera plus tard à la réussite de son score pour le documentaire **Genocide**, et que Jerry Goldsmith mènera à la perfection totale avec le génialissime **Masada**.

Four monumental au box-office 1990, **Joe contre le volcan** signa l'arrêt de mort du réalisateur John Patrick Shanley, condamna toute tentative de « comédie sentimentale fantastique à caractère surréaliste » pour les 50 prochaines années, et donna l'occasion aux critiques américains de prouver leur flair indéniable en matière de ciné (Tom Hanks et Meg Ryan, élus « couple le plus improbable au cinéma », trois ans avant le carton de **Nuits blanches à Seattle** !). Composée par un George Delerue déjà gravement malade (il décéda deux ans plus tard), la partition de ce film étrange était une des plus demandées par les collectionneurs américains, bien plus accros que ne le sont les français aux charmes lyriques de Delerue. Pour ceux qui connaitraient mal la période US (83-92) du compositeur-clé de la Nouvelle Vague, disons pour résumer qu'elle consiste en une orchestration ultra-chargée, alternant entre adagios redoutables et fugues champêtres pour instruments à vents, et que le grand continuateur de cette tradition musicale est un certain Joe Hisaishi.

Pour finir sur une note cruelle : si vous n'êtes pas, comme je peux l'être, un inconditionnel transi de Sam Peckinpah doublé d'un collectionneur compulsif de tout ce qui porte la marque « Goldsmith », vous pouvez très très largement vous dispenser d'acheter le score de **Cable Hogue**, même si son auteur lui-même le considère comme un de ses meilleurs... Voilà c'est dit !

R.D.

FURY (JOHN WILLIAMS) (55 mn 35) + (40 mn 20)
THE SAND PEBBLES (JERRY GOLDSMITH) (76 mn 43)
THE BRIDE (MAURICE JARRE) (30 mn 57)
JOE VERSUS THE VOLCANO (GEORGES DELERUE) (48 mn 19)
CAST A GIANT SHADOW (ELMER BERNSTEIN) (29 mn 42)
THE BALLAD OF CABLE HOGUE (JERRY GOLDSMITH) (37 mn)

Le scénariste

PETER FARELLY - FAYARD - 358 PAGES - 22 €

On l'avait remarqué il y a quelques mois lors de la sortie en salles de **L'Amour extra-large** et ce roman autobiographique vient nous le confirmer avec brio : la provocation et l'humour corrosif des frères Farrelly ne constituent pas une fin en soi. Derrière la paillardise et le mauvais goût des deux trublions se cache en fait une manière d'observer leurs semblables emprunte d'une franchise et d'une bonté proprement désarmantes. Peter Farrelly, puisque c'est de lui qu'il s'agit ici, nous raconte donc l'épopée d'un apprenti scénariste dans la jungle hollywoodienne. Henri Halloran, commercial stressé et hypocondriaque, quitte Boston pour la Babylone du cinéma moderne, où il compte bien réussir à creuser son trou. Galères, errances, coups du sort, rien ne lui sera épargné dans sa quête acharnée de reconnaissance. Le parcours du combattant hollywoodien nous est ainsi décrit sans ambages et les silhouettes grotesques peuplant ce monde de fous défilent sous nos yeux : producteurs tyranniques, starlettes aussi pathétiques qu'égocentriques, agents débordés, stars méprisantes... Un véritable festival où Farrelly ne ménage personne, et surtout pas son alter-ego. En même temps, le lecteur qui connaît bien l'univers déjanté des frères Farrelly ne débarquera pas en terrain inconnu et retrouvera avec plaisir des personnages et des situations familières : un nain psychologue, une jeune paumée à la pilosité intime surdéveloppée, un « running gag » autour d'un échantillon de sperme abandonné, etc. Mais ce goût décomplexé pour la grivoiserie, Farrelly l'utilise, comme dans ses films finalement, pour tracer un portrait moral de l'être humain (Rabelais ne faisait pas autre chose, après tout). Et au-delà de la satyre sociale ou du récit comique, c'est bien en face d'un récit d'initiation que l'on se retrouve au bout du compte. Simple mais vraiment bien vu.

Les sentiers de la perdition

MAX ALLAN COLLINS & RICHARD PIERS RAYNER - DELCOURT - 288 PAGES - 13,95 €

Au moment où **Les Sentiers de la perdition** sort sur les écrans français, les éditions Delcourt en profitent pour sortir le roman graphique (terme un peu pédant pour désigner une bédé aux prétentions littéraires) dont ledit film a été adapté. Une très bonne initiative puisqu'elle constitue une occasion de juger le film à l'aune du matériau originel. À vrai dire, l'évidence s'impose assez vite : plus on avance dans la lecture et mieux on comprend les défauts inhérents au film de Sam Mendes. Pire même, la bédé de Collins et Rayner permet de réestimer le film à la baisse. Le réalisateur d'**American Beauty**, à trop vouloir formater son métrage pour les oscars, est passé à côté d'une véritable mine d'or. Vous qui avez vu **Les Sentiers de la perdition** et qui vous apprêtez à lire le comic book, oubliez les saynètes chiadées et pompeuses de Mendes, oubliez les choix dramatiques hasardeux d'une intrigue par trop embrouillée, et préparez-vous à appréhender ce qu'on peut appeler sans peur de se tromper un authentique chef d'œuvre graphique. Exit le personnage de tueur photographe interprété par Jude Law (qui facilitait une réflexion quelque peu forcée sur le voyeurisme), exit les relations filiales contrariées entre le vieux chef mafieux John Rooney (Looney dans le comic book) et le tueur Michael O'Sullivan... Dans *Les Sentiers de la perdition*, la bédé, Looney n'est plus qu'un vieillard aux abois n'ayant aucune affection pour O'Sullivan et cherchant par tous les moyens à le faire éliminer. Admirablement cohérente, l'histoire se concentre sur la fuite éperdue d'O'Sullivan père et fils, et sur leur impitoyable vendetta à l'égard de la Mafia qui a toléré le massacre de leur famille. Implacable vengeur surnommé dans le Milieu « l'Ange de la Mort », le tueur irlandais revêt peu à peu un statut mythique, voire mystique, bien éloigné du rond-de-cuir bedonnant incarné à l'écran par Tom Hanks.

Un personnage inoubliable, qui vient s'inscrire dans un univers narratif à la fois complexe et parfaitement lisible : le récit est ainsi raconté sous forme de témoignage écrit par le fils, témoignage auquel viennent s'adjoindre des extrapolations sur les événements qu'il n'a pas vu mais qu'il rapporte d'après le travail des historiens. Le scénario brillant de Collins (auteur de polars et scénariste de bédé) est en outre servi par les dessins maniaques et très photographiques de Rayner (*La Créature du marais* entre autres). Un dessin particulier, basé avant tout sur l'encrage et la composition, qui favorise la plupart du temps la pose, renforçant ainsi la puissance iconique des vignettes. Inspiré de la saga cinématographique nippone des **Baby Cart** (ainsi que de la bédé éponyme) et mâtiné de symbolique chrétienne, *Les Sentiers de la perdition* est une œuvre bouleversante, traversée de gunfights dignes de John Woo et habitée par un sentiment de rédemption douloureux. Une tragédie de papier, située quelque part entre Mickey Spillane et Shakespeare, dont la dernière page vous fera monter les larmes aux yeux beaucoup plus sûrement que ne le faisait la conclusion évasive du film.

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

29 Avoriaz 1984 / **Brainstorm** / **X-Tro** / «Les Demeures du Fantastique» / int. Joe Dante, Paul Naschy...

32 **La Compagnie des Loups** / **Dune** / **Greystoke** / **Rocky Horror Picture Show** / David Lynch / «Les Films après la bombe» / les séries de Gerry Anderson...

33 **Gremlins** / **Phenomena** / **2001 : L'Odyssée de l'Espace** / «Le Psycho-Killers» / int. Dario Argento, Joe Dante, H.G. Lewis...

34 Avoriaz 1985 / **Les Griffes de la Nuit** / **Dune** / **1984** / **Brazil** / int. Wes Craven...

36 **Re-Animator** / **Le Jour des Morts-vivants** / **Lifeforce** / **Planète Interdite** / «Le Peplum Fantastique» / int. Tobe Hooper, Stan Winston, Tom Savini...

37 **Mad Max 3** / **Legend** / dossier «Sang pour sang gores» / int. Ridley Scott, George Miller, Ruggero Deodato...

38 **Retour vers le Futur** / **La Chair et le Sang** / **Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?** / «Le fantastique australien» / int. Rick Baker...

100 N° SPECIAL 100 LES 100 MEILLEURS FILMS FANTASTIQUES DE MAD MOVIES

X-Files / **Toy Story**...

101 **Independence Day** / **Une Nuit en Enfer** / **Heavenly Creatures**...

102 **N° SPECIAL** **X-Files** / **Dangereuse Alliance** / **Planète Hurlante** / **Crash** / **Jiang-Hu**...100 pages

103 **Independence Day** / **Multiplicity** / **Starship Troopers** / Tsui Hark...

104 **X-Files** / **Millennium** / **L.A. 2013** / **Disjoncté** / int. Carpenter, Martin Landau...

105 Gérardmer 1997 / **Mars Attacks !** / **Fantômes contre Fantômes** / **Ghost in the Shell** / **Lost Highway**...

106 **Star Wars édition spéciale** / **Le Maître des illusions** / int. George Lucas, Clive Barker...

107 **Le 5ème Elément** / **Alien la Résurrection** / **Hellraiser 4** / **Anaconda** / **Shining TV**

108 **Men in Black** / **Scream** / **Batman & Robin** / rétro **Godzilla** / int. Wes Craven...

109 **Volte/Face** / **Le Monde Perdu** / **Contact** / **Mimic** / **Vampires** / **Millennium**...

110 **Alien la Résurrection** / **Starship Troopers** / **X-Files le Film** / **Spawn**...

111 Gérardmer 1998 / **Starship Troopers** / **Postman** / **Souviens-toi... l'Été Dernier**...

112 **Vampires** / **Gattaca** / **Le Loup-garou de Paris** / **Dark City** / **Halloween 6**...

113 **Godzilla** / **Dark City** / **Un Cri dans l'Océan** / **Wishmaster** / **Blade**...

114 **Scream 2** / **Armageddon** / **X-Files** / **Millennium** / **Las Vegas Parano** / **La Mutante 2**...

115 **Godzilla** / **X-Files le film** / **Truman Show** / **Small Soldiers** / «Rétro gores»...

116 **Blade** / **Halloween : 20 ans après** / **Buffy** / dossier «Séries TV»...

117 Gérardmer 1999 / **Star Wars Episode 1** / **Psycho** / **Virus** / **1001 Pattes**...

118 **Matrix** / **La Fiancée de Chucky** / **Cube** / **eXistenZ** / **Urban Legend** / dossier «Slashers»...

119 **Matrix** / **Wild Wild West** / **The Faculty** / **Mon Ami Joe** / «La série Z à la française»...

120 **La Momie** / **Wild Wild West** / **Le 13ème Guerrier** / **Blair Witch** / **Vorace**...

121 **Star Wars Episode 1** / **Hantise** / **Jin-Roh** / **Perfect Blue** / **Princesse Mononoke**...

122 **Sixième Sens** / **La Fin des Temps** / «Les 25 meilleurs films de trouille»...

123 Gérardmer 2000 / **Sleepy Hollow** / **Peur Bleue** / **Princesse Mononoke**...

124 **Scream 3** / **Mission to Mars** / **Faust** / **Hypnose** / **Resident Evil 3**...

125 **Le Seigneur des Anneaux** / **Mission to Mars** / dossier «Killers Superstars» / rétro **Blair Witch**...

126 **X-Men** / **Le Pacte des Loups** / **Pitch Black** / **Destination Finale**...

127 **L'Homme sans Ombre** / dossier «L'Homme invisible» / **The Cell** / **Scary Movie** / **Gemini** / rétro **Hellraiser**...

128 **Blair Witch 2** / **Donjons et Dragons** / **Planète Rouge** / **San Au Kaï** / «Hommage à la Hammer»...

129 **Spiderman** / **Le Pacte des Loups** / **Rollerball** / **Tomb Raider** / dossier «Fiction»...

130 **Le Seigneur des Anneaux** / **Le Couvent** / **Intuitions** / dossier «Trash»...

131 **Le Retour de la Momie** / **Ghosts of Mars** / **Legend of Zu** / dossier Momies / **Pearl Harbor**

132 **Le Seigneur des Anneaux** / **Tomb Raider** / Les bombes sexuelles du fantastique / Dossier Jet Li

133 **Final Fantasy** / **Jurassic Park 3** / **La Planète des Singes** / **A.I.** / poster **Final Fantasy**

134 **La Planète des Singes** / **Vidocq** / **Avalon** / **Samourais** / Dossier Terry Gilliam

135 **A.I.** / **From Hell** / **The One** / Dossier FX les Robots au cinéma / Vin Diesel

136 Dossier **Ghosts of Mars** / **Battle Royale** / **Le Voyage de Chihiro** / **Harry Potter** / **Chevalier**

137 **Rollerball** / **Monstres et Cie** / **The One** / Peter Jackson : de Z à A

138 Dossier **Le Seigneur des Anneaux** / **Les Autres** / **13 Fantômes** / Gérardmer 2002

139 Dossier **From Hell** / **Spiderman** / **Versus** / **Donnie Darko** / «Les différents visages de Jack l'Éventreur» / «Tokyo Underground»

140 Dossier **Avalon** / **Rollerball** / **Monstres & Cie** / int. Dario Argento, Takashi Miike / «30 chefs-d'œuvre oubliés»

141 Dossier **Resident Evil** / **Le Voyage de Chihiro** / **Spiderman** / **Panic Room** / «30 scènes inoubliables»

142 N° SPECIAL 30e ANNIVERSAIRE : 1972-2002, 30 ANS DE CINEMA FANTASTIQUE

Star Wars Episode II int. Tobey Maguire, Kirsten Dunst / **L'Échine du diable** / **Femme Fatale**...

143 N° SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2.

Dossier **Spiderman** / Dossier **Blade 2** / **Minority Report** / **Darkness** / **Metropolis** / «L'esprit comic-book en 30 films»

144 **Men in Black 2** / **Le Règne de feu** / **Brocéliande** / **Jeepers Creepers** / **Jason X** / **Arac Attack** / **Requiem** / **Mes chers voisins** / «Nos 30 navets assumés»

IMPACT

1 Commando / dossier Rocky 4 / La trilogie des Morts-Vivants / Avoriaz 1986...

2 Highlander / Rutger Hauer / Les films de la Cannon...

3 Hitcher / Cobra / Mel Gibson / int. Antonio Margheriti...

4 Jack Burton / L'Invasion vient de Mars / carrière John Hadham...

5 Dossier shinjuku / Le Jour des Morts-Vivants / From Beyond / carrière Jénus Franco...

7 Platoon / Harrison Ford / Chuck Norris / int. Enzo G. Castellari...

11 Full Metal Jacket / Les Incorruptibles / int. Fred Olen Ray...

12 Running Man / RoboCop / China Girl / Hellraiser...

13 Avoriaz 1988 / Running Man / Portés Disparus 3 / int. Lucio Fulci...

14 Hellraiser 2 / Rambo 3 / Elvira / int. Andy Sidaris...

15 Double Détente / Beetlejuice / Maniac Cop / dossier Emmanuelle...

16 Spécial Rambo 3 (poster) / Cyborg / La Bête de Guerre...

17 Freddy 4 / Piège de Cristal / Rambo 3 / Traci Lords...

18 Freddy 4 / L'Arme Absolue / dossier «L'Inspecteur Harry» / Tsui Hark...

19 Avoriaz 1989 / Punisher / Schwarzenegger...

20 Indiana Jones / Simetierre / Punisher / La Mouche 2...

21 Total Recall / Freddy 5 / Cabal / Cannes 1989 / int. Van Damme...

22 Batman / Permis de Tuer / L'Arme Fatale 2 / Haute Sécurité...

23 Spécial la trilogie «Indiana Jones» / Punisher / Society / The Killer...

24 Avoriaz 1990 / «Ciné-muscles» : Van Damme, Schwarzie, Bruce Lee...

25 Robocop 2 / Total Recall / Gunmen / int. Roger Corman...

27 Dossier «Dragon Mania» (suite) / Van Damme / Jackie Chan / Traci Lords...

29 Total Recall / Predator 2 / Stallone et Schwarzie, 20 ans d'action / Joe D'Amato...

30 La saga des Rocky / Hong Kong Connection / Cabal...

31 Highlander 2 / Coups pour Coups / Danse avec les Loups / int. Franco Nero...

32 Le Silence des Agneaux / Predator 2 / Terminator 2...

33 Terminator 2 / Van Damme / «Black is Beautiful» / int. Schwarzie...

35 Terminator 2 / Jackie Chan / «Black is Beautiful» 3 / int. Schwarzie...

36 Vingt ans d'Avoriaz : tous les films / Universal Soldier / Alien 3...

37 Les Nerfs à Vif / JFK / Le Dernier Samaritain / «Black is Beautiful» 4...

38 Basic Instinct / Batman 2 / dossier «Arts Martiaux»...

39 L'Arme Fatale 3 / Universal Soldier / Batman 2 / Cannes 1992...

40 La saga des Alien / Reservoir Dogs / Cliffhanger / Impitoyable...

41 Van Damme / C'est Arrivé près de chez vous / dossier «Fliesse...

42 Dracula / Chasse à l'Homme / dossier «Des hommes d'action»...

43 Bad Lieutenant / Cavale sans Issue / Piège en Haute Mer / dossier «Femmes Fatales»...

44 Cliffhanger / True Romance / dossier «Action Mexa...

45 A Toute Epreuve / La trilogie RoboCop / Last Action Hero / Cannes 1993...

46 Le Fugitif / Last Action Hero / John Woo / carrière Eastwood...

47 Dossier Spielberg / Cliffhanger / int. Stallone, John Woo...

48 Dossier «Space Operas» / carrière Kevin Costner / Jackie Chan / Sam Peckinpah...

49 Dossier «Space Operas» suite / Demolition Man / L'Impasse...

50 Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone...

51 Pulp Fiction / Killing Zoé / dossier *Amicalement Vôtre*...

52 Speed / Killing Zoé / The Crow / carrière Brandon Lee...

53 True Lies / Pulp Fiction / TimeCop / int. Cameron et Schwarzie...

54 Frankenstein / Entretien avec un Vampire / Crying Freeman / dossier «BD/ciné»...

55 Les Evadés / Streetfighter / Mortal Kombat / Kirk Wong...

56 Judge Dredd / The Killer / Sonatine / GoldenEye / int. Jim Wynorski...

57 Mort ou Vif / carrière Sharon Stone / Batman et Robin / Une Journée en Enfer...

58 Judge Dredd / Desperado / USS Alabama / carrière Bruce Willis...

59 Mortal Kombat / Assassins / Apollo 13 / carrière Mel Gibson...

60 Seven / GoldenEye / dossier James Bond / Showgirls...

61 Broken Arrow / Heat / Casino / L'Armée des 12 Singes / Tsui Hark...

62 Dossier Crying Freeman / L'Effaceur / Mort Subite...

63 L'Effaceur / Le Grand Tournoi / Rock / Twister / Fargo...

64 Mission Impossible : le film et la série / L.A. 2013 / int. John Carpenter...

65 Au Revoir à Jamais / Daylight / Risque Maximum / dossier «Films catastrophes»...

66 X-Files / Mars Attacks ! / Star Wars / carrière Jet Lee / int. Chris Carter...

67 Batman & Robin / Roméo & Juliette / Kids Return / Le 5ème Elément...

68 Dossier Dobermann / Le Monde Perdu / Double Team / Speed 2...

69 X-Files / Titanic / Volte/Face / Volcano / Les Ailes de l'Enfer...

70 Copland / L.A. Confidential / Hana-Bi / Alien 4 / Le Pacificateur...

71 Titanic / Demain ne Meurt Jamais / Starship Troopers / U-Turn / Spawn TV...

72 Jackie Brown / Il Etait une Fois en China / dossier «Blaxploitation»...

73 Un Tueur pour Cible / carrière Di Caprio / Pluie d'Enfer / U.S. Marshals...

74 L'Arme Fatale 4 / Sexcrimes / Jackie Chan / Cannes 98...

75 Chapeau Melon le film et la série / Godzilla / int. David Duchovny...

76 Le Masque de Zorro / Snake Eyes / Hors d'Atteinte / carrière Nicolas Cage...

77 Soldier / Rush Hour / Ennemi d'Etat / Oz / carrière Shane Black...

78 Star Wars / Un Plan Simple / 8mm / dossier «On les filles (a...

79 Stanley Kubrick / Payback / Le 13ème Guerrier / Matrix...

80 Matrix / Le Corrupteur / Cannes 99 / poster : index des n°1 à 79...

81 Dossier *Buffy* / spécial séries télé / Le 13ème Guerrier...

82 Austin Powers 2 / Fight Club / *Les Sopranos* / Le X fantastique...

83 Sleepy Hollow / La Fin des Temps / Les Rois du Désert / *The Practice*...

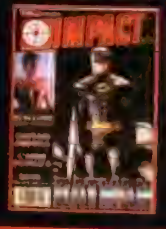
84 American Psycho / Les Rois du Désert / carrière Clooney / *Buffy & Angel*...

85 X-Men / American Psycho / dossier «Scream Queens» / AFM 2000...

87 X-Men / Shanghai Kid / En Pleine Tempête / carrière Jackie Chan...

88 The Cell / Tigre et Dragon / *L'Enfer du Devoir* / carrière Jet Li...

89 Incassable / *X-Files* / *Dark Angel* / carrière Kitano / Way of the Gun...



BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante :

D.I.P. - Mad Movies
18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad Movies* n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés, ainsi que *Impact* n°5, 8, 9, 10, 26, 28, 34, 86 et 90).
Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter France : **7,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus).
Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (participation aux frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** et/ou de **Impact** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :
Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ____ PRÉNOM ____
ADRESSE ____
____
CODE POSTAL ____ LE ____
PAYS ____

____ Date d'expiration ____ Mois/Année

Date et signature obligatoires

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR WWW.MAD-MOVIES.COM, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS.

MAD MOVIES

29	32	33	34	36	37	38	39	40	41	42	43	44
45	46	47	49	50	51	52	53	54	55	56	57	58
59	60	61	62	63	65	66	67	68	69	70	71	72
73	74	75	76	77	78	79	80	81	82	83	84	85
86	87	88	89	90	91	92	93	94	95	96	97	98
99	100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110	111
112	113	114	115	116	117	118	119	120	121	122	123	124
125	126	127	128	129	130	131	132	133	134	135	136	137
138	139	140	141	142	143 couverture Spiderman	143 couverture Blade II	144					

☐ Hors série n°1 John Carpenter 144 pages

IMPACT

1	2	3	4	6	7	11	12	13	14	15	16	17
18	19	20	21	22	23	24	25	27	29	30	31	32
33	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46
47	48	49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59
60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70	71	72
73	74	75	76	77	78	79	80	81	82	83	84	85
87	88	89										

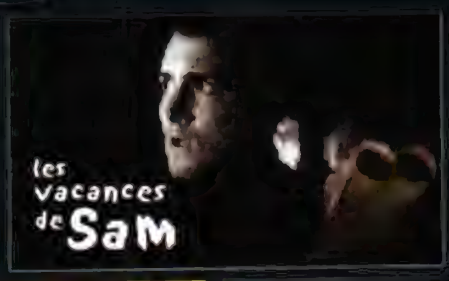
MAD IN FRANCE

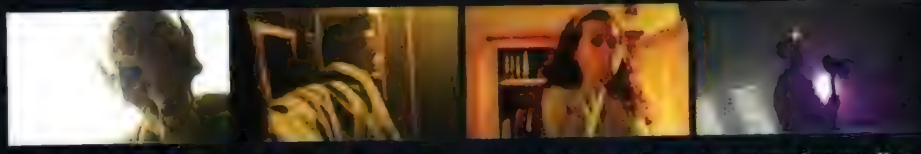
→ par Rafik DJOUMI

EH LES SPIELBERG DE DEMAIN, N'OUBLIEZ PAS D'ENVOYER À MAD VOS K7, ET MÊME, POUR CEUX QUI LE PEUVENT, VOS VCD, DVD OU AUTRES FICHIERS VIDÉO SUR CDR. ET, ON NE LE DIRA JAMAIS ASSEZ, PENSEZ À JOINDRE DES PHOTOS EXPLOITABLES DE VOS FILMS.

LES VACANCES DE SAM

Le réalisateur Gilles Daubeuf et son associé Jean Peccoud n'y sont pas allés de main morte. **Les Vacances de Sam** raconte le séjour en montagne d'un chasseur de zombies, récemment plaqué pour avoir négligé sa petite amie au profit du tronçonnage nocturne de créatures en tout genre. En proie au mal-être, il se réfugie en montagne avec son dernier ami. Mais derrière les confessions et le farniente, le danger rôde.





Le film a beau être très dialogué, les auteurs ont manifestement oublié ce qui faisait le charme du misérabilisme à la française. En lieu et place du traditionnel plan séquence fixe en à-plat, ils ont opté pour la grue, le steadycam, les courtes focales à la Jan Kounen, un vrai travail de photographie (en DV, ça reste difficile d'obtenir de tels résultats), un maquilleur chevronné (Paul Lançon), une prise de son impeccable et, sacré cerise sur le gâteau, trois vrais comédiens qui parviennent sans peine à nous faire croire à des personnages pour le moins farfelus. Pour tout dire, le seul reproche que l'on pourrait éventuellement avancer, c'est que l'ouverture du métrage (une référence étonnante à **C'est arrivé près de chez vous**) est à ce point marquante et gouflée que les minutes suivantes en pâtissent quelque peu. Mais on se surprend à plusieurs reprises à remercier l'équipe, surtout lorsque celle-ci nous fait revivre quelques émotions fantastocophiles typiquement eighties (l'espace de 5 bonnes minutes, on se croirait dans **Evil Dead** !). Chapeau bas messieurs ! On attend la suite.

Synopsis, photos et contacts à l'adresse http://www.vulcanarts.com/sam/

CATEGORY 4

Ne vous y trompez pas. Le titre a beau évoquer un Ricky Ho qui aurait explosé ses limites, **Catégorie 4** est en réalité la fable saine et bon enfant d'un étudiant qui se retrouve un matin à chasser au gun de l'alien à forme humaine dans les couloirs de sa Fac, parce qu'un certain Stan lui a dit de le faire et qu'un autre a dit *«Allez vous faire foutre»*. Enfin bon, moi c'est ce que j'ai compris en tout cas, mais si vous voulez le synopsis officiel, ça donne : *«un jeune homme raconte à sa copine, comment il a décimé la moitié des étudiants de sa Faculté»*. Projet de licence tourné dans l'enceinte de la Fac de Toulouse (hors saison, on espère, vu les stonbas !), **Category 4** a été conçu sous la bannière de Fast Cut Productions, qui, comme son nom l'indique, s'est engagée à ce qu'aucun plan ne dépasse les 8 images (d'ailleurs, Michael Bay me souffle à l'oreille que parfois, il a pas tout suivi) et le film s'avère surtout prétexte à filmer sous tous les angles les chorégraphies coreyuiennes de la Troupe du Grand Koungke (sont souples les mecs !), à faire péter des motos à coups de SPFX numériques, et à porter fièrement un colt à chaque main (d'ailleurs, une prise ratée post-générique nous rappelle qu'on ne fait pas joujou impunément avec des flingues, même au cinéma !). Avec autant d'éléments constitutifs, et le bon esprit de démerde générale (travellings au caddie ou au skate), on ne s'étonne que moyennement de voir apparaître dans les remerciements le nom de Yann Gobart, un des trublions de l'increvable assoc' Faux-raccord (au fait les gars, jamais vous donnez des nouvelles ?). **Category 4** est dédié au génial Sheldon Lettich (le mot «génial» m'a été imposé par mon rédacteur en chef) et le réalisateur Jean-Christian Tassy s'engage à nous livrer sous peu *«un film post-apocalyptique-techno-féodal-futuriste à la Kitamura»* dont le titre serait **Nomades**... Quoi ? Vous croyez qu'il lit Mad Movies ?

Jean-Christian Tassy – 1 place Roquelaine 31000 Toulouse – 06 87 11 25 11

ARCANE

Loin de nous l'idée de tempérer les ambitions. Et pourtant, lorsque l'on visionne **Arcane**, le terme «trop ambitieux» revient avec insistance. «Trop ambitieux» parce qu'avec des moyens plus que dérisoires (une Hi-8, 2 jours de tournage, pas d'éclairage, pas de maquillage, des comédiens peu aguerris), le métrage de Jean-Baptiste Fauconnier tente malgré tout de voir grand et de conter une histoire de terreur psychologique sur pas moins de 25mn ! Pas vraiment ce qu'on imagine dans une telle production ; et logiquement, l'ensemble aurait dû courir à la catastrophe. Pourtant, et c'est là que le petit miracle s'accomplit, le réalisateur d'à peine 18 ans a réussi à insuffler à son moyen-métrage un rythme véritablement musical, et à penser ses plans en fonction du message à prodiguer. Deux choses extrêmement rares dans le ciné purement «amateur», et donc d'autant plus appréciables. Car même si le manque de moyens et le grain vidéo pénalisent les efforts, les intentions s'affichent assez clairement à l'écran pour la simple et bonne raison qu'elles ont été pensées. Bref, pour ma part, je ne saurais que trop conseiller à Jean-Baptiste Fauconnier et à son associé Frédéric Auduc (ils se sont rencontrés via le courrier des lecteurs de Mad paraît-il) de tout faire pour passer à la vitesse supérieure, opter pour la DV ou le film, s'entourer de techniciens, répéter avec ses comédiens (et les maquiller, les pauvres ! Un projo en pleine face, c'est jamais très valorisant) et ainsi se donner les moyens de voir grand. Leur désir sincère de raconter une histoire se chargera du reste, et on attend au plus vite de leurs nouvelles.

Contact affreuzibe@aol.com

Clos de Pierre Aigue 71700 Le Villars

http://gluteproductions.ifrance.com/gluteproductions/

Vous avez tourné un court-métrage amateur ou semi-amateur avec les moyens du bord, alors envoyez-nous : une VHS, un résumé de l'histoire, quelques photos et vos coordonnées (adresse + téléphone)

Mad Movies, Mad in France,
17 rue Rodier, 75009 Paris.

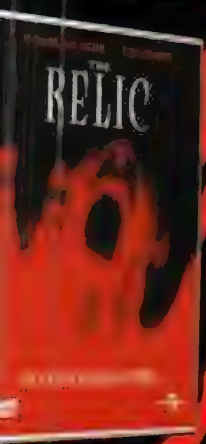
Vous cherchez une équipe technique ou vous voulez proposer vos services dans le cadre du cinéma « amateur », alors envoyez-nous votre annonce à la même adresse.

VOUS ALLEZ HURLER DE PEUR !

FIRESTARTER 2

CHARLIE : LA VENGEANCE

L'adaptation
de CHARLIE, le livre culte
de STEPHEN KING !



RELIC

Une nouvelle étape
dans la terreur !

TREMORS 3 LE RETOUR

Les Graboïds sont de retour et ont muté :
ils sont 3 fois plus affamés !

3 DVD VIDEO ABSOLUMENT TERRIFIANTS

ème RUE
CTION ET SUSPENSE

UNIVERSAL
UNIVERSAL PICTURES VIDEO

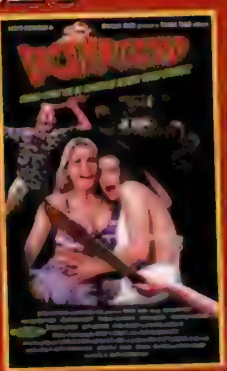
UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE !

Après le succès retentissant de FANTOM KILER, son réalisateur, Roman Nowicki, décide d'aller encore plus loin dans l'horreur avec FANTOM KILER 2 qui alterne à une cadence infernale les meurtres les plus sordides et les scènes érotiques les plus osées. Une œuvre culte à ne pas mettre entre toutes les mains !

FLESH EATING MOTHERS est une comédie horrifique ultra sanglante référencée parmi les 100 films les plus gore de toute l'histoire du cinema par le mythique DEEP RED GORE BOOK. Une œuvre servie sanglante et réservée uniquement aux fins gourmets !

SITE INTERNET

http://pageperso.aol.fr/UNCUTMOVIES



SCRAPBOOK est indiscutablement l'un des films les plus violents, les plus pervers et les plus choquants de toutes l'histoire du cinéma. Une véritable descente aux enfers.

Scènes erotiques extrêmes, meurtres sanglants, viols barbares et necrophilie sont au programme d'ANGEL OF DEATH un film décadent bien décidé à vous en mettre plein la vue !

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 53, rue du faubourg Madeleine 45000 ORLÉANS

Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com

OFFRE SPÉCIALE : 22,50 € la cassette - FRAIS DE PORT : 1 à 3 K7 - 5 € ; 4 K7 et plus - PORT GRATUIT !

- ❑ PSYCHO SISTERS
- ❑ INFANTRY OF DOOM
- ❑ SCRAPBOOK*
- ❑ PARTS OF THE FAMILY
- ❑ THE DEAD NEXT DOOR
- ❑ DECAMPITATED
- ❑ ANGEL OF DEATH*
- ❑ SKINNED ALIVE
- ❑ GENERATION aX
- ❑ BACK FROM THE DEAD
- ❑ BLACK PAST
- ❑ FANTOM KILER 2*
- ❑ THE NECRO FILES*
- ❑ THE BURNING MOON
- ❑ PSYCHOS IN LOVE
- ❑ FLESH EATING MOTHERS
- ❑ PREMUTOS
- ❑ REDNECK ZOMBIES
- ❑ FANTOM KILER*

Déconseillé aux moins de 16 ans. Contient des scènes érotiques explicites.

Je désire recevoir les cassettes cochées (VHS/SECAM) et ci-joint mon règlement de _____ € par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : Prénom :

Adresse :

Code Postal : Ville :

Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont presentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ en colissimo suivi.

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 29

MODE D'EMPLOI

Les films sortis en France figurent toujours sous leur titre français (suivis du titre original en caractères gras). À l'inverse, les titres inédits en salles mais parus à la vidéo conservent leur titre original.

En règle générale, nous n'avons pas retenu les films d'animation, sauf à de rares exceptions. De même, nous avons souvent omis les séries TV, sauf dans le cas d'une exploitation commerciale où le distributeur a concentré ou bien regroupé divers épisodes de façon à en faire un long-métrage. Pour ce qui concerne les serials, nous tâcherons de traiter les plus représentatifs du genre sans chercher là encore la parfaite exhaustivité.

Par ailleurs, nous indiquons le plus souvent les titres vidéo des films, mais seulement quand ceux-ci diffèrent de leur titre d'exploitation sur nos écrans, ou dans le cas d'une production inédite en salles. Enfin, un titre fourni entre parenthèses ne correspond pas à une sortie précise, mais représente la traduction d'un titre étranger, parfois peu compréhensible pour le lecteur, par exemple dans le cas de films turcs, indonésiens, japonais, argentins, etc. Une traduction anglaise le plus souvent, dans la mesure où l'œuvre est parfois connue ainsi, après son passage dans des festivals ou par diverses mentions dans les revues spécialisées. Et, à propos de magazines spécialisés, nous avons le plus souvent signalé la référence pour chaque film déjà chroniqué dans Mad Movies.

BROTHERHOOD OF SATAN

1970. RÉAL.: BERNARD MCEVEETY. SCÉN.: WILLIAM WELCH. INT.: STROTHER MARTIN, L. Q. JONES, ALVY MOORE, ANNA CAPRI, HELENE WINSTON, CHARLES BATEMAN, CHARLES ROBINSON. PROD.: L. Q. JONES, ALVY MOORE, COLUMBIA. USA.

Une re-lecture saisissante de thèmes chers au cinéma fantastique traitée avec sérieux et précision par un auteur jusque là cantonné à la confection rapide d'épisodes de séries télé (**Le Virginien**, **Les Incorruptibles**, **La Grande vallée**, **Les Mystères de l'Ouest**). Dans un village reculé du sud-est des États-Unis, une communauté de vieillards fait commerce avec le malin afin d'acquérir une éternelle jeunesse par transfert de leur esprit dans le corps de jeunes enfants spécialement kidnappés à cet usage. La grande scène intervient justement lorsque chaque adepte lorgne avec une indicible envie l'innocente enve-

loppe juvénile appelée à le recevoir après leur mort, ce qui se produit bientôt sous les coups d'officiants munis de glaives embrasés. « *À petit budget, rien d'impossible* » semblent en effet se dire les deux producteurs, jouant en outre les shérifs de la ville, L.Q. Jones (qui signera bientôt l'excellent **Apocalypse 2024**) et Alvy Moore (l'hallucinant monsieur Kimble des **Arpents Verts**).

BROTHERS IN ARMS

1988. RÉAL.: GEORGE JAY BLOOM III. SCÉN.: STEVE FISHER, D. STONE KIRKPATRICK. INT.: TODD ALLEN, CHARLES GRANT, JACK STARRETT, DEDEE PFEIFFER, MITCH PILEGGI, SHANNON NORFLEET. PROD.: MARK GORDON, CHRIS MELEDANDRI. USA.

Un survival « à la **Colline a des yeux** » dans lequel un groupe de petits imprudents devient la cible de sauvages illuminés crucifiant les randonneurs au nom de la Sainte Bible. De jolies séquences gore tentent de pallier le manque d'inspiration du réalisateur principalement connu pour n'avoir pas réussi grand chose. Le même mystère plane sur la personnalité d'éventuels George Jay Bloom I et II.

THE BROTHERS LIONHEART

BRODERNA LEJONHJARTA. 1977. RÉAL.: OLLE HELLBOM. SCÉN.: ASTRID LINDGREN, D'APRÈS SON ROMAN. INT.: STAFFAN GOETESTAM, LARS SOEDERDAHL, BERTIL NORSTRÖM, ALLAN EDWALL, PER OSCARSSON. PROD.: OLLE HELLBOM, OLLE NORDEMAR. ALMI FILMS/SVENSK FILMINDUSTRI. SUÈDE.

Conte de fées suédois tiré d'un roman d'Astrid Lindgren, narratrice infatigable de mondes imaginaires souvent retranscrits à l'écran (dont **The Land of Faraway**, en 1987, avec Christian Bale, Timothy Bottoms et Christopher Lee). Sur une terre lointaine, par-delà les étoiles, vivent encore des animaux mythiques, et notamment la curiosité du film, un impressionnant dragon cracheur de feu. Deux jeunes enfants y débarquent après leur mort et délivreront le pays d'un certain Chevalier Noir, despote implacable et maître du dragon. Astrid Lindgren (décédée en 2002) est surtout connue grâce à son personnage de Pippi Langstrump, autrement appelée chez nous Fifi Brindacier (aux USA : Pippi Longstocking), et plusieurs fois adapté au cinéma, souvent sous la baguette du même Olle Hellbom. D'abord créatrice du rôle à la télévision, la comédienne Inger Nilsson devait le reprendre trois fois au grand écran avant d'abandonner en 1973 : « *Je ne voulais plus faire Pippi devant tout le monde* » aurait-elle déclaré à ses nombreux fans effondrés !

BRUCE GENTRY, DAREDEVIL OF THE SKIES

1949. RÉAL.: SPENCER GORDON BENNET, THOMAS CARR. SCÉN.: GEORGE PLYMPTON, JOSEPH POLAND, LEWIS CLAY. INT.: TOM NEAL, RALPH HODGES, FORREST TAYLOR, JUDY CLARK, TRISTAM COFFIN. PROD.: SAM KATZMAN, COLUMBIA. USA.

Un des nombreux serials de la *Columbia* produit par l'Oncle Picsou de la catégorie, Sam Katzman. Tom Neal incarne Bruce Gentry, le pilote intrépide qui s'oppose à un savant fou menaçant la planète au moyen d'une arme révolutionnaire véhiculées par des soucoupes volantes. Une version condensée des quinze épisodes initiaux circula autrefois en France sous la forme de deux longs-métrages, respectivement titrés **Les Soucoupes volantes** et **Le Casse-cou du ciel**.

BRUCE LEE CONTRE SUPERMEN

BRUCE LEE VS. SUPERMEN. 1974. RÉAL.: WU CHIA CHUN. INT.: BRUCE LI, JOE BROWN, YEUNG ROSS, FEI LUNG, LU LU WEN. PROD.: ALPHA MOTION PICTURES. DISTR.: SOFRADIS. HONG KONG.

Les Supermen en question ne sont ici que les hommes de main karatékas-acrobates d'un super-méchant résolu à s'emparer de l'invention philanthropique d'un savant rêvant d'éradiquer la famine dans le monde. Face à eux, Bruce Li (Ho Chung-tao), reprend le rôle de Kato tenu par le vrai Bruce Lee dans les 26 épisodes de la série ***Le Frelon vert***. Distribué en France par *Sofradis*, au mois de mai 1976, ce produit exploite sans vergogne la gloire posthume du comédien et rafle la mise à une époque ou les productions de Hong Kong se faisaient plus rares, passée la grande vague des années 73 et 74. Bruce Li poursuivra sa carrière de

Bruce Li : un kato pas très catho...

clone à travers une foule de titres évoquant souvent la carrière de son modèle (**Enter the Panther**, **Story of the Dragon**, **Salut Bruce Lee... Bonjour le Tigre**, **Fist of Fury 2**, **Enter Three Dragon...**), ceci aux côtés d'épisodiques concurrents aux noms tout aussi significatifs : Bruce K. Lea (**Bruce Lee défie Las Vegas**), ou carrément un certain Bruce Le, en fait Huang King-long (**Le Trésor de Bruce Lee**, **La Grande revanche de Bruce Lee**, **Viva Bruce Lee**, etc.).

BRUCE LEE IN NEW GUINEA

SHE NU YU CHAO. 1977. RÉAL.: KONG HUNG. INT.: BRUCE LI, CHEN SING, DANA, BOLO YEUNG, TO SIU MING. PROD.: GEUNG CHUNG PING. HONG KONG.

Une des aventures du presque célèbre Bruce Li exploitant sans vergogne la légende du Petit Dragon. Il incarne un des deux karatékas frais débarqués sur une île à la recherche d'une mystérieuse perle magique. Les autochtones y subissent le pouvoir d'un sinistre magicien adorateur du dieu serpent et nos deux lutteurs vont devoir secourir la fille de l'ancien chef de tribu victime de la tyrannie d'une secte maléfique. Les quelques éléments surréels du script servent surtout de prétexte à une profusion de bagarres au kung fu, pratiqué par un peu tout le monde, y compris le magicien, son homme de main (Bolo Yeung), et quelques hommes-singes porteurs de masques limite ridicules.

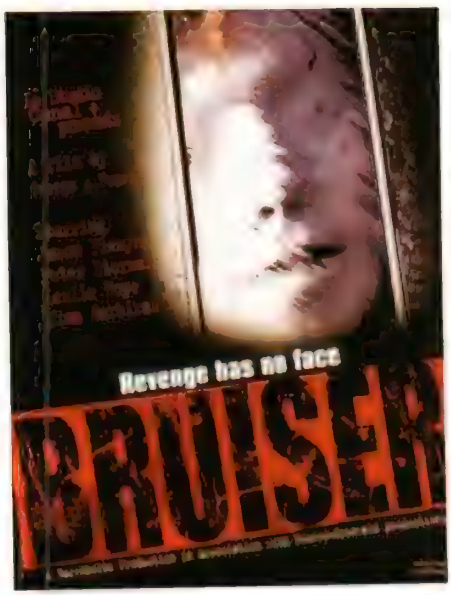
BRUISER

2000. RÉAL. ET SCÉN.: GEORGE ROMERO. INT.: JASON FLEMYNG, PETER STORMARE, LESLIE HOPE, NINA GARBIRAS,

Bruiser, le héros Kafkaïen perdu dans un monde moderne.

BEATRIZ PIZANO, TOM ATKINS. PROD.: BEN BARENHOLTZ, PETER GRUNWALD, FACELESS LLC/STUDIO CANAL +. DISTR.: BAC DISTRIBUTION. USA.

Notre héros, ordinaire et effacé, se réveille un beau matin pourvu d'un masque blanc sur le visage, symbole de son inexistence, ce qui lui fait prendre conscience de sa vie gâchée et le rend soudain hargneux. Métaphore de l'individu noyé dans la cité, négligé par son entourage, frustré dans ses aspirations intimes, mais qui va bientôt prendre une cruelle revanche sous le couvert d'une nouvelle impunité, **Bruiser** puise à diverses sources cinématographiques, de **Willard** à **The Mask**, en passant par **Le Fantôme de l'Opéra**. Autre influence, cette fois littéraire : l'argument, c'est-à-dire le « plot », bon d'accord, le « pitch » (faut bien faire mode !), emprunte à l'univers kafkaïen cernant sans relâche un individu broyé par un monde moderne qu'il ne comprend plus (*Le Château*, *Le Procès*, et surtout *La Métamorphose*…). Un retour ambitieux, mais difficile, pour George Romero après dix ans d'ab-



sence, sans doute mal compris de ses fans, et surtout des distributeurs qui lui octroient seulement deux petites salles sur Paris et sa périphérie en juillet dernier, pour le passer aux oubliettes quinze jours après. (M129P.6, M144P.23).

LA BRUJA

1954. RÉAL.: CHANO URUETA. SCÉN.: ALFREDO SALAZAR, CHANO URUETA. INT.: LILIA DEL VALLE, RAMON GAY, JULIO VILLAREAL, CHARLES ROONER, LUIS ACEVES CASTANEDA. PROD.: INTERNATIONAL CINEMATOGRAFICA. MEXIQUE.

Chano Urueta, de son vrai nom Santiago Luciano Urueta Rodriguez, adorait le cumul des genres. Avec lui l'horreur et la comédie faisaient bon ménage (voir à **El Baron del Terror**), l'action, l'espionnage et la SF se mêlaient allégrement (voir la série des **Blue Demon**), ceci parfois au grand désarroi des spectateurs. **La Bruja** expérimente encore une autre recette, que l'on pourrait qualifier de mélodrame horrifique, recette testée l'année précédente lors d'un douloureux **El Monstruo Resucitado** toujours signé Chano Urueta. Un savant détient le

secret pour redonner visage humain aux monstres, mais son génie n'est pas reconnu et, du coup, il s'aigrit, comme la plupart de ses congénères. Il utilise une horrible femme (La Bruja…), transformée par ses soins en séduisante Comtesse Nora (Lilia del Valle), pour approcher ses ennemis. Hélas, tombée amoureuse d'une de ses proies masculines, elle succombe en voulant le sauver et retrouve dans la mort les traits monstrueux de son ancien visage. En pleine inspiration, Urueta mélange aussi les styles, tenté par le film noir, le gothisme et l'expressionnisme (on retrouve même la scène du tribunal issue de M. **le Maudit**). Il récidivera six ans plus tard pour un **El Espejo de la Bruja** encore plus étrange et aux implications fantastiques davantage marquées, avec miroir magique, apparition de spectre, et même l'intervention de Belzébuth en invité surprise.

BRUTAL SORCERY

DUK GOO. 1984. RÉAL.: PAN LING. INT.: LAI HAN CHIN, KWAN HOI SAN, LILY CHAN. HONG KONG/THAÏLANDE.

Un chauffeur de taxi devient la victime d'un duo de fantômes pratiquant la magie noire qui lui ordonnent les actes les plus saugrenus. Le voici bientôt réduit à réclamer l'aide d'un magicien appelé « Ping, le roi des démons » pour conjurer le mauvais sort et se tirer d'affaire. Un script basique égayé de péripéties extravagantes largement inspirées par la nouvelle mode des comédies fantastiques à Hong Kong après la vague des **Kung Fu Zombie**, **L'Exorciste chinois** ou **La Fureur du revenant**, annonciatrice elle-même des fameuses **Histoires de fantômes chinois**.

BRUTE FORCE

OU **IN PREHISTORIC DAYS**, OU **WARS OF THE PRIMAL TRIBES**. 1914. RÉAL. ET SCÉN.: D.W. GRIFFITH. INT.: ROBERT HARRON, WILFRED LUCAS, MAE MARSH, CHARLES H. MAILES, ALFRED PAGET, EDWIN AUGUST. PROD.: BIOGRAPH. USA.

Une tribu primitive résiste aux attaques d'hommes-singes et à divers monstres préhistoriques. Ce titre reprend quelques séquences d'un précédent film du même Griffith, **Man's Genesis**, d'où la similitude des scrips et le générique similaire. Le sujet resservira 26 ans plus tard pour le célèbre **Tumak, fils de la jungle**, avec Victor Mature (**One Million Years B.C.**), lui même repris en 1966 sous le titre **Un million d'années avant Jésus-Christ**.

THE BRUTE MAN

1946. RÉAL.: JEAN YARBROUGH. SCÉN.: GEORGE BRICKER, M. COATES WEBSTER, D'APRÈS UNE HISTOIRE DE DWIGHT V. BABOCK. INT.: RONDO HATTON, JANE ADAMS, JANELLE JOHNSON, TOM NEAL, PETER WITHNEY. PROD.: BEN PIVAR. UNIVERSAL/PRC. USA.

Troisième aventure du « Creeper », un tueur à l'horrible faciès ayant la plaisante coutume d'exécuter ses victimes en leur brisant la colonne vertébrale. Il apparaît en 1944 dans **La Perle des**

The Brute Man. Rondo Hatton est "the creeper".

Borgia, un « Sherlock Holmes » de la série Basil Rathbone/Nigel Bruce, revient deux ans plus tard à l'occasion de **House of Horrors**, et la même année pour cette aventure le plaçant mieux en vedette et expliquant du même coup l'origine de ce personnage, brossé à la manière du Fantôme de l'Opéra. Rondo Hatton, dont il s'agit du dernier film, incarne ce tueur à l'étrange silhouette et au visage torturé, toujours très savamment éclairé par l'opérateur. Ce comédien souffrait en fait d'acromégalie (*), une maladie rare caractérisée par l'hypertrophie de la face et de l'extrémité des membres. Fort de ce physique ingrat, Rondo Hatton interpréta d'inquiétants personnages dans nombre de films, souvent de série B : **The Spider Woman Strikes Back**, **Cyclone Kid**, **Jungle Captive**, **Captain Fury**, etc., et il figure depuis des années en médaillon sur la couverture de la célèbre revue spécialisée américaine, *Cult Movies*. Peu convaincu cependant par la qualité du métrage, Universal préféra en laisser la distribution à son confrère PRC, grand spécialiste en produits bizarres.

(*) Les effets ravageurs de ce mal inspirèrent les scénaristes de plusieurs films comme **Créateur de Monstres** (1944), **Tarantula** (1955), ou encore l'argentin **Una Luz en la Ventana** (1942) et le britannique **Doomwatch** (1972).

BUAYA PUTIH

(THE WHITE CROCODILE). 1982. RÉAL.: FRITZ G. SCHADT. SCÉN.: AMEITA TARZIA, D'APRÈS UNE HISTOIRE DE LUKMAN KARMANI. INT.: YATIE OCTAVIA, SISKA WIDOWATI, NYOMAN AYU LENORA, DEDDY SUTOMO, DICKY ZULKARNAEN. PROD.: ABDUL MOEIS SOFYAN, SRI GUNAWAN, PT PAN ASIATIC FILM. INDONÉSIE

Le buaya putih est un crocodile albinos, à la source de nombreuses légendes indonésiennes ayant inspiré plusieurs films pour le moins croquignolesques. Ici, deux élèves d'un même gourou, l'un ayant consacré sa vie au Bien, l'autre au Mal, s'affrontent dans cette histoire d'épouvante où des hommes possèdent le pouvoir, dûment transmis par leurs ancêtres, de se transformer en crocodiles sanguinaires…

BUBBA HO-TEP

2002. RÉAL.: DON COSCARELLI. SCÉN.: DON COSCARELLI, JOE R. LANSDALE. INT.: BRUCE CAMPBELL, OSSIE DAVIS, REGGIE BANNISTER, BOB IVY, LARRY PENNEL, HARRISON YOUNG. PROD.: DON COSCARELLI, JASON R. SAVAGE, SILVER SPHERE CORPORATION. USA.

Don Coscarelli, dont la carrière défilait jusqu'ici au rythme de ses **Phantasm** (quatre crises à ce jour), s'intéresse au thème de la Momie redevenue furieusement tendance. Celle-ci, avec chapeau et bottes de cow-boy, retrouve son énergie en dérobant l'âme des vieillards d'une maison de retraite où séjourne le vrai Elvis Presley (Bruce Campbell, méconnaissable), dont la mort présumée n'était qu'une ancienne mascarade. Une comédie déconcertante écrite par Don Coscarelli et Joe R. Savage (***Superman***, la série animée) et vaguement inspirée d'une nouvelle de Bram Stoker, l'auteur de *Dracula*, lequel avait déjà fourni matière à plusieurs films tels que **Blood from the Mummy's Tomb**, **La Malédiction de la Vallée des Rois** ou le plus récent **Legend of the Mummy**.

THE BUBBLE

OU **FANTASTIC INVASION OF THE PLANET EARTH**. 1966. RÉAL. ET SCÉN.: ARCH OBOLER. INT.: JOHNNY DESMOND, DEBORAH WALLEY, MICHAEL COLE, KASSIE MC MAHON, OLAN SOULE, BARBARA EILER. PROD.: ARCH OBOLER, MIDWESTERN MAGIC VUERS, SHERPIX INC. USA.

Déjà responsable de la première production exploitée en 3D (**Bwana le Diable**, en 1952), Arch Oboler récidive dans cette histoire idéale pour un épisode de *La Quatrième dimension*. Trois personnes, victimes d'un accident d'avion lors d'une tempête électro-magnétique, se retrouvent piégées dans une ville où des robots humains reproduisent sans cesse les mêmes gestes, sans se soucier outre mesure des nouveaux arrivants. Ils tentent de s'échapper, mais s'aperçoivent qu'un dôme transparent recouvre la cité rendant leur fuite impossible. Après plusieurs tentatives, la bulle disparaît et la ville reprend son activité ordinaire, sans explications tangibles, s'il n'était la possibilité d'une visite extraterrestre sur la région.
Malgré les prouesses du procédé space-vision (et notamment une séquence onirique où d'affreux masques viennent heurter la tête du spectateur), les péripéties manquent furieusement et la conclusion se refuse à conclure, laissant le public désorienté. La version primitive de 112 minutes se vit prudemment ramenée à 91 lors d'une seconde distribution aux USA.

BUBBLES GALORE

1996. RÉAL.: CYNTHIA ROBERTS. SCÉN.: CYNTHIA ROBERTS ET GEORGINA KNIGHT. INT.: NINA HARTLEY, ANNIE SPRINKLE, DANIEL MACIVOR, ANDREW SKORER, TRACY WRIGHT, PETER LYNCH. PROD.: GREG KLYMKIW. CANADA.

Salmigondis crypto-ésotérique à tendance libidineuse jouant la provo vulgaire avec une belle santé blasphématoire. Dieu, sous la forme d'une bimbo dénudée se trémoussant les fesses tout au long du film, envoie Dory, son ange-gardien femelle, arranger les affaires d'une pornocrate assez gironde résolue à réussir dans ce

monde du hard couramment rompu à la phallocratie ambiante. Si le discours passe assez bien sur la revendication des droits de la femme au plaisir et à sa libération par l'acte érotique, la forme reste au travers de la gorge de l'observateur le plus résigné avec ce montage fébrile, cet abus des filtres colorés, cette écriture discursive, et surtout ces gesticulations lascives de comédiennes moins avares de leur anatomie que d'un quelconque talent. À l'underground paillard, on finirait par préférer le porno pur et simple, tellement plus reposant.

BUCK AND THE MAGIC BRACELET

BUCK E IL BRACCIALETTO MAGICO. 1998. RÉAL.: CONRAD NICHOLS. INT.: MATT MCCOY, ANTONIO CANTAFORA, LUIGI MEZZANOTTE, FELTON PERRY, BOBBY RHODES, MINO SFERRA. PROD.: GIANLUCA CURT, GRUPPO MINERVA INTERNATIONAL/PM ENTERTAINMENT GROUP. INC. USA/ITALIE.

Un adolescent arpente le vieil Ouest en compagnie de son chien fidèle nommé Buck. Ayant échappé de justesse à l'attaque d'un camp de

prospecteurs, tous deux pourchassent les méchants grâce à l'aide d'un Shaman détenteur du fameux bracelet magique promis très fort dans le titre. Cette aventure fait suite au peu connu **Buck ai Confini del Cielo** (autrement dit « Buck à la porte des cieux »), et dans les milieux bien informés on murmure que ce Conrad Nichols inconnu au bataillon ne serait autre que le discret Anthony Richmond (alias Tonino Ricci), justement responsable du premier épisode.

BUCK ROGERS

1939. RÉAL.: FORD BEEBE, SAUL GOODKIND. SCÉN.: NORMAN HALL, RAY TRAMPE. INT.: BUSTER CRABBE, JACKIE MORAN, ANTHONY WARDE, CONSTANCE MOORE, JACK MULHALL, MONTAGUE SHAW, HENRY BRANDON. PROD.: UNIVERSAL/FILMCRAFT INC. USA.

Buck Rogers représente le premier grand héros de SF dessiné, ceci bien avant les Flash Gordon, Daredevil, Superman et autres Captain America

Buck Rogers (1939). Buster Crabble est sur le coup !

apparus au cours de la décennie suivante. Après un feuilleton radiophonique et une première série en 1934, où John Dille Jr. assurait le rôle-titre, les deux spécialistes du serial Ford Beebe et Saul A. Goodkind signent ces douze épisodes avec Buster Crabbe, ex-champion de natation (victoire aux J.O. de 1932), ex-Tarzan, mais surtout ex-Flash Gordon dans deux serials auxquels Buck Rogers doit beaucoup : Flash Gordon (1936) et Flash Gordon's Trip to Mars (1938). Buck Rogers, pilote américain, et son fidèle compagnon, George Wade, se crashent sur une montagne enneigée et, sous l'effet congugué du froid et d'un gaz expérimental, plongent en état de vie suspendue durant cinq bons siècles. Retrouvés là par les hommes du professeur Huer, ils apprennent que la Terre subit l'attaque d'une armée de criminels aux ordres d'un super-méchant nommé Killer Kane. Aux côtés de la ravissante Wilma Deering et de George, dit Buddy, Buck Rogers, promu lieutenant-colonel en raison de ses capacités datant d'une autre époque, mène la bataille sur Terre et aussi sur Saturne, tâchant d'obtenir la neutralité de ses dirigeants. Au terme des douze épisodes prévus, il remporte la victoire et du même coup la main de Wilma. L'accueil mitigé du public incitera Universal à interrompre la série pour tourner l'année suivante un troisième « Flash Gordon » avec le même Buster Crabbe, **Flash Gordon Conquers the Universe**. Buck Rogers reviendra lors d'une série télévisée produite par ABC dans les années cinquante, et interprétée par Ken Dibbs (Buck), Harry Sothern (Huer), et Lou Prentis (Wilma), avant de refaire surface en 1979, porté par la vague **Star Wars**.

BUCK ROGERS AU 25ÈME SIÈCLE

BUCK ROGERS IN THE 25TH CENTURY. 1979. RÉAL.: DANIEL HALLER. SCÉN.: GLEN A. LARSON, LESLIE STEVENS, D'APRÈS PHIL NOWLAN ET RICHARD CALKINS. INT.: GIL GERARD, ERIN GRAY, HENRY SILVA, PAMELA HENSLEY, CAROLINE SMITH, TIM O'CONNOR, JOSEPH WISEMAN. PROD.: RICHARD CAFFEY, GLEN A. LARSON. DISTR.: CIC. USA.

Littéralement cryogénisé lors d'une mission de reconnaissance dans l'espace, Buck Rogers se réveille 500 ans plus tard pour découvrir une Terre en conflit avec un lointain empire galactique rêvant de coloniser tout l'univers. Anti-héros par excellence, et sans pouvoirs particuliers, Buck Rogers s'en tire souvent par des pirouettes finalement fort peu science-fictionnelles, ce qui nous le rend encore plus attachant, plus « humain » en quelque sorte. Bien sûr, Daniel Haller et les scénaristes s'inspirent copieusement de **La Guerre des étoiles** (les décors, les effets spéciaux, la flotte spatiale, le robot-mascotte, l'Empire galactique, etc.), mais le choix d'un ton volontiers humoristique et distancié nous rend cette production infiniment plus attachante que nombre d'imitations de **Star Wars** morales et alarmistes du type **Galactica**, **La Bataille de L'Espace** (conçu par le même Glen Larson), ou — pire encore — le genre transfiguro-évangélique, tel que le vide, le creux, pour ne pas dire le trou… oui c'est ça : l'indigeste **Trou Noir** disneyen avec son chantage à l'apocalypse au nom d'un dieu rédempteur.

Buck Rogers (1979) : Gil Gerard et Twiki, un robot super énervant.

Ce film test aboutit finalement à une série télévisée, mais de fortes dissensions sur le concept même du caractère du héros rendirent les conflits de plus en plus fréquents entre l'interprète principal, Gil Gerard, et les producteurs, jusqu'à motiver l'arrêt pur et simple de la deuxième saison en 1981, après la mise en boîte d'un trente-troisième épisode. (M20P.17).

A BUCKET OF BLOOD

1995. RÉAL.: MICHAEL JAMES MCDONALD. SCÉN.: BRENDON BRODERICK. INT.: ANTHONY MICHAEL HALL, JUSTINE BATEMAN, SAM LLOYD, ALAN SUES, DICK MILLER. PROD.: ROGER CORMAN, NEW HORIZONS. USA.

Roger Corman reprend quarante ans plus tard le thème du sculpteur dément, mais pas doué, trouvant plus commode d'enduire de glaise des cadavres, d'abord d'animaux, puis d'individus, plutôt que de s'exténuer à produire un véritable chef-d'œuvre. Si la version de 1959 visait l'aimable caricature, l'étude de mœurs, et se voulait aussi drôle que la célèbre **Petite boutique des horreurs** réalisé par Corman dans la foulée, celle de 1995 exploite le scénario avec un sérieux inébranlable contrastant fort avec l'extravagance d'un tel sujet. Du coup, seule la critique acerbe d'un milieu d'artistes ratés au Jabberjaw Coffee-House rappelle qu'il s'agissait jadis d'une comédie d'humour macabre assez proche des comics à la *Tales from the Crypt*. Comme pour mieux souligner la dissidence, l'éditeur vidéo préfèrera l'affubler d'un nouveau titre plus anodin : **The Death Artist**.

THE BUDDHIST SPELL

1994. RÉAL.: CHEW LU KONG. INT.: MARK CHENG, SHUN LAU, FONG LUNG, WU MA, MAN CHEUNG. HONG KONG.

Comédie d'horreur dans laquelle une entité vampirique doit consommer le sang de 99 enfants pour reprendre forme humaine, tandis qu'un esprit femelle sorti d'un arbre ensanglanté s'en vient posséder quelques victimes avant de finir ses jours dans une bouteille. Avec le célèbre Wu Ma, interprète de plus de cent titres, mais aussi très souvent réalisateur dans le genre qui nous intéresse (**Seventh Ghostly Leg**, **The Chinese Ghostbuster**, **Portrait of a Nymph**, **La Fureur du revenant**).

BUDDY

1997. RÉAL.: CAROLINE THOMPSON. SCÉN.: WILLIAM JOYCE, D'APRÈS GERTRUDE DAVIES LINTZ. INT.: RENE RUSSO, ROBBIE COLTRANE, ALAN CUMMING, PETER ELLIOTT, PAUL REUBENS. PROD.: STEVE NICOLAIDES, AMERICAN ZOETROPE/COLUMBIA PICTURES CORPORATION/JIM HENSON PRODUCTIONS. USA.

Caroline Thompson, réalisatrice de **Black Beauty** et d'un récent **Blanche-Neige** pour la TV, avec Miranda Richardson, par ailleurs scénariste de **La Famille Addams**, **Edward aux mains d'argent** et **L'Étrange Noël de Monsieur Jack**, s'intéresse ici à l'étonnante vie de Gertrude Lintz. Une socialiste convaincue et originale, qui recréait à son domicile une véritable arche de Noé, habillant et élevant ses animaux comme des personnes humaines. Bien que s'inspirant de son auto-biographie, *Animals are my hobby*, le script cerne surtout les relations de l'héroïne (Rene Russo) avec un gorille élevé à demeure, Buddy, rendu jaloux quand sa maîtresse s'occupe d'autres singes lors d'une exposition universelle. Un petit air d'**Incidents de parcours** dans cette tragi-comédie où les singes passent de l'acteur en costume à son double animatronique réalisé par l'atelier *Jim Henson's Creature Shop*, pour revenir au véritable simien, finalement meilleur acteur que tous les autres réunis.

BUEN VIAJE

1990. RÉAL. ET SCÉN.: FERNANDO MUSA. INT.: MIGUEL FONTES, RAFAEL NEUMANN, PILAR OJEDA, JORGE CABRERA, BEATRIZ FONDES. PROD.: LT 88 CANAL 11 DE FORMOSA, GLAUBERFILMS. ARGENTINE.

Un vendeur de tableau tombe en panne lors d'un voyage au nord de l'Argentine, et se retrouve perdu dans un cimetière isolé. Une jeune fille surgit d'entre les tombes et ce sera le début d'événements fantastiques particulièrement troublants… tout du moins d'après ce que nous promettent les rares informations disponibles sur le sujet. Il s'agit du premier film argentin de long-métrage tourné en vidéo et distribué dans les salles. Le budget est mince et les acteurs non professionnels, ce qui permet tous les espoirs.

ŒUVRE UN PEU OUBLIÉE SIGNÉE PAR UN ARTISAN SOLIDE, **OUTLAND** AUSSI A APPORTÉ SA PIERRE À L'ÉDIFICE DE L'ANTICIPATION CINÉMATOGRAPHIQUE. UNE CONTRIBUTION MODESTE, MAIS QUI N'EN FUT PAS MOINS DÉTERMINANTE.

Outland

*« C'est en réalisant que l'espace est une frontière que j'ai eu l'idée du pitch d'***Outland**. *Car lorsque vous écrivez un script autour du concept de frontière, vous possédez tout de suite quantité de référents, cinématographiques comme historiques. Ainsi, de mon point de vue, les ouvriers qui ont bâti le canal de Suez sont les mêmes que ceux qui partaient chercher de l'or aux confins du Far West, qui triment sur les stations de forage en pleine mer ou qui extrairont des minerais sur Io. Et pour moi, ces mecs sont tout, sauf des héros. »* Cette déclaration de Peter Hyams synthétise tout **Outland**. Elle explique notamment comment le réalisateur en est venu à aborder la science-fiction comme un western. Car le script d'**Outland**, palimpseste du scénario du **Train sifflera trois fois** de Fred Zinnemann, rend patent ce qui restait encore sous-jacent dans l'anticipation hollywoodienne : l'espace est l'équivalent futuriste de la conquête de l'Ouest américain. Seulement, là où la plupart de ses confrères se servaient des motifs de ce genre pour mythifier les composantes SF, Hyams ne les utilise que pour crédibiliser son univers, voire pour appuyer sa simple mais franche (et donc touchante) attaque de l'avidité capitaliste.

VIOLENT ET CLAUSTRO

La conquête spatiale dans **Outland** n'a en effet rien de glamour. Le film suit sur ce point une nouvelle tendance de la SF initiée par la bédé européenne au début des années 70 (1), et reprise par quelques fleurons cinématographiques du genre (**Dark Star**, **Silent Running** et bien entendu **Alien**). Comme ses prédécesseurs, Hyams imagine un futur exclusivement fonctionnel. Ainsi, lors d'une longue recherche graphique qui précède l'écriture du scénario, le réalisateur s'inspire d'un reportage qu'il avait tourné pour ABC sur les missions Gemini et Apollo. C'est également durant cette période de design qu'il découvre les premières photos de Jupiter et de son satellite Io prises par la sonde Voyager. La violente hostilité de cet environnement (la tempête qui secoue la surface de Jupiter occupe trois fois la masse terrestre), mais aussi son look claustrophobique (le ciel de Io est recouvert aux trois tiers par Jupiter), décident Hyams à situer son film sur ce satellite qui donne même son premier titre au scénario. Ses peintures et son script sous le bras, Hyams fait alors le tour des compagnies de production. Lorsqu'il réalise que toutes les personnes rencontrées confondent **10** (le film de Blake Edwards) avec **Io**, il opte pour **Outland** et trouve un acquéreur avec The Ladd Company. Créée par les anciens dirigeants de la Fox, dont Allan Ladd, l'homme qui débloqua les fonds pour **La Guerre des étoiles** et **Alien**, la Ladd Company parie tous ses deniers (soit quatorze millions de dollars) sur ce projet. Hyams cherche alors la tête d'affiche qui assurera le succès public de son entreprise. Gene Hackman est trop cher, Paul Newman refuse le script et c'est finalement Sean Connery qui accepte de porter l'étoile du shérif de l'espace d'**Outland**.

UN SHÉRIF HORS-LA-LOI

Le choix de la star ne va pas sans poser de sérieux problèmes au réalisateur. En effet, Connery impose à Hyams de tourner dans les studios anglais de Shepperton, choisit lui-même la plupart de ses partenaires à l'écran et réécrit à sa sauce une large partie des dialogues. Mais il y a pire. Car les impôts anglais réclament à l'époque quelques milliers de livres sterling à l'acteur. Refusant de payer son dû,

De haut en bas et de gauche à droite :
La station minière de Io.
Sean en plein climax.
Une des victimes de l'atmosphère de Io.
Sean en action.
Sean prend la pose.
Les scènes en apesanteur ont été réalisées par Bob - Superman - Harman.

il ne peut fouler le sol anglais que pendant une durée très restreinte, et doit rentrer dans ses demeures espagnoles ou monégasques au moins une fois tous les cinq jours.
Bon gré, mal gré, Connery parvient tout de même à incarner William T. O'Neill dans **Outland**, un shérif envoyé sur la station Con-Almagamated 27 située sur le satellite Io. Pour sa première mission, l'homme de loi doit découvrir la cause des morts violentes qui déciment les ouvriers de cette station minière vétuste. Ignorant l'avis du grand boss de la station, O'Neill mène son enquête et comprend vite que les hommes sont drogués pour supporter des conditions de travail spécialement pénibles. Incorruptible, le prévôt va tenter de démanteler ce trafique, dont l'origine remonte très haut dans la hiérarchie de la station.

CLASSIQUE MAIS EFFICACE

Toute la conception d'**Outland** opte pour des méthodes de fabrications dénuées de technologies pointues et capricieuses. En bref, Hyams ne fera du neuf qu'avec du vieux. En premier lieu, par crainte que les nombreux plans de maquettes tournés par la deuxième équipe ne correspondent pas aux scènes avec acteurs, Hyams se sépare de son directeur de la photo, et le charge de filmer les miniatures. Ce dernier, Stephen Goldblatt, s'arrache les cheveux sur cette mission puisqu'il doit se contenter d'une vieille caméra panavision sans viseur et qui a la fâcheuse habitude de dévorer la pellicule. De plus, l'Angleterre étant à l'époque dépourvue de motion control, il doit recycler des techniques datant de Georges Méliès pour réaliser les plans truqués. Fort heureusement pour lui, les miniatures sont brillamment détaillées, les modélistes travaillant sept jours sur sept, vingt heures par jour et ce pendant trois mois. Inutile de préciser que les techniciens dorment sur place et que, dans ces conditions, les studios ressemblent très vite à un gigantesque capharnaüm. Et la taille de certaines maquettes (la plus grande mesure soixante mètres de long) et leur complexité (sept kilomètres de fibre optique sont utilisés) n'arrangent rien au foutoir ambiant.
Une fois les miniatures filmées, il faut encore incruster les acteurs dans ces modèles qui n'ont de réduits que le nom. Rejetant l'écran bleu, Hyams se tourne vers le système Introvision. Créé par l'illusionniste-hypnotiseur John Eppolito, l'Introvision combine la projection frontale (l'image du décor est projetée derrière les acteurs sur un écran recouvert d'un matériau très réfléchissant) à un système de cache contre cache instantané (2). Autrement dit, le plan composite n'a pas à passer par la case laboratoire et Hyams peut observer directement dans le viseur le résultat final. Simple en théorie, cette technique est d'un usage bien moins simple qu'il n'y paraît. Ainsi, pour bien retranscrire le gigantisme des bâtiments, la caméra tourne certains plans à plus de 150 mètres des comédiens et Sean Connery sera même doublé par un nain dans une poignée de scènes.

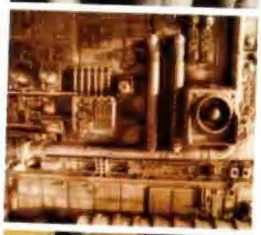
LA DESCENDANCE D'OUTLAND

Écrasée lors de sa sortie par le succès monumental des **Aventuriers de l'Arche perdue**, **Outland** eut plus d'incidence sur le cinéma qu'on ne pourrait le penser. Indépendamment de ses très honorables scores au box office (qui décideront Ladd Company à financer **Blade Runner**), James Cameron, un futur proche de Hyams, empruntera nombre des options de production de ce film pour **Aliens** (du design à l'usage des maquettes en passant par l'emploi de la projection frontale). Cameron rendra même un discret hommage à **Outland** dans **Terminator 2** en donnant à un explosif le nom de la drogue ravageuse du film de Hyams. Une petite révérence de la part de cet élève qui ne tardera pas à dépasser son modèle.

Julien DUPUY

(1) Métal Hurlant publiera d'ailleurs, et ce n'est pas un hasard, une très belle adaptation en bédé du film de Hyams.
(2) Publiciste hors pair, Eppolito prétendit même que l'Introvision utilise l'hypnose sur son public pour parfaire l'illusion !

USA. 1981. RÉAL. ET SCÉN.: PETER HYAMS. DIR. PHOT.: PETER HYAMS ET STEPHEN GOLDBLATT (MAQUETTES). MUS.: JERRY GOLDSMITH. PROD.: STANLEY O'TOOLE, RICHARD ORME ET RICHARD A. ROTH POUR THE LADD COMPANY. SPFX.: JOHN STEARS (PHYSIQUES) ET WILLIAM MESA (VISUELS) POUR INTROVISION. INT.: SEAN CONNERY, PETER BOYLE, FRANCES STERNHAGEN, JAMES SIKKING, KIKA MARKHAM, CLARKE PETERS... DUR.: 1H49. SORTIE FRANCE LE 2 SEPTEMBRE 1981 (LE FILM FAIT L'OUVERTURE DU FESTIVAL DE DEAUVILLE).



Ci-dessous, de haut en bas : La maquette du seul vaisseau spatial d'Outland.

Les pilonnes sur lesquels est posée la station minière. Hyams a imaginé que ces grosses colonnes pourraient absorber les chocs lors des séismes qui secouent la surface d'Io.

Un des superbes détails de la maquette.

Sur les deux dernières photos : Martin Bowers au travail.

PETITES ANNONCES

■ Rech. tout doc sur Joaquin Phoenix (interviews, photos, passages TV). Recherche également DVD (ou VHS) de **Loin du paradis, U-Turn, 8 mm, Prête à tout, Portrait craché d'une famille modèle, Spacecamp** (*pourrait-on éventuellement suggérer une recherche rapide dans le premier vidéo-club du coin ?*) + téléfilm sur lui !! Recherche aussi fan de Joaquin Phoenix ou de ciné sur Brest. Moal Gwenaëlle, 5 Square du Roussillon, 29200 Brest.

■ Vds DVD Import très rare : Horreur US (**Maniac, Evil Dead**...), Japon (**Naked Blood**, série **Guts, Evil Dead Trap**...) + érotiques italien (Tinto Brass/Edwige Fenech...). Liste sur demande. Joël au 01 60 16 49 18.

LE TITRE MYSTÉRIEUX

- Je vais t'arracher la fourrure, Macaque, façon Chuck Norris dans **La Fureur du Dragon**, *ça va pas traîner !*
- Attends mon gros, qui tu traites de macaque là ? Tu la vois celle-là ? Elle va tomber hein !
- Qui est gros ? Personne n'est gros monsieur... Je fais de la natation moi...

Les cinq premiers à trouver le titre du film où apparaissent nos amis les bestiaux recevront gratuitement le prochain numéro de Mad Movies.

Le titre mystérieux du numéro 145 était **L'Exorciste La Suite** (USA - 1990), de William Peter Blatty. Les cinq gagnants sont : Stive Rudin, Rémy Delpodio, Lionel Debourg, Jérôme Birker et Jimmy Beautour.

■ Vds Mad Movies, Première, Revues Marvel France (X-Factor, X-Force, Cable). Patrick Monteau, Orlut, 16370 Cherves Richemont.

■ Vds DVD Zone 1 d'**Evil Dead** en forme Livre des morts. État neuf (*ça veut dire qu'il sent encore le plastique ?*). Tel : 03 29 56 27 44 (*et on demande qui ?*)

■ Propose + de 800 titres VHS à prix intéressants, tout genre confondus dont quelques raretés (S.F, fantastique, Horreur 80's, Bis Italien, Giallo...). Liste contre un timbre à : Perrin Francis (*Je te connais toi... On a fait un hors-série sur toi !*). 30 ave du Pré de foire, 73600 Moutiers.

■ Vds films horreur, culte, gore, trash à prix raisonnables. Possibilitée Packs. Vds aussi dernière édition coffret **vendredi 13** (9 épisodes). Vds clavier des Bratisla Boys ! (*là mon gars... je crois que tu te moques...*). Tel. Romain au 05 56 24 97 36 après 20h.

■ L'association de cinéma de genre Battle Firm Marseille recherche : Monteur Image, technicien son, interprète français-anglais, dessinateur storyboard, graphiste designer, Jean-Pierre Putters (*heu... et Gérard Cohen, t'en veux pas ? Parce que c'est tout ce qu'il nous reste là...*). Battle Firm : 06 19 89 30 64.

■ Propose sur le cinéma : livres, revues, affiches et photos d'exploitation. Propose également romans : policiers, science-fiction et fantastique. Possibilité soit de vente ou d'échange contre bandes-dessinées (Strange 1 à 50, Marvel 1 à 13, Fantask 1 à 13) ou objets sur Tintin et Milou (*vous avez remarqué que Milou ne fait jamais ses besoins ? Oups pardon...*). Hibert Christian, 28 rue Abbal 31390 Carbonne ou Chibert@hotmail.com

■ Achète tout sur le groupe Indochine (Concerts live, émission télé, clips - *Thierry, avec ton écriture, j'ai cru lire chips !*) + Mangas en DVD zone 2. Thierry au 02 41 87 59 78.

■ J.H. 24 ans fan de cinéma et de séries TV recherche J.F. qui a les mêmes goûts que moi sur les films. Pour amitié et plus si affinités. Écrire avec adresse et photos. Tigoulet Sébastien, 39 route de Lagny Bordeaux 77410 Villevaudé.

■ Vds DVD Z1 et Z2 15 € pcs. + Affiches ciné 1960 à 1995, Lot/Détail 600 pcs, Jeu photos, revues (Première, Starfix, E.F, Cine News, Mad Movies, Impact, Clapmag, HS, Studio) + Comics Image, Jaquettes vidéo. Liste contre 4 timbres. Deshayes Patrick, 6 rue de la Pochette, 93000 Bobigny. Tel. : 01 48 95 38 02.

■ Recherche désespérément en VHS **Le Manoir de la terreur**, film italien bis avec zombies assiégeant un chateau avec scènes gores (ex : le fils arrachant le téton du sein de sa chère maman - *Bel exemple en effet !*). Par pitié, j'aimerais tant revoir ce film qui m'a scotché à l'âge de 14 ans ! (*Moi, j'aimerais tant revoir ma Normandie...*). Bruno Dussart, 51 rue Decrombecque 62750 Loos en Gohelle ou 163 rue de Wazennes 59000 Lille. Tel : 06 81 16 58 47.

■ Vds un lot de VHS : **Les Griffes de la nuit, Les Griffes du cauchemar, La Revanche de Freddy, Freddy sort de la nuit** (*ouais bah pas avant qu'il ait fini sa purée hein !*), **Communion sanglante** (film d'horreur avec Brooke Shields) et **Easy Rider** (*film de oinj avec Jack Nicholson*). Chaque vidéo pour 10 Euros (port inclus). Copin Jérémy, 1 allée des champs, 76260 Floques.

■ Collectionneur propose nbx films rares de SF/Fantastique : **La Machine à explorer le temps, Tarantula, Le Jour où la terre s'arrêta, Le Choc des mondes, L'Âge de cristal, La Guerre des mondes, Quand la Marabunta gronde** (*c'est l'heure d'aller aux cabinets ?*), **Jason et les Argonautes**... Importante liste contre 4 timbres à Daniel Vanleene, 315 rue Taffin (*patin, couffin...*), 62730 Les Attaques.

■ Fan toute neuve (*!!!*) du **Seigneur des anneaux** cherche correspondant(e)s pour discuter d'elfes, de nains et de bien d'autres choses (*orques ? hobbits ? Rafik Djoumi en pagne ?*). Marie Dehlinger Cité U studio 3-C-09, 6 rue P. Curie, 94704 Maisons Alfort Cedex.

■ Vds Import DVD **Nightmare City, Giant Spider Invasion, Horror of Spider Island, Dead and Buried (Réincarnations), Return of the Living Dead, The Fall of House of Usher** (Corman), **Bloody Bird** et d'autres : Stéphane au 02 40 51 24 77 (le soir).

■ Vds : Mad Movies (*ho, c'est pas bientôt fini là, on va finir par se vexer !*), E.F, MMF, Starfix, vendredi 13, Toxic, SFX, Video 7, Cine zine zone + autres fanzines. Magazines Américains gore, SF : Famous Monsters, Gore zone. Affiches récentes et anciennes, romans et livres SF. Cherche Rhesus 0 et Zombie zine. Guillaume Trivui, 1 place Paul Eluard, 38420 Le Versaud.

■ Vds 300 Bo en Cd années 50/70 : **Planète Interdite, La Malédiction d'Arkham, Sept secondes en enfer, La Tunique, Soeurs de sang, L'Homme au bras d'or, Une messe pour Dracula**... Liste complète sur demande : Ronan Quéau, 4 chemin du stade, 29100 Le Juch

Mad Movies,
Petites Annonces
17 rue Rodier,
75009 Paris.
Tél. : 01 44 635 635
Fax : 01 44 635 634

EXHUMÉS DE LA CRYPTE MAD MOVIES, LES NUMÉROS COLLECTORS 27 & 28

13 € L'EXEMPLAIRE, FRAIS DE PORT COMPRIS.

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, cochez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante :

D.I.P. - Mad Movies
18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** : ☐ n°27 ☐ n°28
Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM PRÉNOM
ADRESSE
CODE POSTAL VILLE
PAYS

Date d'expiration : Mois/Année

Date/Signature obligatoire

UNIVERSAL STUDIOS
COLLECTION CLASSIC MONSTERS

8 grands classiques de l'horreur enfin en DVD VIDEO

FRANKENSTEIN
DRACULA
LA MOMIE
et
5 FILMS MYTHIQUES

DANS LEUR VERSION ORIGINALE*

* En VOST

© 2002 Universal Studios. Tous droits réservés. Distribué par Universal Pictures Video (France) S.A. - Photos : D.R

13ème RUE LA CHAÎNE ACTION ET SUSPENSE

8 DVD VIDEO CULTES AUX BONUS TERRIFIANTS !

UNIVERSAL

LA MACHINE A EXPLORER LE TEMPS

Etes-vous prêts à découvrir votre futur ?

"Un excellent divertissement maîtrisé, haletant, exotique et drôle"

Monsieur Cinéma

PLUS DE 1 HEURE DE BONUS DVD

- Making Of :
  - «La création des Morlocks »
  - «Construire la machine à explorer le temps »
  - «Les effets spéciaux »
  - «La Chorégraphie des cascades »
- Scène inédite
- Séquence animatique

En cassette & DVD
le 9 octobre

DVD VIDEO

TCM TURNER CLASSIC MOVIES

DREAMWORKS PICTURES

AOL Mot-clé : timemachine

www.warnerbros.fr